

E. T. A. Hoffmann

Contes fantastiques

Quatrième livre



BeQ

E. T. A. Hoffmann

(1776-1822)

Contes fantastiques

Quatrième livre

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 597 : version 1.0

Émile de La Bédollière a traduit les contes présentés ici.

L'œuvre de E.T.A. Hoffmann a paru en France sous de nombreuses traductions. Il faut signaler cependant celle de François-Adolphe Loève-Weimars (1801 ?-1854 ou 1855) qui fit publier les « œuvres complètes » de Hoffmann, à partir de 1829.

Image de couverture : Caspar David Friedrich, *Femme dans le soleil du matin*, 1818.

La femme vampire

Le comte Hippolyte était revenu de ses longs voyages pour prendre possession du riche héritage de son père, qui était mort depuis peu. Le château de sa famille était situé dans une contrée des plus pittoresques, et les revenus du patrimoine permettaient d'entreprendre les plus dispendieux embellissements.

Tout ce qui avait en ce genre frappé le comte par la magnificence et le goût dans les pays qu'il avait visités, et surtout en Angleterre, il résolut de le reproduire et d'en jouir encore. Des artisans et des ouvriers se rendirent à son appel, et l'on commença aussitôt la reconstruction du château, et le plan d'un parc du style le plus grandiose, où se trouvaient même enclavés, comme dépendances, l'église, la paroisse et le cimetière.

Le comte, qui possédait les connaissances nécessaires, dirigea lui-même tous les travaux, et s'adonna entièrement à cette occupation. Un an s'était écoulé de cette manière, sans qu'il lui fût venu l'idée d'aller, suivant le conseil d'un vieil

oncle, briller dans les cercles de la résidence aux yeux des demoiselles, afin d'épouser la meilleure, la plus belle et la plus noble de toutes.

Un beau matin, il était assis à sa table de dessin, pour y faire le plan d'une construction nouvelle, lorsqu'une vieille femme, parente de son père, se fit annoncer.

En entendant nommer la baronne, Hippolyte se rappela de suite que son père en avait toujours parlé avec la plus profonde indignation, et même avec horreur, et que, sans jamais dire les dangers qu'on aurait pu courir, il avait averti des personnes qui voulaient se mettre en rapport avec elle, de s'en tenir éloignées. Si on pressait le comte de s'expliquer à cet égard, il répondait qu'il y avait certaines choses sur lesquelles il valait mieux se taire que d'en parler.

Ce qu'il y avait de certain, c'est que dans la résidence circulaient des bruits sourds au sujet d'un procès criminel tout à fait singulier, dans lequel la baronne avait été compromise. Par suite elle s'était séparée de son mari et avait été forcée de s'éloigner ; mais le prince lui avait accordé sa

grâce.

Hippolyte éprouva un sentiment désagréable à l'approche d'une personne que son père avait eue en horreur, quoique les raisons de cette aversion lui fussent demeurées inconnues. Cependant, les droits de l'hospitalité, établis surtout à la campagne, lui imposaient la nécessité de recevoir cette visite importune.

La baronne était loin d'être laide, mais jamais personne n'avait produit sur le comte une impression de répugnance aussi marquée. En entrant, elle perça le comte d'un regard de flamme, puis elle baissa les yeux, et s'excusa de sa visite dans des termes d'une humilité presque avilissante. Elle se plaignit de ce que le père du comte Hippolyte, possédé des préventions les plus étranges, que lui avaient malicieusement inspirées des malveillants, avait conçu contre elle une mortelle haine. Il ne lui avait jamais fait de bien, quoiqu'elle fût dans la plus profonde misère, presque morte de faim et réduite à rougir de son rang. Enfin, ayant inopinément touché une petite somme d'argent, il lui avait été possible de

quitter la résidence et de se réfugier dans une ville de province. Dans ce voyage, disait-elle en terminant, elle n'avait pu résister au désir de voir le fils d'un homme à la haine irréconciliable duquel elle n'avait jamais répondu que par une haute estime.

Ce fut avec l'accent touchant de la vérité que la baronne prononça cette harangue, et le comte en fut d'autant plus ému, qu'ayant détourné les yeux du visage désagréable de la vieille, il était perdu dans la contemplation de la gracieuse et charmante personne qui accompagnait la baronne. Celle-ci se tut, le comte eut l'air de ne pas s'en apercevoir, et demeura muet et interdit. Ce fut alors que la baronne lui demanda pardon d'une faute dont son embarras était la seule cause, c'était de ne pas lui avoir présenté sa fille Aurélie.

Alors le comte trouva des paroles pour la supplier, en rougissant comme un jeune homme dans le trouble d'une douce ivresse, de vouloir bien lui permettre de réparer des torts dont son père n'avait pu se rendre coupable que par

mégarde, et consentir à loger au château. En assurant la baronne de sa bonne volonté, le comte lui saisit la main ; mais aussitôt il éprouva un étrange désordre, et tressaillit de terreur. Il sentit des doigts glacés et sans vie ; et la grande figure décharnée de la baronne, qui fixait sur lui des yeux ternes, prit l'aspect d'un cadavre vêtu d'une robe de brocart.

– Ô mon Dieu ! quel contretemps ! dans ce moment surtout ! s'écria Aurélie. Et d'une voix douce, dont la plainte allait à l'âme, elle dit que sa pauvre mère avait parfois des attaques de catalepsie, mais que ces syncopes se passaient ordinairement en peu de temps, sans employer aucun remède. Ce fut avec peine que le comte se débarrassa de la main de la vieille dame ; mais, dans l'extase de l'amour, il saisit celle d'Aurélie et la couvrit de baisers brûlants.

Quoique le comte eût atteint l'âge mûr, il éprouvait pour la première fois une passion vive et puissante, et il lui était d'autant plus impossible de dissimuler ses sentiments. La grâce charmante avec laquelle Aurélie accueillait ses

attentions était pour lui du plus heureux augure.

Quelques minutes s'étaient écoulées quand la baronne revint à elle, sans se rappeler ce qui venait de lui arriver. Elle exprima au comte combien elle se sentait honorée d'être invitée à passer quelque temps chez lui ; elle l'assura que ce procédé effaçait tout d'un coup le souvenir de l'injuste conduite du père d'Hippolyte envers elle.

La vie intime du comte se trouva par là subitement changée, et il fut tenté de croire qu'une faveur spéciale du destin lui avait amené la seule personne qui pût, comme épouse, combler ses jours d'une félicité suprême. La conduite de la vieille dame demeura constamment la même. Elle était silencieuse, sérieuse et réservée, et laissait voir à l'occasion des sentiments doux et un cœur capable de goûter d'innocents plaisirs. Le comte s'était accoutumé à la figure singulièrement pâle et ridée de la vieille, ainsi qu'à son extérieur de spectre. Il attribuait tout cela à la mauvaise santé de la baronne et à son penchant pour de sombres

rêveries, car les domestiques lui avaient raconté que souvent elle faisait des promenades nocturnes à travers le parc, en se dirigeant du côté du cimetière.

Hippolyte se sentit honteux de s'être laissé entraîner par les préventions de son père, et son vieil oncle fit en vain des frais d'éloquence pour l'exhorter à renoncer au sentiment qui le dominait, et à des relations qui ne manqueraient pas de le perdre un jour. Bien convaincu de l'amour d'Aurélie, le comte la demanda en mariage ; et l'on se figure aisément combien la baronne fut charmée de cette proposition, qui l'arrachait à la misère pour lui assurer une existence heureuse.

La pâleur avait disparu du visage d'Aurélie, ainsi qu'une indéfinissable expression de douleur accablante et invincible, et les délices de l'amour avaient donné à ses yeux de l'éclat et à ses joues un frais coloris. Un accident sinistre retarda l'accomplissement des vœux du comte. Le matin du jour des noces, on trouva la baronne étendue sans mouvement dans le parc, à peu de distance

du cimetière, la figure tournée vers le sol. On la transportait au château au moment où le comte venait de se lever, et s'était mis à sa fenêtre, rêvant avec ivresse au bonheur dont il allait jouir. Il crut d'abord que l'état de la baronne était l'effet d'une attaque de catalepsie, comme elle en avait quelquefois ; mais tous les moyens employés pour la rappeler à la vie furent infructueux. Elle était morte !

Aurélie ne s'abandonna pas à une douleur violente ; elle semblait consternée et comme paralysée par ce coup imprévu du sort, et ne versa pas une seule larme. Le comte craignit pour sa bien-aimée, et ce fut avec une précaution et une délicatesse infinies qu'il osa représenter à l'orpheline la nécessité de mettre de côté les bienséances, et de hâter leur union autant que possible, malgré la mort de la baronne, pour éviter de plus grands inconvénients. En l'écoutant, Aurélie se jeta au cou du comte, et s'écria d'une voix pressante en versant un torrent de larmes :

– Oui, oui, par tous les saints, pour mon salut,

j'y consens, oui !

Le comte attribua cet élan spontané de passion chez Aurélie à cette idée désolante, qu'orpheline, sans asile, elle ne savait de quel côté tourner ses pas, et que les convenances ne lui permettaient pas de demeurer au château. Il eut soin de procurer à Aurélie une vénérable matrone pour lui servir de dame de compagnie pendant quelques semaines, jusqu'au jour fixé pour la cérémonie nuptiale. Cette cérémonie ne fut troublée par aucun nouvel accident, et consacra le bonheur d'Hippolyte et d'Aurélie.

Pendant tout cet intervalle, Aurélie avait éprouvé une agitation singulière. Ce n'était pas la douleur causée par la perte de sa mère, c'était plutôt une angoisse dévorante qui la poursuivait incessamment. Un jour, plongée dans l'extase d'un amoureux entretien, elle se leva tout à coup, pâle et donnant des signes d'un effroi mortel ; puis, baignée de larmes, elle serra le comte dans ses bras, comme si elle se fût attachée à lui pour ne pas être entraînée par une invisible puissance ennemie.

– Non, jamais, jamais ! s’écria-t-elle.

Ce ne fut qu’après son mariage que ce trouble intérieur et cette anxiété terrible parurent s’être dissipés.

On pense bien que le comte soupçonna qu’une cause de désordre inconnue existait dans le cœur d’Aurélie. Cependant il eut assez de délicatesse pour ne pas la questionner tant que dura son agitation et qu’elle en cacha les motifs. Enfin il se hasarda à en toucher quelques mots, en lui demandant ce qui pouvait avoir produit cette bizarre disposition d’esprit. Là-dessus Aurélie l’assura que ce serait pour elle un vif plaisir d’ouvrir son cœur tout entier à un époux chéri. Le comte apprit avec surprise que c’était la conduite criminelle de sa mère qui seule avait troublé l’esprit d’Aurélie.

– Y a-t-il, s’écria Aurélie, y a-t-il rien de plus affreux que d’être dans la nécessité de haïr, d’abhorrer sa propre mère ?

Ces mots prouvaient que le père ou l’oncle n’étaient point dans l’erreur, et que la baronne avait trompé le comte par une hypocrisie raffinée.

Le comte considéra donc comme une faveur de la Providence que la méchante mère fût morte le jour des noces. Il ne chercha point à le cacher. Cependant Aurélie lui déclara que c'était précisément la mort de sa mère qui l'avait accablée de sombres pressentiments, et qu'une appréhension terrible dont elle n'avait pu triompher lui disait que sa mère ressusciterait un jour pour la précipiter dans l'abîme après l'avoir arrachée des bras de son bien-aimé.

Voici ce qu'Aurélie avait conservé des souvenirs de sa première enfance. D'après ce qu'elle dit, un jour, à son réveil, elle trouva la maison tout en désordre. On ouvrait et fermait les portes avec fracas ; elle entendait des cris poussés par des voix inconnues. Lorsqu'enfin le calme fut rétabli, la bonne d'Aurélie la prit dans ses bras et la transporta dans une grande chambre où il y avait beaucoup de monde. Sur une grande table au milieu de l'appartement était étendu un homme qui jouait souvent avec Aurélie, qui lui donnait des sucreries, et qu'elle appelait son papa. Elle tendit ses petites mains vers lui pour l'embrasser ; mais ses lèvres, autrefois chaudes et

animées, étaient de glace, et Aurélie se mit à fondre en larmes sans savoir pourquoi. Après cela, la bonne la transporta dans une maison étrangère où elle resta longtemps. Enfin il vint une femme qui l'emmena avec elle en voiture. Cette femme était sa mère, qui partit bientôt après avec elle pour la résidence.

Aurélie avait à peu près seize ans, lorsque se présenta chez la baronne un homme qui fut reçu avec joie et familiarité, comme une ancienne connaissance. Ses visites se multiplièrent, et bientôt un changement considérable s'opéra dans l'intérieur de la baronne. Au lieu d'habiter une mansarde, de se contenter de méchants habits, de faire mauvaise chère, elle alla occuper un appartement magnifique dans le plus beau quartier de la ville, eut des ajustements superbes, et fit des dîners et des soupers exquis avec l'étranger devenu son commensal. Enfin, elle prit part à tous les divertissements publics que pouvait offrir la résidence.

Aurélie seule ne jouit en rien de l'amélioration du sort de sa mère, due entièrement à l'étranger,

comme il était facile de le voir. Elle demeurait enfermée dans sa chambre, tandis que la baronne courait les fêtes avec l'étranger, et elle n'était pas mieux vêtue qu'auparavant.

L'étranger, quoique âgé d'au moins quarante ans, avait l'air jeune et frais, une figure qui pouvait passer pour belle, et une taille remarquable. Néanmoins Aurélie éprouvait pour lui de l'aversion, parce que ses manières étaient souvent gauches, communes et vulgaires, bien qu'il eût des prétentions à la grâce et à la noblesse.

Les regards qu'à cette époque il commença à lancer à Aurélie pénétrèrent celle-ci d'une horreur secrète dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Pourtant la baronne ne s'était jamais avisée d'entretenir Aurélie de ce qui était relatif à l'étranger. Ce ne fut qu'alors qu'elle lui en apprit le nom, en ajoutant que le baron était un parent éloigné et possesseur d'une fortune colossale. Elle vanta son extérieur, ses bonnes qualités, et finit par demander à Aurélie comment elle le trouvait. Celle-ci ne dissimula point l'aversion

qu'elle ressentait pour l'étranger. Là-dessus la baronne la traita de sottise, et lui lança un regard qui la fit trembler.

Mais bientôt la baronne eut pour elle plus de bonté que jamais. Aurélie reçut de belles robes, de riches parures de toute espèce, et on lui permit de prendre part aux amusements publics. L'étranger manifestait à Aurélie un désir de plaire et un empressement qui le rendaient de plus en plus insupportable à ses yeux. En outre, sa délicatesse fut mortellement blessée par une scène scandaleuse dont un hasard malheureux la rendit témoin, et qui ne lui permit plus de douter des relations qui existaient entre l'étranger et sa coupable mère. Quelques jours après, l'étranger, à moitié ivre, la serra dans ses bras de manière à lui faire voir clairement ses abominables intentions. Le désespoir lui prêta des forces mâles, elle repoussa l'étranger avec tant de vigueur qu'il tomba à la renverse, et courut s'enfermer dans sa chambre. La baronne déclara à Aurélie d'un ton péremptoire et avec sang-froid, que toute autre minauderie serait inutile et hors de saison dans cette circonstance ; elle lui

représenta que l'étranger faisait seul les dépenses de la maison, et qu'elle n'avait aucune envie d'être de nouveau réduite à sa détresse précédente. Elle dit à Aurélie qu'il fallait céder à la volonté de l'étranger, qui, en cas de refus, l'avait menacée de les abandonner. Au lieu d'être touchée des plaintes et des larmes d'Aurélie, la vieille se mit à rire aux éclats avec une insolente raillerie, et parla d'une liaison qui lui offrirait toutes les voluptés de la vie dans des termes abominables et tellement contraires à tout sentiment de décence et de pudeur, qu'Aurélie en fut épouvantée.

Se croyant perdue, elle ne vit d'autre ressource que celle de fuir au plus vite. Elle trouva moyen de se procurer la clef de la porte qui donnait sur la rue, et, après avoir fait un paquet de ses effets les plus indispensables, elle traversa à minuit passé l'antichambre faiblement éclairée. Elle croyait sa mère endormie d'un profond sommeil, et était sur le point d'ouvrir sans bruit la porte de l'antichambre et de sortir de la maison : mais tout à coup cette porte s'ouvrit, et quelqu'un monta précipitamment l'escalier. Vêtue d'une

souquenille sale, les bras et la poitrine nus, ses cheveux gris flottants, la baronne entra dans l'antichambre, et tomba aux genoux d'Aurélie. Elle était poursuivie par l'étranger, qui tenait un gros bâton à la main.

– Attends ! s'écria-t-il, maudite fille de Satan, sorcière de l'enfer, je vais te servir ton repas de noces.

Et la traînant par les cheveux au milieu de la salle, il se mit à la maltraiter cruellement en la frappant de son bâton.

La baronne poussa des cris terribles. Aurélie, sur le point de s'évanouir, ouvrit la croisée et cria au secours. Par hasard une patrouille de gardes de police armés passa en ce moment devant la maison. Ils y entrèrent aussitôt.

– Saisissez-le ! cria aux soldats la baronne accablée de douleur et de rage. Arrêtez-le ! Regardez son épaule nue ! c'est... Dès que la baronne eut prononcé son nom, le sergent de police qui commandait la patrouille poussa un cri de joie :

– Ho ! ho ! te voilà pris enfin, Urian, dit-il.

À ces mots, les gardes s'emparèrent de l'étranger, et l'emmenèrent avec eux en dépit de sa résistance.

Malgré tout ce qui s'était passé, la baronne s'était bien aperçue du dessein d'Aurélie. Elle se contenta de saisir sa fille assez rudement par le bras, la jeta dans sa chambre, et ferma la porte à clef sans mot dire. Le lendemain, la baronne sortit et ne rentra que fort tard. Cependant Aurélie, enfermée dans sa chambre, ne vit et n'entendit personne, et demeura en proie à la faim et à la soif. Les jours suivants, elle fut traitée à peu près de même. Souvent la baronne la regardait avec des yeux étincelants de colère, et semblait méditer quelque projet sinistre : mais un soir elle reçut une lettre qui parut lui faire plaisir.

– Folle créature, dit-elle à Aurélie, c'est toi qui es cause de tout cela ; mais à présent tout va bien, et je désire moi-même te voir éviter la punition terrible que le mauvais génie t'avait destinée.

Par la suite la baronne devint plus complaisante, et Aurélie, qui ne songeait plus à

fuir depuis le départ du détestable étranger, jouit d'une liberté plus grande.

Quelque temps s'était écoulé, Aurélie était seule assise dans sa chambre, lorsqu'elle entendit un grand bruit dans la rue. La femme de chambre entra précipitamment, et lui dit qu'on transportait en ce moment le fils du bourreau de ***, qui avait été marqué et emprisonné dans cette ville pour crime de vol à main armée, et qui en chemin avait trompé la surveillance de son escorte. Aurélie, saisie d'un pressentiment sinistre, s'approcha de la fenêtre ; elle avait deviné juste : c'était l'étranger, qu'une escouade nombreuse et bien armée conduisait par la rue, attaché sur une charrette avec des chaînes. On le reconduisait en prison pour subir la peine à laquelle il était condamné. Près de perdre connaissance, Aurélie tomba dans un fauteuil lorsqu'elle eut rencontré le regard de ce forcené, qui levait la main vers la croisée avec un geste de menace.

La baronne restait toujours beaucoup de temps hors de la maison, et laissait sa fille chez elle. Celle-ci passait des jours tristes et sombres à

réfléchir sur les malheurs qu'elle pouvait avoir à redouter.

La femme de chambre n'était entrée au service de la baronne qu'après la scène de la nuit, et on lui avait apparemment raconté que ce voleur avait eu des rapports intimes avec madame la baronne. Elle dit à Aurélie qu'on plaignait sincèrement madame la baronne d'avoir été si indignement trompée par un scélérat. Aurélie ne savait que trop bien à quoi s'en tenir ; il lui paraissait impossible que les gardes de police qui avaient saisi l'étranger dans la maison de la baronne ne fussent pas instruits des relations qui existaient entre celle-ci et le fils du bourreau, puisqu'elle leur avait dit son nom et qu'elle avait indiqué le stigmate infamant de son épaule.

À en croire les discours ambigus que se permettait parfois la femme de chambre, on pensait ceci et cela sur ce sujet ; le bruit courait que la cour de justice avait fait faire une enquête sévère, et qu'elle avait menacé la baronne de la mettre en prison, parce que le fils du bourreau avait révélé d'étranges circonstances. La pauvre

Aurélie était obligée de reconnaître la dépravation de sa mère, qui, après cet horrible événement, pouvait songer encore à demeurer un seul instant de plus dans la résidence.

Enfin la baronne parut réduite à la nécessité de quitter une ville où elle était exposée à des soupçons infâmes et trop bien fondés, et de s'enfuir dans une contrée éloignée. Ce fut pendant ce voyage qu'elle arriva au château du comte, et qu'il se passa ce que nous avons raconté. Aurélie aurait dû être au comble du bonheur et à l'abri de toute espèce de crainte ; mais quel fut son effroi, quand, un jour qu'elle exprimait à sa mère les sentiments de joie que lui faisaient éprouver les faveurs du ciel, celle-ci, les yeux étincelants, s'écria d'une voix terrible :

– Tu causes tout mon malheur, créature abjecte et maudite ; mais quand même une mort subite m'enlèverait, la vengeance viendra te surprendre au milieu de ton bonheur imaginaire. C'est dans ces accès nerveux, dont l'origine remonte à ta naissance, que les artifices de Satan...

Ici Aurélie s'arrêta tout court, se jeta au cou du comte, et le supplia de la dispenser de répéter les paroles que la baronne avait proférées dans sa fureur insensée. Elle se sentait le cœur brisé, disait-elle, en se souvenant des menaces effrayantes de cette mère possédée du mauvais esprit, menaces qui surpassaient toutes les horreurs imaginables. Le comte consola son épouse de son mieux, sans pouvoir lui-même s'empêcher de frissonner. Lorsqu'il fut plus calme, il fut contraint de s'avouer que les crimes de la baronne, bien qu'elle fût morte, avaient jeté une ombre funeste sur une vie qu'il avait crue devoir être heureuse.

Peu de temps après, Aurélie changea sensiblement. La pâleur de son teint, ses yeux éteints semblaient indiquer une maladie intérieure, et en même temps ses manières bizarres et embarrassées faisaient soupçonner qu'un nouveau mystère la troublait. Elle fuyait même son époux ; tantôt elle s'enfermait dans sa chambre ; tantôt elle cherchait les endroits les plus reculés du parc ; et lorsqu'elle se montrait, ses yeux rouges et humides de larmes, ses traits

défigurés étaient les indices du chagrin qui la dévorait.

Le comte s'efforça inutilement d'approfondir les causes de l'état de sa femme ; il tomba dans un profond abattement, d'où il ne put sortir qu'après avoir consulté un célèbre médecin. Celui-ci présuma que la grande irritabilité nerveuse de la comtesse et le dérangement de sa santé pouvait faire concevoir l'espoir de voir naître un fruit de cet heureux mariage.

Un jour, ce médecin, qui croyait Aurélie enceinte, se permit pendant le dîner quelques allusions à son état. La comtesse ne parut d'abord faire aucune attention à la conversation du comte avec le docteur ; mais tout à coup elle y prêta l'oreille, lorsque ce dernier se mit à parler des goûts singuliers que les femmes éprouvaient dans cet état, et auxquels elles ne pouvaient résister sans nuire à leur santé et même à celle de l'enfant. La comtesse accabla le médecin de questions, et celui-ci ne se lassa pas de lui citer les faits les plus burlesques.

– Cependant, ajouta-t-il, on a aussi des

exemples d'envies dérégées, qui ont poussé des femmes à d'horribles actions. Ainsi, la femme d'un forgeron eut un désir irrésistible de manger de la chair de son mari ; elle fit de vains efforts pour le combattre, et un jour que le forgeron était rentré ivre chez lui, elle l'assaillit un couteau à la main, et le déchira d'une manière si cruelle qu'il expira quelques heures après.

À peine le médecin eut-il prononcé ces mots, que la comtesse tomba sans connaissance dans son fauteuil, et les convulsions qui suivirent son évanouissement ne furent calmées qu'avec une extrême difficulté. Le docteur reconnut alors qu'il avait eu tort de faire mention de cette horrible aventure en présence d'une femme aussi impressionnable.

Cependant cette crise parut avoir exercé une influence salubre sur l'état de la comtesse et lui avoir rendu un peu de calme ; mais elle tomba bientôt après dans des accès de noire mélancolie. Ses yeux étincelèrent d'un feu sombre, et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle et toujours croissante, ce qui inspira au comte de

nouvelles inquiétudes sur la santé de son épouse. Il y avait dans son état quelque chose d'inexplicable, c'est qu'elle ne prenait pas la moindre nourriture. Elle manifestait même une horreur invincible pour tous les mets, et surtout pour les viandes. Lorsqu'on en servait, elle se trouvait obligée de quitter la table, et donnait des marques sensibles de dégoût.

La science du médecin fut inutile, car les plus tendres supplications du comte ne purent engager la comtesse à toucher au moindre remède. Des semaines et des mois entiers s'écoulèrent sans que la comtesse prît aucun aliment ; la manière dont elle pouvait soutenir sa vie demeurait un mystère, et le médecin était d'avis qu'il y avait là-dessous quelque chose qui déjouait le savoir humain. Il quitta le château sous un prétexte vague ; mais le comte ne manqua pas de s'apercevoir que l'état de son épouse avait semblé trop dangereux et trop énigmatique à l'habile docteur pour qu'il restât plus longtemps témoin d'une maladie inexplicable dont la cure était d'une impossibilité absolue.

On peut s'imaginer les fâcheuses dispositions où se trouvait le comte ; mais ce n'était pas tout. À cette époque, un vieux serviteur profita d'un moment où le comte était seul pour l'avertir que la comtesse sortait toutes les nuits du château et ne rentrait qu'à la pointe du jour. Le comte tressaillit. En y réfléchissant, il vit qu'en effet depuis quelque temps un assoupissement extraordinaire s'emparait de lui à minuit. Il attribua cette circonstance à quelque soporifique que la comtesse avait soin de lui faire boire sans qu'il s'en aperçût, pour pouvoir sortir clandestinement de la chambre à coucher qu'ils partageaient tous deux, contre l'usage des personnes de leur rang.

En proie aux soupçons les plus affreux, Hippolyte se souvint de la mère et de son esprit diabolique, dont sa fille avait peut-être hérité ; il songea au fils du bourreau, et soupçonna quelque liaison adultère. La nuit suivante allait lui dévoiler l'abominable mystère qui seul avait produit l'étrange état d'Aurélie.

La comtesse avait l'habitude d'aller se

coucher après avoir préparé le thé, que le comte prenait seul. Ce soir-là il n'en prit pas en lisant dans son lit, suivant sa coutume, et ne sentit pas cette léthargie qui le saisissait ordinairement à minuit. Néanmoins il se laissa tomber sur l'oreiller, et fit semblant d'être profondément assoupi. Alors la comtesse se leva sans le moindre bruit, s'approcha du lit du comte, lui regarda le visage à la lueur d'un flambeau, et se glissa doucement hors de la chambre à coucher.

Le comte frissonna ; il se leva, mit son manteau, et suivit à pas de loup la comtesse. Elle était déjà loin, mais il faisait clair de lune, et il l'aperçut distinctement vêtue d'un négligé blanc. Aurélie traversa le parc et se dirigea du côté du cimetière, derrière la muraille duquel elle disparut. Hippolyte la suivit à la hâte, trouva la porte du cimetière ouverte, et entra.

Arrivé là, il vit à la clarté de la lune un épouvantable spectacle. De hideuses apparitions formaient un cercle immédiatement devant lui. C'étaient de vieilles femmes assises par terre, demi-nues et les cheveux flottants. Au milieu du

cercle était le cadavre d'un homme qu'elles rongeaient avec une avidité de bêtes féroces.

Aurélie se trouvait parmi elles !

Une angoisse poignante, une horreur profonde firent fuir le comte du théâtre de cette scène infernale. Jusqu'au matin il courut au hasard dans les allées du parc, et ne reprit ses esprits que devant la porte du château. Par un mouvement machinal et involontaire, il monta rapidement l'escalier, traversa les appartements, et entra dans la chambre à coucher. La comtesse semblait bercée par un doux sommeil, et pourtant Hippolyte n'avait pas rêvé qu'il était sorti du château : son manteau était encore humide de rosée ; mais il chercha à se persuader qu'il avait été le malheureux jouet d'une vision.

Sans attendre le réveil de la comtesse, il s'habilla et alla faire une promenade à cheval. La beauté de la matinée, les parfums des buissons, le gazouillement des oiseaux, lui firent oublier les fantômes de la nuit.

Il rentra calme et consolé, et se mit à table avec sa femme. Mais lorsqu'on eut servi un plat

de viande cuite, et que la comtesse voulut se retirer en exprimant sa répugnance, Hippolyte reconnut la réalité des faits horribles dont il avait été témoin.

– Odieuse créature, s'écria-t-il d'une voix terrible en se levant avec colère, femme infernale, je sais d'où vient ton aversion pour la nourriture des hommes ; c'est dans les tombeaux que tu vas chercher la tienne !

À peine eut-il dit cela, qu'Aurélie se précipita sur lui en poussant des hurlements, et le mordit à la poitrine avec la fureur d'une hyène. Le comte repoussa violemment la possédée, qui expira dans d'horribles convulsions.

Quant à lui il devint fou.

Le diable à Berlin

En 1551, un homme d'un extérieur élégant et distingué se faisait voir souvent dans les rues de Berlin, surtout à la brune et pendant la nuit. Il portait un beau pourpoint bordé de zibeline, un large haut-de-chausses, des souliers fendus, et sur la tête une barrette garnie de velours et ornée d'une plume rouge.

Cet étranger avait des manières agréables et galantes, et saluait poliment tout le monde, mais principalement les femmes et les filles. Il avait coutume de parler en termes très choisis et très obligeants. Il disait aux dames de qualité : – Ordonnez à votre humble serviteur, formez un vœu quelconque, et il s'emploiera de ses faibles moyens à l'accomplir. Aux demoiselles : Le ciel vous veuille, disait-il, donner un mari digne en tout de vos charmes et de votre vertu !

Il ne se montrait pas moins poli avec les hommes. Aussi n'était-il pas étonnant que chacun l'assistât et s'empressât de venir à son secours quand il était devant un large ruisseau et ne savait

comment le franchir. Car, malgré sa taille haute et bien proportionnée, il boitait d'un pied et était obligé de s'appuyer sur une canne en forme de béquille. Or, si quelqu'un lui donnait la main, il sautait avec lui en l'air à six aunes de hauteur, et revenait s'abattre à douze pas au moins au delà du ruisseau. À la vérité, cette manœuvre étonnait bien un peu les gens, et de temps à autre les complaisants s'en tiraient avec une entorse ; mais l'étranger s'excusait en disant qu'autrefois, avant qu'il boitât, il avait été premier danseur de la cour du roi de Hongrie. Lors donc qu'on lui fournissait l'occasion de faire quelques sauts, il lui prenait envie, et il se trouvait même obligé de sauter en l'air à une hauteur considérable, et il lui semblait qu'il dansait encore comme par le passé. Cette explication tranquillisait les gens, et ils finirent par prendre plaisir à voir tantôt un conseiller, tantôt un ecclésiastique, ou tout autre vénérable personne, danser de la sorte avec l'étranger.

Malgré la bonne humeur dont l'étranger donnait des preuves, il y avait parfois dans sa manière d'être de bizarres inégalités. Ainsi, il lui arrivait de se promener la nuit dans les rues, et de

frapper aux portes. Quand on ouvrait, on le voyait vêtu d'un blanc linceul, et on l'entendait avec une vive terreur pousser des cris lamentables. Mais le lendemain il s'en accusait, en assurant qu'il était forcé d'agir ainsi pour rappeler à lui-même et aux bons bourgeois que le corps est mortel et l'âme immortelle, et qu'il fallait songer au salut de celle-ci. En disant cela, il versait quelques larmes ; ce qui touchait extraordinairement les fidèles.

L'étranger assistait à tous les enterrements, suivait le corbillard avec un maintien décent, et paraissait très affligé. Ses pleurs et ses sanglots étaient si violents qu'il ne pouvait entonner les cantiques avec les autres assistants.

Mais si dans de pareilles occasions il s'abandonnait entièrement à des sentiments de douleur et de compassion, en revanche il était tout plaisir et joie aux noces des bourgeois, qui se célébraient alors avec beaucoup de pompe à l'hôtel de ville. Il possédait un répertoire varié de chansons, qu'il chantait d'une voix forte et agréable ; il jouait du luth, dansait des heures

entières avec la fiancée et les demoiselles, sautant sur sa bonne jambe, et tirant adroitement à lui sa jambe infirme. Mais ce qui valait mieux que tout cela, et le faisait rechercher à tous les mariages, c'était qu'il donnait en présent aux nouveaux époux des chaînes et boucles de métal précieux.

La probité, la libéralité, les vertus et la moralité de l'étranger ne pouvaient manquer d'être bientôt connues dans tout Berlin, et le bruit en vint aux oreilles de l'électeur lui-même. Celui-ci pensa qu'un homme aussi respectable serait l'ornement de sa cour, et lui fit demander s'il voulait y accepter une charge.

Mais l'étranger lui répondit par une lettre écrite en caractères de couleur de cinabre sur une petite feuille de parchemin d'une aune et demie de haut et d'autant de large. Il remerciait très humblement l'électeur de l'honneur qu'on lui offrait ; mais il priait son altesse excellentissime et sérénissime de lui permettre de jouir paisiblement de la vie bourgeoise, qui convenait si bien à ses goûts. Il avait, écrivait-il, choisi Berlin pour résidence entre beaucoup d'autres

viles, parce qu'il n'avait trouvé nulle part un aussi grand nombre d'hommes probes et loyaux, et des mœurs aussi aimables et si bien à son gré.

L'électeur et toute la cour admirèrent le style brillant de la lettre de l'étranger, et l'affaire en resta là.

Il arriva qu'à cette époque l'épouse du conseiller Walther Lutkens fut enceinte pour la première fois. La vieille sage-femme Barbara Rollofin prédit que madame Lutkens, jolie et d'une bonne santé, mettrait certainement au monde un charmant garçon, et le mari était plein de joie et d'espérance.

L'étranger, qui avait été à la noce de messire Lutkens, avait coutume d'aller le voir de temps à autre, et une fois il entra à l'improviste, sur la brune, justement pendant que Barbara Rollofin était présente.

Aussitôt que la vieille Barbara eut aperçu l'étranger, elle poussa un bruyant cri de joie. Les rides profondes de son visage parurent se remplir, ses lèvres et ses joues blanches se colorer, comme si elle allait retrouver encore une fois sa

jeunesse et sa beauté, auxquelles elle avait dit adieu depuis longtemps.

– Ah ! ah ! monseigneur, est-ce vous en personne que je crois voir ? Eh ! je vous salue de tout mon cœur.

Après avoir prononcé ces mots, la vieille sembla prête à se jeter aux genoux de l'étranger ; mais celui-ci lui répondit brusquement et avec colère, et des flammes jaillirent de ses yeux. Personne toutefois n'entendit ce qu'il dit à la vieille, qui, pâle et ridée comme devant, se retira dans un coin en se lamentant tout bas.

– Mon cher monsieur Lutkens, dit alors l'étranger au conseiller, prenez garde qu'il n'arrive un malheur dans votre maison, et surtout que tout se passe le mieux possible à l'accouchement de votre aimable femme. La vieille Barbara Rollofin n'est pas aussi habile dans son art que vous le supposez. Je la connais depuis longtemps, et je sais par plus d'un exemple qu'elle a nui souvent à l'accouchée et à l'enfant.

Messire Lutkens et sa femme n'entendirent

point cet avis sans terreur, et soupçonnèrent la vieille de magie, surtout en se rappelant le changement singulier qu'elle avait éprouvé en présence de l'étranger. Ils lui interdirent donc l'entrée de leur maison, et cherchèrent une autre sage-femme.

L'ivresse et les douces espérances de messire Lutkens se changèrent en désolation, quand, au lieu du joli garçon que la vieille Barbara Rollofin avait annoncé, sa femme mit au monde un monstre abominable. Ce phénomène était tout brun, avait deux cornes, de grands et gros yeux, point de nez, une bouche colossale, une langue blanche et contournée, et point de cou. Sa tête se trouvait fichée entre les épaules, son corps était ridé et gonflé ; ses bras étaient attachés aux reins, et ses cuisses étaient grêles et minces.

Messire Lutkens éclata en plaintes et en sanglots : – Juste ciel ! s'écria-t-il, qu'est ce que cela va devenir ? Mon fils sera-t-il jamais digne de son père ? A-t-on jamais vu un conseiller tout brun avec deux cornes sur la tête ?

L'étranger fit tous ses efforts pour consoler le

pauvre Lutkens. – Une bonne éducation, dit-il, peut réparer en quelque sorte le tort de la nature. Quoique le nouveau-né fût très hétérodoxe quant à son extérieur, au dire de l'étranger, il promenait autour de lui ses gros yeux d'un air très capable, et il y avait sur son front, outre les cornes, assez de place pour loger un jugement sain. Peut-être ne pourrait-il pas remplir l'emploi de conseiller ; mais il lui était possible de prendre place au nombre des savants auxquels un peu de laideur va parfaitement et procure même de la considération.

Messire Lutkens ne pouvait manquer d'attribuer son malheur à la vieille Barbara Rollofin, surtout quand il apprit qu'elle s'était tenue assise sur le seuil de la porte lors de l'accouchement. Madame Lutkens avouait que, pendant les douleurs de l'enfantement, elle avait eu constamment devant les yeux la vilaine figure de la vieille Barbara, et qu'elle n'avait pu s'en débarrasser.

Il est vrai que les soupçons de messire Lutkens avaient trop peu de fondement pour faire mettre

Barbara Rollofin en accusation ; mais des circonstances particulières, où l'intercession du ciel se faisait sentir, mirent au grand jour les crimes de la vieille sorcière.

Il s'éleva quelque temps après, à l'heure de midi, un orage épouvantable et un vent impétueux ; des personnes qui se trouvaient dans les rues virent Barbara Rollofin, en allant visiter une femme en couche, entraînée à travers les airs par-dessus les maisons et les clochers. Elle fut déposée à terre dans une prairie voisine de Berlin.

Dès lors il n'y eut plus de doute sur les sortilèges infernaux de la vieille Barbara Rollofin. Messire Lutkens la fit citer devant le tribunal, et la vieille fut mise en prison.

Elle nia tout avec opiniâtreté, jusqu'à ce qu'on employât la torture. Alors, incapable d'en supporter les douleurs, elle avoua qu'elle avait depuis longtemps fait un pacte avec Satan. Elle avait ensorcelé la pauvre madame Lutkens, et avait substitué un monstre à son enfant. En outre, de concert avec deux autres sorcières de Blumberg, auxquelles le diable avait tordu le cou

quelque temps auparavant, elle avait tué et fait bouillir beaucoup de petits enfants chrétiens pour amener la disette dans le pays.

La vieille sorcière fut condamnée à être brûlée vive sur la place du Marché-Neuf.

Le jour de l'exécution, la vieille Barbara fut conduite au milieu d'une foule immense à l'échafaud dressé sur la place du Marché-Neuf. On lui ordonna de quitter la belle pelisse qu'elle avait mise, mais elle s'y refusa obstinément. Elle insista pour que les bourreaux l'attachassent au poteau tout habillée comme elle était, ce qui fut exécuté.

Le feu était déjà mis aux quatre coins du bûcher, lorsqu'on aperçut l'étranger, s'élevant au-dessus de la foule comme un géant, qui jetait sur la vieille des regards étincelants. Des nuages de fumée montaient en tourbillons épais ; les flammes pétillaient, et enveloppaient déjà la robe de la vieille. En ce moment elle poussa des cris perçants et horribles.

– Satan, Satan ! dit-elle, est-ce ainsi que tu accomplis le pacte que tu as fait avec moi ? Au

moins, Satan, au secours ! mon temps n'est pas encore écoulé !

L'étranger avait disparu, et tout à coup, à l'endroit où il s'était tenu, s'éleva une grosse chauve-souris. Elle se précipita dans les flammes, saisit la pelisse de la vieille, et l'emporta en criant. Le bûcher s'écroula avec fracas et s'éteignit.

Tout le monde frémissait d'effroi. Chacun comprit alors que ce bel étranger n'était autre que le diable en personne. On pensa qu'il devait avoir eu de mauvais desseins contre les bons Berlinoïses, puisque, pendant si longtemps, il s'était conduit avec piété et douceur ; et qu'à l'aide d'artifices diaboliques, il avait trompé le conseiller Walther Lutkens et beaucoup de personnes de bien des deux sexes.

Telle est la puissance du diable, des maléfices duquel la grâce du ciel veuille nous préserver tous !

Casse-Noisette et le roi des souris

Le jour de Noël

Au vingt-quatre décembre, la chambre du milieu et bien plus encore le salon qui y donnait furent formellement interdits aux enfants du médecin consultant Stahlbaûm. Fritz et Marie se tenaient assis l'un près de l'autre dans un coin de la chambre du fond. Le crépuscule du soir était déjà descendu, et ils éprouvaient une certaine crainte en ne voyant pas apporter de la lumière comme cela se faisait d'habitude à cette heure du jour. Fritz raconta, en parlant bien bas à sa jeune sœur (elle était âgée de sept ans), qu'il avait entendu frapper et aller et venir dans la chambre fermée, et aussi qu'il n'y avait pas bien longtemps qu'un petit homme, tenant une cassette sous le bras, s'était glissé dans l'escalier.

– Pour sûr, ajouta-t-il, ce petit homme est le parrain Drosselmeier.

Alors la petite Marie frappa ses petites mains

l'une contre l'autre et s'écria toute joyeuse :

– Ah ! le parrain Drosselmeier aura fait pour nous quelque belle chose !

Le conseiller de la haute cour de justice, Drosselmeier, n'était pas beau. Il était petit et maigre, avait un visage sillonné de rides ; il portait un grand emplâtre noir sur l'œil droit, et il était chauve, qui l'obligeait à porter une jolie perruque blanche, mais faite en verre avec un art merveilleux.

En outre, le parrain était un homme très habile, qui s'entendait très bien en horlogerie, et faisait lui-même des montres au besoin. Aussi, quand une des belles pendules de la maison de Stahlbaûm était malade et ne voulait plus chanter, alors le parrain Drosselmeier arrivait. Il ôtait sa perruque de verre, retirait son habit jaunâtre, ceignait un tablier bleu, et plongeait dans les ressorts des instruments pointus qui faisaient mal à la petite Marie ; mais il ne faisait aucun mal à la pendule ; bien au contraire, elle recommençait à s'animer, et aussitôt elle se mettait à gronder, à battre et à chanter toute joyeuse, ce qui causait un

grand plaisir.

Quand il venait, le parrain apportait toujours quelque jolie chose dans sa poche pour les enfants, tantôt un pantin qui tournait les yeux et faisait des courbettes bien comiques, tantôt une tabatière d'où s'élançait un petit oiseau ou quelque autre chose du même genre. Mais au jour de Noël c'était toujours quelque bel ouvrage artistement exécuté par lui, et qui lui avait coûté beaucoup de travail, et que les parents conservaient avec soin après qu'il en avait fait le don.

– Ah ! le parrain Drosselmeier aura fait quelque belle chose pour nous ! répéta la petite Marie.

Mais Fritz dit :

– Ce sera une citadelle dans laquelle de jolis soldats marchent et font l'exercice, et alors d'autres soldats doivent venir y entrer de force, et ceux de l'intérieur tirent bravement des coups de canon, ce qui fait un grand tapage.

– Non ! non ! interrompit Marie ; le parrain

Drosselmeier m'a parlé d'un grand jardin où il y a un grand lac, et dans ce lac nagent des cygnes magnifiques, avec des colliers d'or, et ils chantent les plus belles chansons. Alors une petite fille sort du jardin, et elle appelle sur le lac les cygnes, et leur donne de la bonne frangipane à manger.

– Les cygnes ne mangent pas de frangipane, reprit Fritz un peu durement, et le parrain Drosselmeier ne peut pourtant pas faire tout un grand jardin. Par le fait, nous gardons peu ses joujoux ; on nous les reprend toujours ; j'aime mieux ceux que nous donnent papa et maman : on nous les laisse, et nous en faisons ce que nous voulons.

Puis les enfants se demandèrent ce que l'on pourrait bien leur donner cette fois.

– Mademoiselle Trudchen (sa grande poupée), dit Marie, est bien changée ; elle est d'une maladresse... À chaque moment elle tombe sur le plancher, ce qui lui fait de vilaines taches sur le visage, et il est impossible maintenant de penser à nettoyer sa robe. J'ai beau la gronder, c'est du

temps perdu !

– Mon écurie, reprit Fritz, a besoin d'un beau cheval, et mes troupes manquent complètement de cavalerie ; et papa le sait bien.

Les enfants n'ignoraient pas que leurs parents avaient acheté pour eux de jolis cadeaux, et leur sœur aînée, Louise, leur avait dit que c'était le Christ saint lui-même qui donne aux enfants, par les mains de leurs bons parents, ce qui peut leur causer une véritable joie ; qu'il savait mieux qu'eux ce qui pouvait leur convenir, et que pour cela il ne fallait ni espérer ni former des désirs, mais attendre pieusement et tranquillement les cadeaux qui devaient leur être distribués.

La petite Marie était restée toute pensive, mais Fritz murmurait tout bas :

– Je voudrais pourtant bien avoir un cheval et des hussards !

L'obscurité était tout à fait venue. Fritz et Marie, serrés l'un contre l'autre, n'osaient plus parler. Il leur semblait entendre un léger frôlement d'ailes autour d'eux, et aussi une belle

musique qui retentissait dans le lointain. Une lueur brillante vint rayer le mur, et alors Fritz et Marie comprirent que le Christ enfant venait de s'envoler sur des nuages éclatants de lumière pour aller visiter d'autres enfants heureux. Au même instant, on entendit résonner un timbre argentin.

Klingling ! klingling ! Les portes s'ouvrirent, et il s'élança de la grande chambre une telle lumière, que les enfants restèrent immobiles sur le seuil en poussant un cri d'admiration. Mais papa et maman s'avancèrent vers la porte, et prirent leurs enfants par la main en leur disant :

– Venez, venez, chers enfants, et voyez ce que le Christ saint vous a donné.

Les dons

Je m'adresse à toi, bon lecteur, pour te prier de te remettre en mémoire les derniers beaux cadeaux qui resplendissaient pour toi sur la table

de Noël, et alors tu comprendras comment les enfants restèrent muets et immobiles, la joie dans les yeux, et comment après une petite pause Marie s'écria :

– Ah ! que c'est beau ! que c'est beau !

Et comment Fritz essaya quelques cabrioles, qu'il réussit à merveille.

Mais les enfants devaient avoir été bien gentils et bien sages pendant l'année entière, car jamais leurs cadeaux n'avaient été aussi magnifiques que cette fois. Le grand pin au milieu de la table portait une foule de pommes d'or et d'argent ; des pralines et des bonbons de toute sorte en représentaient les boutons et les fleurs, et de beaux et nombreux jouets étaient suspendus à toutes les branches. Mais ce qu'il y avait de plus beau dans l'arbre merveilleux, c'était une centaine de petites bougies, qui brillaient comme des étoiles dans son sombre feuillage, et tandis qu'il semblait avec ses lumières, au dedans et au dehors, inviter les enfants à cueillir ses fleurs et ses fruits. Tout resplendissait riche et varié. Que de belles choses se trouvaient là, et qui pourrait

essayer de les décrire ? Marie regardait les plus belles poupées, toutes sortes de charmants petits ustensiles de ménage ; et ce qui attirait le plus les yeux de la petite Marie, c'était une petite robe de soie qui pendait sur un petit piédestal élégamment ornée de délicieux rubans. Elle la regardait de tous côtés, et s'écriait à chaque instant :

– Ah ! que c'est beau ! ah ! la jolie, la jolie robe ! Et je pourrais la mettre ! bien vrai ! bien vrai !

Fritz, pendant ce temps, avait déjà fait trois ou quatre fois le tour de la table au galop sur le nouveau cheval, qu'il avait trouvé tout bridé.

En mettant pied à terre il dit :

– C'est une bête fouguese, mais peu importe ; je la dompterai.

Et il mit en rang les nouveaux escadrons de hussards, magnifiquement habillés de rouge galonné d'or. Ils avaient en main des sabres d'argent, et leurs chevaux blancs avaient un tel éclat, que l'on aurait pu croire qu'ils étaient

d'argent aussi.

Les enfants voulaient, devenus déjà plus tranquilles, feuilleter les merveilleux livres d'images qui étaient ouverts, et où se trouvaient peints toutes sortes d'hommes, toutes sortes de fleurs, et aussi de charmants enfants qui jouaient ensemble, et qui étaient si bien faits, qu'on aurait pu croire qu'ils vivaient réellement et se parlaient entre eux.

Ils voulaient de nouveau regarder ces livres, lorsqu'on sonna encore une fois.

Ils savaient que le parrain Drosselmeier devait faire aussi ses cadeaux, et ils coururent vers la table placée contre le mur.

Le paravent qui l'avait si longtemps cachée se replia tout à coup.

Sur une prairie émaillée de fleurs de toute façon s'élevait un château magnifique avec de nombreuses fenêtres à vitres et des tours d'or. Un concert de cloches se fit entendre ; les portes et les fenêtres s'ouvrirent, et l'on vit des messieurs de très petite taille se promener dans les salles,

avec de petites dames aux longues robes traînantes et aux chapeaux chargés de fleurs. Dans la salle du milieu, si bien éclairée, qu'elle paraissait en feu tant il s'y trouvait de bougies, dansaient des enfants en pourpoint court et en petite veste, au son des cloches. Un monsieur, couvert d'un manteau d'un vert d'émeraude, regardait souvent par la fenêtre, faisait des signes et s'éloignait, et aussi le parrain Drosselmeier, grand comme le pouce du papa, se montrait de temps en temps sur le seuil de la porte du château et rentrait en dedans.

Fritz, les bras accoudés sur la table, regardait le beau château et les promeneurs, et il dit :

– Parrain Drosselmeier, laisse-moi entrer dans ton château.

Le conseiller de la cour de justice lui répondit que cela n'était pas possible.

Et il avait raison, car il était déraisonnable à Fritz de vouloir entrer dans un château qui, même avec ses tours d'or, n'était pas si haut que lui-même.

Fritz comprit cela. Au bout d'un instant, comme les messieurs et les dames se promenaient sans cesse de la même façon, que les enfants dansaient, que l'homme émeraude regardait par la fenêtre, et que le parrain Drosselmeier se montrait sous la porte, Fritz impatienté dit :

– Parrain Drosselmeier, sors donc par la porte d'en haut.

– Cela ne se peut, mon cher petit Fritz, répondit le parrain.

– Eh bien, fais promener avec les autres le petit homme émeraude qui regarde si souvent par la fenêtre.

– Cela ne se peut pas non plus, répondit encore le parrain.

– Alors, reprit Fritz, fais descendre les enfants, je veux les voir de plus près.

– Mais cela n'est pas possible, reprit le parrain contrarié. Une mécanique doit rester comme elle a été faite.

– Ah ! reprit Fritz en traînant le ton, rien de tout cela ne se peut. Écoute, parrain, si tes petits

hommes bien habillés ne peuvent faire dans ce château que toujours une seule et même chose, alors ils ne valent pas grand-chose, et je ne les désire pas beaucoup. J'aime bien mieux mes hussards qui manœuvrent en avant, en arrière, à ma volonté, et ne sont pas enfermés dans une maison.

Et en disant cela il s'en alla en sautant vers la table de Noël, et fit trotter les escadrons sur leurs chevaux d'argent et les fit charger selon son bon plaisir avec force coups de sabres et coups de feu, d'après son caprice.

La petite Marie s'était aussi doucement éclipsée, car elle s'était bientôt aussi lassée des allées et venues et des danses des poupées ; mais, comme elle était bonne et très gentille, elle ne l'avait pas laissé voir comme son frère Fritz.

Le conseiller de la cour de justice dit, d'un ton désappointé :

– Ce travail artistique n'est pas fait pour des enfants, qui ne peuvent le comprendre ; je vais serrer mon château.

Mais la mère s’avança, se fit montrer tout le mécanisme intérieur et les rouages ingénieux qui mettaient les poupées en mouvement. Le conseiller démonta tout et le remonta de nouveau. Cela lui rendit sa bonne humeur, et il donna encore aux enfants quelques petits hommes bruns et des femmes avec les visages, les mains et les jambes dorés. Ces figures étaient d’argile, et avaient l’odeur douce et agréable de pain d’épice, ce qui réjouit beaucoup Fritz et Marie. La sœur Louise, sur l’ordre de sa mère, avait mis la belle robe qu’on lui avait donnée, et elle était charmante avec. Mais Marie, avant de mettre la sienne, comme on le lui disait, demanda à la regarder encore un peu. Cela lui fut accordé très volontiers.

Le protégé

La petite Marie ne voulait surtout pas s’éloigner encore de la table de Noël, parce qu’elle n’avait rien vu qui eût attiré spécialement

son attention. En enlevant les hussards de Fritz qui se tenaient en ligne de parade tout près de l'arbre des joujoux, un petit homme avait été mis à découvert, et il attendait là, tranquille et discret, que son tour arrivât. Il y avait certainement beaucoup à objecter contre l'élégance de ses formes : car outre que son gros ventre ne fut nullement en rapport avec ses petites jambes grêles, sa tête paraissait aussi beaucoup trop grosse ; mais son habillement parlait en sa faveur, car il faisait supposer un homme de goût. Ainsi, il portait une très jolie veste de hussard, d'une belle et brillante couleur violette, avec une foule de ganses et de boutons blancs ; des pantalons du même genre et de ces très jolies petites bottes qui étaient autrefois de mode parmi les étudiants et même les officiers ; elles étaient si bien ajustées aux jambes, qu'on aurait pu croire qu'elles étaient peintes. Ce qui faisait un effet comique dans son arrangement, c'était un étroit et long manteau placé par derrière, et qui paraissait être de bois ; et il portait en outre un bonnet de mineur. Et Marie se rappela aussitôt que le parrain Drosselmeier avait aussi une cape assez

laide et une bien vilaine casquette, ce qui ne l'empêchait pas pourtant d'être un parrain bien-aimé. Et tout en regardant de plus en plus le gentil petit homme qui lui avait plu dès le premier coup d'œil, Marie remarqua la bonne humeur empreinte sur sa figure. Ses yeux, d'un vert clair et un peu saillants, n'exprimaient que la bienveillance et l'amitié, et la barbe bien frisée et de laine blanche qui ornait son menton faisait ressortir le doux sourire de sa bouche bien vermeille.

– Ah ! dit enfin Marie, mon cher papa, quel est le charmant petit homme placé là tout près de l'arbre ?

– Celui-là, dit le père, travaillera vaillamment pour vous tous, ma chère enfant ; il mordra pour vous la dure écorce des noix, et t'appartient aussi bien qu'à Louise et à Fritz.

Et en même temps le père le prit doucement de la table, leva son manteau en l'air, et le petit homme ouvrit une énorme bouche et montra une double rangée de dents blanches et pointues. Marie, à l'invitation de son père, y mit une noix,

et – knak – le petit homme la brisa de telle sorte que les coquilles tombèrent en morceaux et que Marie reçut la douce amande dans sa main. Et tout le monde apprit, et Marie avec les autres, que le joli petit homme descendait en droite ligne des Casse-Noisette, et continuait la profession de ses ancêtres.

Marie poussa des cris de joie, et le père lui dit alors :

– Puisque l’ami Casse-Noisette te plaît tant, ma chère Marie, prends-en, si tu veux, un soin tout particulier, à la condition toutefois que Louise et Fritz pourront s’en servir comme toi.

Marie le prit aussitôt dans ses bras, et lui fit casser des noix ; mais elle choisit les plus petites, pour que le petit homme n’ouvrit pas trop la bouche, ce qui, dans le fond, ne lui seyait pas bien. Louise se joignit à elle, et l’ami Casse-Noisette dut aussi lui rendre de pareils offices, et il parut le faire avec plaisir, car il ne cessa de sourire amicalement. Fritz, pendant ce temps-là, fatigué de ses cavalcades et de ses exercices, sauta auprès de ses sœurs en entendant

joyeusement craquer des noix, et se mit à rire de tout son cœur du drôle de petit homme ; et, comme il voulait aussi manger des noix, le Casse-Noisette ne cessait d'ouvrir et de fermer la bouche, et comme Fritz y jetait les noix les plus grosses et les plus dures, trois dents tombèrent de la bouche de Casse-Noisette, et son menton devint chancelant et mobile.

– Ah ! mon pauvre cher Casse-Noisette ! s'écria Marie.

Et elle l'arracha des mains de Fritz.

– Voilà un sot animal, dit celui-ci ; il veut être Casse-Noisette et n'a pas la mâchoire solide. Il ne connaît pas non plus son état ; donne-le-moi, Marie, je lui ferai casser des noix à en perdre toutes les dents, et par-dessus le marché son menton si mal attaché.

– Non ! non ! s'écria Marie en pleurant, tu n'auras pas mon Casse-Noisette ; vois un peu comme il me regarde mélancoliquement en montrant les blessures de sa bouche. Mais toi ! tu es un cœur dur et tu fais même fusiller un soldat !

– Cela doit être ainsi, s’écria Fritz. Mais le Casse-Noisette m’appartient aussi bien qu’à toi ; donne-le-moi.

Marie se mit à pleurer violemment et enveloppa vite le Casse-Noisette dans la poche de son tablier. Les parents vinrent avec le parrain Drosselmeier, et celui-ci prit part aux chagrins de Marie. Mais le père dit :

– J’ai mis spécialement le Casse-Noisette sous la protection de Marie, et comme je vois qu’elle lui devient nécessaire, je lui donne plein pouvoir sur lui, sans que personne puisse y trouver à redire. Au reste, je m’étonne de voir Fritz exiger de quelqu’un blessé dans un service la continuation de ce service. Il devrait savoir, en bon militaire, que l’on ne remet plus les blessés dans les rangs de bataille.

Fritz fut fort confus, et se glissa, sans plus s’occuper de noix et de Casse-Noisette, de l’autre côté de la table, où ses hussards avaient établi leur bivouac, après avoir convenablement posé leurs sentinelles avancées.

Marie recueillit les dents brisées du Casse-

Noisette, elle lui enveloppa son menton malade avec un beau ruban blanc qu'elle détacha de sa robe, et enveloppa le pauvre petit, qui paraissait encore pâle et effrayé, dans son mouchoir, avec un plus grand soin qu'auparavant. Et puis, tout en le berçant dans ses bras comme un enfant, elle se mit à parcourir le nouveau cahier d'images qui faisait partie des cadeaux du jour. Et contre sa coutume, elle se fâchait très fort lorsque le parrain Drosselmeier lui demandait en riant bien haut :

– Mais pourquoi prends-tu tant de soin d'un être aussi affreux ?

La comparaison étrange avec Drosselmeier qui lui était survenue lorsqu'elle avait vu le petit pour la première fois lui revint en mémoire, et elle dit très sérieusement :

– Qui sait, cher parrain, si tu faisais toilette comme mon Casse-Noisette, et si tu avais de belles bottes aussi brillantes, qui sait si tu n'aurais pas aussi bon air que lui ?

Marie ne comprit pas pourquoi ses parents se mirent à rire aussi fort, et pourquoi le conseiller

de haute justice devint rouge jusqu'aux oreilles, et rit un peu moins fort qu'auparavant. Il pouvait avoir ses raisons pour cela.

Prodiges

Il y a à gauche, en entrant dans la chambre où l'on se tient d'habitude, chez le médecin consultant, une haute armoire vitrée placée contre le mur. C'est là où les enfants serrent tous les cadeaux qui leur sont faits chaque année. Louise était encore bien petite lorsque le père fit fabriquer cette armoire par un très habile ouvrier. Dans le haut, où Fritz et Marie ne pouvaient atteindre, étaient placés les œuvres d'art du parrain Drosselmeier ; après venaient des rayons de livres, et les deux derniers rayons appartenaient en commun aux petits enfants. Toutefois Marie se réservait celui du bas pour ses poupées, et Fritz avait fait de celui placé au-dessus le quartier général de ses troupes. Ce soir Marie avait mis de côté mademoiselle Trudchen

et avait placé la nouvelle poupée, parée avec élégance, dans sa petite chambre si bien meublée, et l'avait invitée à partager ses bonbons. Mademoiselle Claire, c'était son nom, devait se trouver à merveille dans une chambre pareille.

Il était déjà tard, minuit allait sonner, le parrain Drosselmeier était déjà parti depuis longtemps, et les enfants ne pouvaient se décider à quitter l'armoire vitrée, bien que leur mère leur eût répété plus d'une fois qu'il était grand temps d'aller au lit.

– C'est vrai, s'écria Fritz, les pauvres diables (les hussards) voudraient se reposer, et tant que je suis là aucun d'eux n'osera fermer l'œil, je le sais bien.

Et il partit.

Mais Marie priait sa mère :

– Petite mère chérie ! laisse-moi là encore un moment, un seul petit moment ! J'ai encore quelques petites choses à arranger, et après j'irai me coucher tout de suite.

Marie était une enfant bien raisonnable, et sa

bonne mère pouvait sans crainte la laisser seule avec ses joujoux. Seulement la mère éteignit toutes les lumières, à l'exception d'une lampe suspendue au plafond, qui répandait une douce lueur.

– Dépêche-toi de venir, chère Marie, lui dit la mère ; autrement tu ne pourrais pas demain te lever à temps.

Et elle entra dans sa chambre à coucher.

Aussitôt que Marie se trouva seule, elle s'avança rapidement en portant encore sur ses bras le Casse-Noisette malade, enveloppé dans son mouchoir. Elle le posa sur la table avec précaution, déroula le mouchoir et regarda le blessé.

Casse-Noisette était très pâle ; mais il lui fit un sourire mélancolique et si aimant, que Marie en fut touchée jusqu'au fond du cœur.

– Ah ! Casse-Noisette, dit-elle très bas, ne sois pas fâché contre mon frère Fritz, qui t'a fait tant de mal ; il n'avait pas de mauvaises intentions. Seulement il est devenu un peu brutal en vivant

avec les rudes soldats ; mais c'est un très bon enfant, je t'assure. Moi je te soignerai bien tendrement jusqu'à ce que tu sois devenu gai et bien portant. Le parrain Drosselmeier, qui s'y entend, te remettra tes dents et rassurera tes épaules.

Mais Marie s'arrêta tout à coup ; car, lorsqu'elle prononça le nom de Drosselmeier, l'ami Casse-Noisette fit une terrible grimace, et il sortit de ses yeux comme des pointes brillantes.

Au moment où Marie allait s'effrayer, le visage de l'honnête Casse-Noisette était redevenu mélancolique et souriant, et elle comprit qu'un courant d'air, en agitant la flamme de la lampe, avait ainsi défiguré son visage.

– Suis-je donc folle, dit-elle, de m'effrayer aussi facilement et de croire qu'une poupée de bois peut me faire des grimaces ! Mais j'aime Casse-Noisette, parce qu'il est comique et en même temps d'un si bon caractère, et pour cela il mérite d'être soigné comme il faut.

Puis elle prit Casse-Noisette dans ses bras, s'approcha de l'armoire vitrée, et dit à la nouvelle

poupée :

– Je t’en prie, mademoiselle Claire, cède ton lit à Casse-Noisette, et contente-toi du sofa ; tu te portes bien, car autrement tu n’aurais pas de si belles couleurs. Réfléchis qu’il y a peu de poupées qui possèdent un sofa aussi moelleux.

Mademoiselle Claire, dans sa belle toilette, parut assez mécontente, prit un air dédaigneux et ne répondit rien.

– Qu’ai-je besoin de tant de façons ? continua Marie.

Et elle tira le lit, y posa doucement Casse-Noisette, enveloppa encore avec un nouveau ruban ses épaules malades et le couvrit jusqu’au nez.

– Tu ne resteras pas auprès de cette boudeuse de Claire, dit-elle.

Et elle prit le lit avec Casse-Noisette, et le mit dans le rayon supérieur, près du beau village où étaient campés les hussards de Fritz.

Elle ferma l’armoire, et voulut se rendre dans la chambre à coucher. Alors on entendit tout

autour un murmure, un chuchotement, un léger bruit, tout bas, tout bas, derrière le poêle, derrière les chaises, derrière l'armoire. La pendule gronda toujours de plus en plus fort ; mais elle ne pouvait pas sonner.

Marie leva les yeux vers l'horloge. Le grand hibou qui la dominait avait abaissé ses ailes, qui couvraient tout le cadran, et il avait allongé sa vilaine tête de chat au bec crochu ; le grondement continuait, et l'on y distinguait ces mots :

– Heures, heures, heures, heures ! murmurez doucement : le roi des souris a l'oreille fine. Purpurr, poum, poum ! chantez seulement, chantez vos vieilles chansons ! Purpurr, poum, poum ! frappez, clochettes, frappez, c'est bientôt fait !

Et la clochette, sourde et enrouée, fit douze fois poum, poum !

Marie commença à avoir le frisson, et elle allait se sauver d'effroi, lorsqu'elle vit le parrain Drosselmeier. Il se tenait assis sur la pendule à la place du hibou, et il avait laissé tomber des deux côtés comme des ailes les pans de son habit

jaune. Elle reprit donc courage, et s'écria d'une voix plaintive :

– Parrain Drosselmeier, parrain Drosselmeier, que fais-tu là-haut ? Descends, et ne me fais pas peur comme cela, méchant parrain Drosselmeier !

Mais alors il s'éleva de tous côtés un bruit de fous rires et de sifflements, et l'on entendit bientôt trotter et courir derrière les murailles comme des milliers de petits pieds, et mille petites lumières brillèrent à travers les fentes du parquet. Mais ce n'étaient pas des lumières : c'étaient de petits yeux flamboyants, et Marie remarqua que des souris paraissaient de tous côtés. Bientôt tout autour de la chambre on courait au trot, au trot, au galop, au galop !

Des amas de souris de plus en plus distinctes couraient çà et là ventre à terre, et se plaçaient à la fin en rang et par compagnie, comme Fritz le faisait faire à ses soldats quand ils devaient aller à la bataille.

Cela parut très amusant à Marie ; et comme elle n'éprouvait pas contre les souris l'espèce d'horreur qu'elles inspirent aux enfants, elle

commençait à reprendre courage, lorsque tout à coup elle entendit des sifflements si effroyables et si aigus, qu'elle sentit un frisson lui parcourir le corps.

Mais qu'aperçut-elle ?

Juste à ses pieds tourbillonnèrent, comme mus par un pouvoir souterrain, du sable, de la chaux et des éclats de briques, et sept têtes de souris, ornées chacune d'une couronne étincelante, sortirent du plancher en poussant des sifflements affreux. Bientôt un corps, auquel appartenait les sept têtes, s'agita avec violence et parvint à s'élancer dans la chambre.

Toute l'armée salua trois fois d'acclamations violentes la grosse souris ornée de sept couronnes, et se mit aussitôt en mouvement au trot, au trot, au galop, au galop ! vers l'armoire et vers Marie, qui se tenait encore placée près du vitrage.

Le cœur de Marie battit si fort, qu'elle crut qu'il allait s'échapper de sa poitrine, et qu'alors elle mourrait ; mais il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines, et, à demi évanouie, elle

chancela en reculant.

Et alors Klirr, klirr, prr !...

La vitre de l'armoire tomba brisée en morceaux sous la pression de son coude. Elle éprouva un moment une poignante douleur au bras gauche ; mais en même temps elle se sentit le cœur moins oppressé. Elle n'entendit plus ni cris ni sifflements ; tout était devenu tranquille, et elle crut que les souris, effrayées du bruit de la vitre brisée, s'étaient réfugiées dans leurs trous. Mais tout à coup des rumeurs étranges s'élevèrent de l'armoire placée derrière elle, et de petites voix disaient :

– Éveillons-nous, éveillons-nous ! Au combat, au combat cette nuit ! Éveillons-nous, au combat !

Et alors un doux et gracieux bruit de clochettes résonna harmonieusement.

– Ah ! c'est mon jeu de cloches ! s'écria Marie toute joyeuse.

Et elle sauta de côté.

Elle vit que l'armoire s'éclairait et se

remplissait de mouvement. De petites poupées couraient l'une sur l'autre et faisaient de l'escrime avec leurs bras.

Tout à coup Casse-Noisette se leva, jeta sa couverture loin de lui, se dressa sur le lit à pieds joints, et s'écria d'une voix retentissante :

– Knack, knack, knack ! souris au bivouac vaut à peine une claque ! Quel micmac dans le sac ! Cric crac !...

Puis il tira son petit sabre, l'agita en l'air et s'écria :

– Chers vassaux, frères et amis ! voulez-vous me venir en aide dans la bataille acharnée ?

Aussitôt trois Scaramouches, un Pantalon, quatre ramoneurs, deux joueurs de guitare et un tambour s'écrièrent :

– Oui, maître, nous vous viendrons fidèlement en aide ; avec vous nous marcherons au combat, à la victoire ou à la mort !

Et ils se précipitèrent au-devant de Casse-Noisette, qui se lança hardiment du rayon en bas.

Les autres avaient pu se jeter sans péril, car,

outré que leurs riches habits étaient de drap et de soie, leur corps était rembourré de coton ; mais le pauvre Casse-Noisette se serait cassé bras et jambes, car il tombait de deux pieds de haut, et son corps était délicat comme s'il eût été de bois de tilleul, si mademoiselle Claire ne s'était élancée du canapé et n'avait reçu dans ses bras tendres le héros tenant son glaive à la main.

– Ah ! bonne Claire, dit Marie émue, comme je t'ai méconnue ! Sans doute tu aurais cédé ton lit de bonne grâce à l'ami Casse-Noisette !

Mais mademoiselle Claire dit en serrant le jeune héros contre sa poitrine de soie :

– Voulez-vous, malade et blessé comme vous l'êtes, aller au-devant des dangers ? Voyez comme vos vassaux valeureux s'assemblent dans leur impatience du combat et leur certitude de la victoire. Scaramouche, Pantalon, le ramoneur, le joueur de cythare et le tambour sont en bas, et les figures qui se trouvent sur mon rayon s'agitent et s'émeuvent. Veuillez, prince, reposer ici, et applaudir d'ici à la victoire.

À ces mots de Claire, Casse-Noisette frappa si

fort du pied et fit des gestes si violents, que Claire fut obligée de le descendre sur le parquet ; mais alors il se mit à genoux et murmura :

– Ô dame ! je me rappellerai toujours dans le combat votre grâce et votre bienveillance envers moi !

Claire alors se baissa assez pour pouvoir le saisir par le bras, défit rapidement sa ceinture, et voulut en ceindre le petit homme ; mais celui-ci recula de deux pas, mit la main sur son cœur et dit solennellement :

– Que ceci ne soit pas le gage de votre bienveillance pour moi, car...

Il hésita, soupira, défit rapidement de ses épaules le ruban dont Marie les avait enveloppées, le pressa sur ses lèvres, s'en ceignit comme d'une écharpe de bataille, et s'élança en agitant sa brillante épée, rapide et agile comme un oiseau, du bord de l'armoire sur le parquet.

Aussitôt les cris et les sifflements redoublèrent.

Sous la table se tenaient assemblés les

innombrables bataillons des souris, et au-dessus d'elles s'élevait l'affreuse souris aux sept têtes.

Que va-t-il arriver ?

La bataille

– Battez la générale, tambour, vassal fidèle !... s'écria Casse-Noisette.

Et aussitôt le tambour fit résonner son instrument de guerre avec tant d'adresse, que les vitres de l'armoire tremblèrent, et dans l'armoire même un bruit et un mouvement furent remarqués de Marie ; les couvercles des boîtes où étaient enfermés les soldats de Fritz sautèrent, et les soldats s'élancèrent dans le rayon inférieur et s'y rassemblèrent en blancs bataillons.

– Aucun trompette ne bouge ! s'écria Casse-Noisette irrité.

Et il se tourna vers Pantalou, qui était devenu très pâle, dont le grand menton tremblotait, et il lui dit d'une voix solennelle :

– Général, je connais votre expérience et votre courage ; il faut ici un coup d’œil rapide pour savoir profiter du moment. Je vous confie le commandement de toute la cavalerie et de l’artillerie ; vous n’avez pas besoin de cheval, vos jambes sont longues, et avec elles vous galopez parfaitement. Faites votre devoir !

Aussitôt Pantalon appuya fortement sur le mur ses longs doigts et le gratta avec tant de bruit, qu’on aurait pu croire que cent trompettes joyeuses résonnaient à la fois.

Aussitôt on entendit des piétinements de chevaux et des hennissements dans l’armoire ; tout d’un coup les cuirassiers et les dragons de Fritz, et avant tous les autres les brillants hussards, s’é lancèrent et furent bientôt sur le plancher.

Alors, l’un après l’autre, tous les régiments défilèrent, enseignes déployées, devant Casse-Noisette, et se rangèrent en files serrées sur le parquet de la chambre. Mais les canons roulaient avec bruit en avant, et bientôt ils envoyèrent avec un terrible vacarme une pluie de dragées dans les

rangs pressés des souris, qui étaient blanchies de leur poussière et en paraissaient toutes confuses. Une batterie surtout, placée sur le tabouret de maman, leur faisait un mal immense, et les boules de pain d'épice qu'elle lançait sur les souris faisaient dans leurs rangs un affreux ravage.

Les souris parvinrent à s'en approcher, et s'emparèrent de plusieurs pièces ; mais à cet endroit de la chambre la fumée et la poussière s'élevèrent en tourbillons si épais, que Marie pouvait à peine distinguer ce qui s'y passait. Mais il était évident que chaque corps combattait avec acharnement et que la victoire était indécise. Les souris développaient à chaque instant des masses nouvelles, et les petites balles d'argent qu'elles lançaient avec adresse venaient frapper jusque dans l'armoire.

Claire et Trudchen couraient çà et là en se tordant les mains avec désespoir.

– Me faut-il donc mourir à la fleur de l'âge, moi la plus belle des poupées ? s'écriait Claire.

– Me suis-je donc si bien conservée pour mourir ici entre quatre murs ? exclamait

Trudchen.

Et elles se tinrent embrassées et gémirent si haut, que leurs lamentations dominaient tout le bruit qui se faisait au dehors, car il serait difficile de se faire une idée du spectacle qui se passait ; c'étaient des bruits :

– Prr ! prr ! pouff ! piff ! Schnetterdeng ! schnetterdeng ! Boum ! boum ! bouroum ! boum !

Et en même temps les souris et leur roi criaient et piaillaient, et l'on entendait la puissante voix de Casse-Noisette, qui distribuait ses ordres ; on le voyait marcher au milieu des bataillons en feu. Pantalon avait exécuté une brillante charge de cavalerie, et s'était couvert de gloire ; mais les hussards de Fritz étaient exposés à l'artillerie des souris, qui leur lançaient des boules laides et puantes qui faisaient de vilaines taches sur leurs vestes rouges, ce qui jetait du désordre dans leurs rangs. Pantalon leur commanda par le flanc gauche, et dans la chaleur du commandement, donna le même ordre aux cuirassiers et aux dragons, c'est-à-dire que tous firent par file à

gauche en retournant chez eux.

La batterie du banc de pied se trouva par ce mouvement découverte et en danger et presque aussitôt les souris s'avancèrent en masses serrées avec tant de violence, que le banc fut renversé avec les batteries et toute l'artillerie. Casse-Noisette parut abattu, et il donna à l'aile droite un mouvement rétrograde.

Pendant l'ardeur du combat, la cavalerie légère des souris avait débouché en masse de dessous la commode et s'était jetée avec des cris effroyables sur l'aile gauche de l'armée de Casse-Noisette.

Mais le corps des devises s'était avancé sous la conduite de deux empereurs chinois, avec la circonspection qu'exigeaient les difficultés du terrain, puisqu'il y avait à passer le bord de l'armoire, et s'était formé en bataillon carré. Ces braves troupes, formées de friseurs, d'arlequins, de cupidons, de jardiniers, de tyroliens, de lions, de tigres, de singes, combattirent avec sang-froid et courage. La vaillance digne des Spartiates de ce bataillon d'élite aurait arraché la victoire aux

souris, si un maudit capitaine ennemi, s'élançant avec furie, n'eût d'un coup de dent abattu la tête d'un des empereurs chinois et mis en pièces deux chats et un singe, en faisant ainsi un vide par lequel l'ennemi s'élança et massacra le bataillon.

Mais ce carnage profita peu à l'ennemi.

Toutes les fois qu'un de ses cavaliers coupait en deux à belles dents un de ces courageux antagonistes, il avalait en même temps un petit morceau de papier qui l'étouffait à l'instant. Ce fut un secours pour l'armée de Casse-Noisette qui, une fois les premiers pas en arrière faits, fut bientôt en pleine retraite, et perdait du monde de plus en plus, de sorte que Casse-Noisette arriva devant l'armoire avec un petit nombre de soldats.

– Faites avancer la réserve ! Pantalon, Scaramouche, tambour, où êtes-vous ? s'écria Casse-Noisette, qui espérait recevoir de l'armoire de nouvelles troupes.

Il vint en effet quelques hommes et quelques femmes d'argile, avec des visages d'or surmontés de casques et de chapeaux ; mais ils se battirent avec tant de maladresse, qu'ils n'atteignirent

aucun ennemi et firent tomber de sa tête le bonnet même de leur général Casse-Noisette. Les chasseurs ennemis leur brisèrent les jambes de leurs dents, de sorte qu'ils tombèrent et tuèrent dans leur chute plusieurs frères d'armes de Casse-Noisette. Celui-ci voulait franchir le rebord de l'armoire, mais ses jambes étaient trop courtes, et Claire et Trudchen, évanouies, ne pouvaient lui offrir leur aide.

Les hussards et les dragons y sautaient facilement au moyen de leurs chevaux ; alors il s'écria dans son désespoir :

– Un cheval ! un cheval ! un royaume pour un cheval !

Alors deux tirailleurs ennemis le saisirent par son manteau et le roi des souris s'élança triomphant en poussant des cris de ses sept têtes à la fois.

– Ô mon pauvre Casse-Noisette ! s'écria Marie en sanglotant.

Et involontairement elle prit son soulier gauche et le jeta de toutes ses forces sur le roi des

souris, au beau milieu de son armée.

Au même instant tout disparut et tout bruit cessa. Mais elle sentit au bras gauche une douleur plus vive qu'auparavant, et tomba évanouie sur le plancher.

La maladie

Lorsque Marie s'éveilla de son profond sommeil de mort, elle était dans son petit lit, et le soleil brillait dans la chambre en passant à travers les vitres recouvertes de glace. Près d'elle était assis un homme qu'elle reconnut bientôt pour le chirurgien Wandelstern.

Celui-ci dit tout bas :

– La voici qui s'éveille !

Alors sa mère s'avança et la regarda avec des yeux remplis d'inquiétude.

– Ah ! chère mère, murmura la petite Marie, toutes ces vilaines souris sont-elles parties ? le

bon Casse-Noisette est-il sauvé ?

– Ne dis pas de folies, chère Marie, répondit la mère ; quel rapport y a-t-il entre Casse-Noisette et les souris ? mais tu nous rendis bien inquiets : voilà ce qui arrive quand les enfants sont volontaires et ne veulent pas écouter leurs parents. Hier tu as joué bien tard avec tes poupées ; tu as eu sommeil, et il se peut que tu aies été effrayée par une souris, bien qu’elles soient rares ici, et alors tu as cassé avec ton coude une vitre de l’armoire, et tu t’es tellement coupée que M. Wandelstern t’a extrait du bras des morceaux de verre, et selon lui, si une veine s’était trouvée coupée, tu aurais eu le bras toujours roide, ou tu aurais pu mourir de la perte de ton sang. Grâce à Dieu, je me suis éveillée, et ne te voyant pas là, j’ai été dans ta chambre. Je t’ai trouvée étendue sur le plancher, et tout autour de toi la terre était jonchée de débris des soldats de plomb de Fritz, de poupées d’hommes de pain d’épice. Casse-Noisette était placé sur ton bras ensanglanté, et ton soulier gauche était à terre à quelque distance de toi.

– Ah ! petite mère, tu vois bien, c'étaient les traces du combat des poupées et des souris ; et ce qui m'a tant effrayée, c'est que les souris voulaient faire prisonnier le général Casse-Noisette. Alors j'ai jeté mon soulier sur les souris, et je ne me rappelle plus ce qui s'est passé.

Le chirurgien fit un signe de l'œil à la mère, et celle-ci dit :

– Calme-toi, ma chère enfant, toutes les souris sont parties, et Casse-Noisette est sain et sauf dans l'armoire vitrée.

Alors le médecin consultant entra dans la chambre, tâta le pouls de sa fille et parla avec le chirurgien, et Marie entendit qu'ils disaient que sa blessure lui avait donné la fièvre.

Il lui fallut rester au lit quelques jours, bien qu'elle n'éprouvât aucun malaise, excepté une légère douleur au bras. Elle savait que Casse-Noisette était sorti bien portant du combat, et elle le vit une fois en songe qui lui disait d'une voix distincte mais plaintive :

– Marie, excellente dame, vous avez fait beaucoup pour moi, et vous pouvez faire encore beaucoup plus.

Et Marie chercha, mais sans pouvoir y réussir, ce qu'elle pouvait encore faire pour lui.

Marie ne pouvait ni trop se remuer, à cause de son bras, ni lire, ni feuilleter des gravures ; elle commençait à trouver le temps long, et elle attendait le soir avec impatience, parce qu'alors sa mère venait s'asseoir auprès de son lit, et lui racontait ou lui lisait toutes sortes de belles choses. Celle-ci venait de commencer l'histoire du prince Fakardin, lorsque la porte s'ouvrit. Le parrain Drosselmeier entra en disant :

– Je viens voir comment se porte la petite malade.

Aussitôt que Marie l'aperçut avec son habit jaune, elle se rappela ce qu'elle avait vu le jour de la bataille, et involontairement elle dit au conseiller de haute justice :

– Ô parrain Drosselmeier, je t'ai bien vu, et tu étais bien laid, lorsque tu étais assis sur la

pendule, et que tu la couvrais avec tes ailes pour l'empêcher de sonner haut, ce qui aurait effrayé les souris. Je t'ai entendu appeler leur roi. Pourquoi ne nous es-tu pas venu en aide, au Casse-Noisette et à moi ? Vilain méchant, tu es cause que je suis maintenant dans mon lit, blessée et malade.

La mère s'écria :

– Qu'as-tu, ma chère Marie ?

Mais le parrain Drosselmeier fit une singulière grimace, et dit d'une voix ronflante et monotone :

– Le balancier doit gronder, piquer n'est pas son affaire ! Les heures ! les heures ! la pendule doit les murmurer, les murmurer tout bas ! Les cloches résonnent : Kling ! klang ! hink ! honk ! honk et hank ! Jeune poupée, ne sois point inquiète, les cloches sonnent, elles ont sonné. Le hibou vient à tire-d'aile pour chasser le roi des souris. Pak et pik ! pik et pouk ! Les petites cloches, bim ! bim ! L'heure doit gronder, crécelle et bruit sourd ! pirr et pourr !

Marie regardait de ses yeux tout grands

ouverts le parrain Drosselmeier, qui lui semblait encore plus laid que d'habitude, et agitait son bras çà et là, comme s'il était mu par la ficelle des marionnettes. Elle aurait eu grand-peur du parrain si sa mère n'avait pas été là, et si Fritz, qui s'était glissé dans la chambre, n'eût éclaté de rire.

– Eh ! parrain Drosselmeier, s'écria-t-il, comme tu es drôle aujourd'hui ! tu gesticules comme le pantin que j'ai jeté derrière le poêle.

La mère resta sérieuse, et dit :

– Cher monsieur le conseiller, voici une singulière plaisanterie ! Quel est votre but ?

– Mon Dieu, reprit Drosselmeier en riant, ne reconnaissez-vous donc pas ma chanson de l'horloger ? Je la chante d'ordinaire auprès des malades comme Marie.

Puis il s'assit aussitôt près du lit de la jeune fille, et dit :

– Ne me garde pas rancune de ne pas avoir arraché ses quatorze yeux au roi des souris ; mais cela ne pouvait se faire, je veux en place de cela

te faire une grande joie.

Et puis il fouilla dans sa poche, et en sortit le Casse-Noisette, auquel il avait fort adroitement remis les dents qui manquaient, et dont il avait consolidé le menton.

Marie poussa un cri de joie, et sa mère lui dit en riant :

– Vois-tu que le parrain Drosselmeier ne veut que du bien à ton Casse-Noisette ?

– Tu m'avoueras pourtant, Marie, interrompit le conseiller, que le Casse-Noisette n'est pas des mieux faits, et que l'on ne peut pas précisément lui donner un certificat de beauté. Si tu veux m'écouter, je te raconterai comment cette laideur est devenue héréditaire dans sa famille ; mais tu connais déjà peut-être l'histoire de la princesse Pirlipat, de la sorcière de Mauserink et de l'habile horloger.

– Écoute donc, parrain, interrompit étourdiment Fritz, tu as bien remis les dents de Casse-Noisette et son menton ne vacille plus ; mais pourquoi n'a-t-il plus son sabre ? pourquoi

ne lui en as-tu pas mis un au côté ?

– Eh ! dit brusquement le conseiller, il faut, jeune homme, que tu trouves à critiquer sur tout. Est-ce que le sabre de Casse-Noisette me regarde ; je l’ai guéri, c’est à lui de se procurer un sabre où il voudra.

– C’est vrai, répondit Fritz ; si c’est un vrai luron, il saura bien en trouver un.

– Ainsi, Marie, continua le conseiller, connais-tu l’histoire de la princesse Pirlipat ?

– Ah ! non, répondit Marie, raconte, cher parrain ! raconte.

– J’espère, dit la mère, que cette histoire sera moins effrayante que celles que vous racontez d’habitude.

– Elle ne le sera pas du tout, répondit le conseiller ; tout au contraire, elle est très drôle.

– Raconte, oh ! raconte, s’écrièrent les deux enfants, et le conseiller commença ainsi :

Conte de la noix dure

La mère de Pirlipat était l'épouse d'un roi, c'était une reine par conséquent, et Pirlipat fut princesse au moment même où elle vint au monde. Le roi fut transporté de joie, il disait :

– A-t-on jamais vu une fille plus jolie ?

Et tous les ministres, les généraux, les présidents et les officiers de l'État criaient :

– Non, jamais !

Et, en effet, il était impossible de dire qu'enfant, depuis que le monde est monde, eût égalé la petite princesse Pirlipat en beauté. Son teint était de lis et de rose, ses yeux resplendissaient dans leur couleur d'azur, et les boucles blondes de ses cheveux formaient des tresses ondoyantes semblables à de l'or ; et, en outre, la petite Pirlipat avait apporté en venant au monde une rangée de petites perles avec le secours desquelles elle mordit le chancelier au doigt de manière à lui faire jeter les hauts cris.

Tout le monde était enchanté de l'enfant ; la reine seule paraissait inquiète, et personne n'en devinait la cause. On remarquait seulement qu'elle faisait activement surveiller le berceau de l'enfant. Outre que les portes étaient garnies de soldats, il devait, avec les deux nourrices placées près du berceau, s'en trouver encore chaque nuit six autres dans la chambre ; mais ce qui paraissait singulier et incompréhensible, c'est que chaque nourrice devait avoir un chat sur ses genoux, qu'elle devait caresser toute la nuit pour le tenir constamment éveillé, et voici la cause de tout ceci :

Il arriva un jour qu'à la cour de Pirlipat le père se trouvèrent assemblés de grands rois et de très charmants princes, ce qui occasionna des jeux chevaleresques, des comédies et des bals. Le roi, pour faire parade de ses richesses, voulut puiser assez profondément dans le trésor de la couronne, et faire exécuter quelque chose de remarquable. Il fit donc préparer un grand repas de saucisses, car il avait appris de son maître d'hôtel que l'astronome avait dit que le temps de la tuerie était venu ; puis il se jeta dans son carrosse, et

invita les rois et les princes à venir goûter chez lui une cuillerée de soupe, pour se réjouir de leur surprise à la vue d'un pareil repas, et il dit très amicalement à la reine son épouse :

– Tu sais, ma bonne amie, que j'aime les saucisses.

La reine comprit parfaitement ce que cela voulait dire, et cela signifiait qu'elle devait, comme en diverses autres occasions, diriger elle-même en personne la confection de ces mets. Le grand maître du trésor dut aussitôt apporter à la cuisine le grand chaudron d'or et les casseroles d'argent. On alluma un grand feu de bois de santal, la reine se ceignit d'un tablier de cuisine de damas, et bientôt les délicieuses exhalaisons de la soupe aux saucisses s'élançèrent du chaudron.

L'agréable parfum pénétra jusque dans la chambre des conférences du conseil d'État. Le roi enthousiasmé ne put se contenir.

– Avec votre permission, messieurs... s'écria-t-il.

Et il s'élança dans la cuisine, embrassa la reine, retourna un peu ce qui se trouvait dans le chaudron avec le sceptre royal, et revint au conseil d'État.

On en était arrivé au moment important où le lard devait être découpé en morceaux pour être rôti sur un gril d'argent. Les dames de la cour se retirèrent, parce que la reine, par attachement et par respect pour son royal époux, voulait seule entreprendre cette œuvre.

Mais lorsque le lard commençait à rôtir, une voix qui murmurait tout bas dit :

– Sœur ! donnez-moi aussi ma part de ce rôti.

La reine savait parfaitement que c'était la dame Mauserink qui parlait ainsi.

La dame Mauserink demeurait depuis bien des années dans le palais royal. Elle prétendait être parente de la famille du roi, et être elle-même la reine du royaume de Mausolien, et pour cela, elle tenait maison à la cour. La reine était une femme pleine de bienveillance, et elle ne traitait pas la femme Mauserink comme une reine, mais

comme une sœur ; elle la voyait de grand cœur partager les splendeurs gastronomiques du jour, et elle lui cria :

– Venez, dame Mauserink, venez goûter de mon lard !

Alors la dame accourut très vite et sautant de joie, monta d'un bond sur le forer, et mangea à la file les morceaux que la reine lui présentait, et qu'elle prenait avec sa jolie petite patte.

Mais alors vinrent aussi ses compères et ses commères, et même aussi ses sept fils, race assez peu aimable. Ils se jetèrent sur le lard, et la reine décontenancée ne pouvait les en empêcher. Heureusement la dame d'honneur de la cour arriva et chassa ces hôtes importuns, de sorte qu'il resta encore un peu de lard qui, grâce aux instructions données par le professeur de mathématiques de la cour, fut si artistement découpé, que toutes les saucisses en eurent un morceau.

Les trompettes et les cymbales retentirent. Tous les potentats et les princes présents arrivèrent pour le repas, dans leurs habits de gala,

les uns sur des palanquins blancs, les autres dans des voitures de cristal.

Le roi les reçut avec beaucoup de déférence et d'amabilité, et s'assit, comme roi du pays, couronne en tête et sceptre à la main au bout de la table.

Déjà, au service des saucissons de foie, on avait remarqué que le roi avait pâli de plus en plus, qu'il avait levé les yeux au ciel, et que de légers soupirs s'échappaient de sa poitrine. Il paraissait éprouver une violente douleur intérieure, mais au service des boudins, il tomba en arrière sur son fauteuil, avec des gémissements et des sanglots, se cacha le visage dans ses deux mains, et poussa des cris lamentables.

Tout le monde s'élança de table, le médecin s'efforça en vain de saisir le pouls du malheureux roi, il paraissait déchiré par une inexprimable douleur.

Enfin, enfin, après beaucoup de consultations, après l'emploi des plus forts remèdes, il parut revenir à lui-même, et murmura ces mots d'une façon à peine intelligible :

– Trop peu de lard !

Alors la reine se jeta inconsolable à ses pieds et sanglota :

– Ô mon malheureux époux ! oh ! quelle douleur vous avez dû éprouver ! Mais la coupable est à vos pieds, punissez-la ! La dame Mauserink, avec ses compères, ses commères et ses sept fils, a dévoré le lard, et... La reine ne put en dire davantage, et elle s'évanouit.

Mais le roi courroucé se leva et cria très haut :

– Grande camériste, comment cela s'est-il fait ?

La grande camériste raconta tout ce qu'elle savait, et le roi résolut de prendre un parti à l'égard de la dame Mauserink et de sa famille, qui avaient dévoré le lard des saucisses.

Le conseiller intime fut appelé, et l'on résolut de faire un procès à la femme Mauserink et de confisquer ses biens. Mais comme le roi pensa que dans cet intervalle elle pourrait encore manger son lard, l'affaire fut confiée à l'horloger de la cour.

Cet homme, qui s'appelait Christian-Elias Drosselmeier, promit de chasser pour toujours du palais par une sage mesure la femme Mauserink et sa famille. Il inventa une machine petite, mais très ingénieuse, dans laquelle il suspendit un morceau de lard à une ficelle, et qu'il plaça dans le voisinage de la demeure de la dame mangeuse de lard.

La dame Mauserink était trop fine pour ne pas entrevoir le piège tendu par Drosselmeier, mais tous ses avis, toutes ses remontrances furent inutiles, et, alléchés par l'odeur attrayante du lard rôti, ses sept fils et une foule de compères et de commères entrèrent dans la machine de Drosselmeier, et furent pris, lorsqu'ils voulurent mordre le lard, par une grille qui tomba tout à coup.

Dame Mauserink quitta avec le reste peu nombreux de sa famille ce lieu d'effroi. Le chagrin, le désespoir et la vengeance emplissaient son cœur.

La cour fut en fêtes, mais la reine fut inquiète, parce qu'elle connaissait le caractère de la dame

Mauserink, et savait parfaitement qu'elle se vengerait de la mort de ses fils et de ses parents. Et en effet la dame Mauserink apparut à la reine lorsqu'elle préparait pour le roi son époux un mou de veau qu'il aimait beaucoup, et elle parla ainsi :

– Mes enfants, mes compères et mes commères ont été tués ; prends garde, reine, que la reine des souris ne déchire ton enfant en deux à coups de dents ; prends garde !

Et aussitôt elle disparut et on ne la vit plus ; mais la reine fut si effrayée qu'elle laissa tomber le mou de veau dans le feu, et dame Mauserink gâta pour la seconde fois le dîner du roi, ce dont il fut très irrité.

Ici le conteur s'arrêta et remit le reste de l'histoire au lendemain, et comme il s'appêtait à sortir, Fritz lui demanda :

– Dis-moi, parrain Drosselmeier, est-ce vrai que tu as inventé les souricières ?

– Quelle folie ! dit la mère.

Mais Drosselmeier répondit tout bas, en riant d'une façon singulière : – Ne suis-je donc pas un habile horloger, et ne suis-je pas capable de les inventer ?

Suite de l'histoire de la noix dure

– Vous savez, mes enfants, reprit le conseiller dans la soirée suivante, pourquoi la reine faisait si activement surveiller la princesse Pirlipat. Elle était trop sage pour se laisser prendre par les machines de Drosselmeier, et l'astronome particulier de la cour prétendait savoir que la famille du matou Schnurr était capable d'éloigner la dame Mauserink du berceau, et voici pourquoi chaque nourrice tenait sur ses genoux un membre de cette famille, qui du reste était attachée à la cour comme conseillère secrète des légations, et l'on cherchait à adoucir leur pénible service par des caresses convenables.

Il était déjà minuit, lorsqu'une des nourrices

particulières, placée tout près du berceau, s'éveilla comme d'un profond sommeil ; tout autour d'elle on dormait. Aucun bruit, un silence de mort si profond qu'il permettait d'entendre le travail du ver dans le bois ; mais que devint la surveillante lorsqu'elle aperçut juste devant elle une grosse souris, très laide, qui, dressée sur ses pattes de derrière, avait placé sa tête près du visage de la princesse ! Elle se leva avec un cri terrible ; tout le monde s'éveilla, et la souris (c'était dame Mauserink) s'élança vers un coin de la chambre. Les conseillers de légation se précipitèrent à sa poursuite, mais trop tard ; elle disparut dans une fente du plancher. La petite Pirlipat se réveilla à tout ce bruit et se mit à crier très fort.

– Grâce au ciel, elle vit ! s'écrièrent les surveillantes.

Mais quel ne fut pas leur effroi en regardant l'enfant : à la place d'une tête blanche et rose, aux boucles d'or, on vit une tête épaisse et sans forme, sur un petit corps rapetissé et racorni. Les yeux bleus étaient devenus des yeux fixes, verts

et sans regard, et la bouche s'étendait d'une oreille à l'autre. La reine était prête à mourir de chagrin et à suffoquer de sanglots, et il fallut garnir de tapis les murs du cabinet de travail du roi, parce qu'il s'y frappait la tête en criant : – Malheureux monarque que je suis !

Il aurait pu se convaincre qu'il eût été mieux pour lui de manger les saucisses sans lard, et de laisser la dame Mauserink vivre en paix sous son foyer avec sa lignée ; mais cela ne lui vint pas en idée, et il rejeta toute la faute sur l'horloger mécanicien de la cour, Christian-Elias Drosselmeier de Nuremberg, et il rendit le suivant arrêt :

« Drosselmeier devra, dans l'espace de quatre semaines, rendre à la princesse Pirlipat sa première figure, ou indiquer un moyen efficace d'exécuter cette œuvre, faute de quoi il devra mourir misérablement par la hache du bourreau. »

Drosselmeier ne fut pas peu effrayé ; toutefois il eut confiance en son adresse et en son étoile, et commença de suite la première opération nécessaire. Il démontra entièrement la princesse

Pirlipat, dévissa ses pieds mignons et ses petites mains, examina leur structure intérieure. Mais il vit que plus la princesse grandirait, plus elle serait laide, et il ne savait comment y remédier. Il la remonta soigneusement, et retomba auprès de son berceau, qu'il ne devait pas quitter, dans une profonde tristesse.

Déjà la quatrième semaine commençait, lorsque le roi jeta dans la chambre un regard plein de courroux, et dit en le menaçant de son sceptre :

– Christian-Elias Drosselmeier, guéris la princesse, ou tu mourras !

Drosselmeier se mit à pleurer amèrement ; mais la princesse Pirlipat se mit joyeuse à casser des noix. Pour la première fois, le mécanicien remarqua pour les noix l'appétit de Pirlipat, et il se rappela qu'elle était venue au monde avec des dents. Et dans le fait après sa transformation elle avait crié jusqu'à ce qu'on lui eût donné par hasard une noix ; alors elle l'avait brisée, en avait mangé l'intérieur et s'était tenue tranquille. Depuis ce temps, les nourrices ne trouvaient rien

de mieux que de lui apporter des noix.

– Ô saint instinct de la nature ! éternelle et inépuisable sympathie de tous les êtres ! s'écria Drosselmeier, tu me montres la porte de tes mystères ; je vais frapper, et elle s'ouvrira.

Il demanda aussitôt la faveur d'un entretien avec l'astronome de la cour, et fut conduit près de lui avec une nombreuse escorte. Ces deux messieurs s'embrassèrent en pleurant, car ils étaient amis intimes, s'enfermèrent dans un cabinet secret, et feuilletèrent une foule de livres qui traitaient de l'instinct, des sympathies, des antipathies et d'autres choses mystérieuses.

La nuit vint ; l'astronome regarda les étoiles, et tira avec l'aide de Drosselmeier, aussi très versé dans ces sortes de choses, l'horoscope de la princesse Pirlipat.

Ce fut un difficile ouvrage, car les lignes s'embrouillaient de plus en plus ; mais quelle joie plus grande que la leur quand ils virent clairement que la princesse Pirlipat n'avait rien autre chose à faire, pour rompre le charme de sa laideur et redevenir belle, que de manger la douce

amande de la noix krakatuk !

La noix krakatuk avait une si dure coquille, qu'un boulet de canon d'une pièce de quarante-huit pouvait l'atteindre sans la briser. Cette noix dure devait être cassée en présence de la princesse par un homme qui n'aurait pas été rasé et n'aurait jamais porté de bottes, et l'amande devait lui en être présentée les yeux fermés par ce même homme ; et lorsque celui-ci aurait fait sans broncher sept pas en arrière, il lui était permis d'ouvrir les yeux. Drosselmeier avait travaillé avec l'astronome trois jours et trois nuits ; mais le samedi soir, au moment où le roi s'occupait de son dîner, Drosselmeier, qui devait être décapité le matin à la pointe du jour, s'élança dans l'appartement royal, et, plein de joie, annonça au monarque le moyen trouvé pour rendre à la princesse Pirlipat sa beauté perdue.

Le roi l'embrassa avec une excessive bienveillance, et lui promit une épée ornée de diamants, quatre décorations et deux habillements neufs pour le dimanche.

– Il faut de suite après le dîner te mettre à

l'œuvre, ajouta-t-il plein de joie ; chargez-vous, cher mécanicien, de nous procurer le jeune homme non rasé et en souliers, avec la noix krakatuk, et ne lui laissez pas boire de vin, pour qu'il n'aille pas trébucher quand il marchera en arrière comme une écrevisse ; après quoi, il pourra s'enivrer à son aise.

Drosselmeier fut consterné de ces paroles du roi, et il dit, non sans hésitation et sans crainte, que le moyen était trouvé, mais que la noix krakatuk et le jeune homme qui devait la briser ne l'étaient pas encore, et qu'il était même douteux qu'ils le fussent jamais.

Alors le roi, courroucé, agita son sceptre en l'air en criant d'une voix de lion rugissant :

– Alors nous reprendrons la tête !

Toutefois Drosselmeier, consterné, fut assez heureux pour que le roi eût ce jour-là trouvé son dîner à son goût, et qu'il fût, par cela même, mis en assez bonne humeur pour être capable d'entendre les observations raisonnables de la reine, touchée du sort de Drosselmeier. Celui-ci reprit courage, et fit observer qu'il avait indiqué,

comme l'arrêt le portait, un moyen de guérir la princesse, et que sa vie devait être sauve. Le roi traita cela de balivernes et de bavardages ; toutefois il ordonna, lorsqu'il eut pris un petit verre de liqueur stomachique, que l'horloger et l'astronome se missent en route, avec la condition expresse de ne revenir que portant en poche, selon l'avis de la reine, la noix krakatak, l'homme pour la briser devant se trouver au moyen d'insertions dans les gazettes du pays et de l'étranger.

Fin de l'histoire de la noix dure

Drosselmeier et l'astronome restèrent quinze ans en route sans avoir pu découvrir la noix krakatak, et Drosselmeier éprouva un jour un vif désir de revoir Nuremberg, sa patrie. Ce désir lui vint justement au moment où il fumait, en Asie, dans une grande forêt, une pipe de tabac.

– Ô belle patrie ! Nuremberg ! belle ville !

s'écria-t-il, qui ne t'a pas vue, lors même qu'il aurait été à Londres, à Paris et à Petervardein, n'a pas encore eu le cœur ouvert, et doit toujours soupirer vers toi, Nuremberg, aux belles maisons garnies de fenêtres !

Pendant que Drosselmeier se plaignait ainsi dans sa mélancolie, l'astronome fut saisi d'une pitié profonde, et se mit à gémir si haut, qu'on l'entendait en long et en large dans l'Asie entière. Mais il se calma, s'essuya les yeux, et dit :

– Mais, cher collègue ! pourquoi rester ici à brailler de la sorte ? Allons à Nuremberg ; peu importe l'endroit, pourvu que nous cherchions la noix fatale, cela suffit.

– C'est vrai, répondit Drosselmeier consolé.

Et tous deux se levèrent, secouèrent leurs pipes, et allèrent tout droit, d'une traite, du milieu de la forêt à Nuremberg.

À peine arrivés, Drosselmeier courut chez son cousin, Zacharias Drosselmeier, doreur, vernisseur et fabricant de joujoux. Il lui raconta toute l'histoire de la princesse Pirlipat, de la

dame Mauserink et de la noix krakatuk, si bien que celui-ci lui dit, plein d'étonnement en joignant les mains :

– Eh ! cousin, quelles choses étranges !

Drosselmeier lui raconta les aventures de son voyage ; comme quoi il avait été deux ans chez le roi des dattes, comme quoi le prince des amandes l'avait éconduit honteusement, et comme quoi il avait demandé vainement des instructions à la société d'histoire naturelle d'Écureuil-la-Ville. Partout il avait échoué, et n'avait pas même pu trouver la trace de la noix krakatuk.

Pendant ce récit, Christophe-Zacharias avait souvent fait craquer ses doigts ; il avait tourné sur un pied, fait claquer la langue, il dit : – Hem ! hem ! eh ! eh ! ce serait bien le diable !

Enfin il jeta en l'air son bonnet et sa perruque, embrassa le cousin avec véhémence, et s'écria :

– Cousin ! cousin ! vous êtes sauvé ! sauvé vous êtes ! Ou je me trompe fort, ou je possède, moi, la noix krakatuk.

Et il alla chercher une boîte, d'où il sortit une

noix dorée d'une moyenne grosseur.

– Voyez, dit-il en la montrant au cousin, cette noix a des propriétés singulières. Il y a plusieurs années, au temps de Noël, un étranger vint ici avec un sac plein de noix qu'il offrait à très bon marché. Il eut une dispute juste devant ma boutique, et mit son sac à terre pour mieux se défendre contre les marchands de noix du pays, qui ne voulaient pas souffrir qu'un étranger en vendît dans leur ville. Dans le même instant une charrette lourdement chargée passa sur le sac. Toutes les noix furent brisées, à l'exception d'une seule, que l'étranger m'offrit en souriant d'une manière étrange, pour un zwanzig de l'année 1720.

Cela me parut singulier ; je trouvai justement dans ma poche un zwanzig de l'année que demandait l'homme ; j'achetai la noix et la dorai, sans savoir pourquoi j'achetais cette noix si cher.

Mais tout doute sur l'authenticité de la noix trouvée par le cousin disparut lorsque l'astronome de la cour, en écaillant la dorure, trouva le mot *krakatuk* gravé en lettres chinoises

sur la coquille de la noix. La joie des voyageurs fut grande, et le cousin fut enchanté lorsque Drosselmeier lui assura que sa fortune était faite, et que, outre une pension, il recevrait gratuitement tout l'or qu'il lui faudrait pour ses dorures. Le mécanicien et l'astronome avaient déjà mis leur bonnet de nuit pour aller se mettre au lit, lorsque le dernier dit :

– Mon excellent collègue, un bonheur ne vient jamais seul. Croyez-moi, nous avons non seulement trouvé la noix krakatak, mais aussi le jeune homme qui doit briser la noix et présenter à la princesse l'amande de beauté : c'est, d'après mon avis, le fils de notre cousin. Non ! ajouta-t-il plein d'enthousiasme, je ne veux pas dormir, mais tirer cette nuit même l'horoscope de ce jeune garçon.

En disant cela il jeta son bonnet de nuit, et se mit à observer les planètes.

Le fils du cousin en effet était un joli jeune homme, bien bâti, qui n'avait pas encore été rasé et n'avait jamais porté de bottes. Dans les jours de Noël il mettait un bel habit rouge avec de l'or,

et puis avec l'épée au côté, le chapeau sous le bras et une belle frisure avec une bourse à cheveux, il se tenait dans cette tenue brillante dans la boutique de son père, et cassait, par l'effet d'une galanterie naturelle en lui, les noix des jeunes filles, qui à cause de cela l'appelaient le beau Casse-Noisette.

Le matin suivant, l'astrologue se jeta au cou du mécanicien et lui dit :

– C'est lui ! c'est bien lui ! nous l'avons trouvé ! Seulement il faudra bien observer deux choses : en premier, nous devons arranger à votre excellent neveu une robuste queue de bois, qui se tiendra en liaison avec sa mâchoire inférieure, de manière que celle-ci puisse être fortement tendue, pour comprimer davantage, et puis il nous faut aussi, en arrivant à la résidence, ne pas dire que nous avons rencontré le jeune homme qui doit briser la noix. Il doit se trouver longtemps après notre retour.

Je lis dans l'horoscope que le roi, après qu'il se sera brisé quelques dents sans résultat, offrira la main de la princesse et la succession au trône à

celui qui cassera la noix sous ses dents, et rendra à la princesse sa beauté primitive. Le cousin tourneur de poupées fut au comble du ravissement de savoir que son fils devait épouser la princesse Pirlipat, et devenir prince et roi ; et il le confia entièrement aux ambassadeurs.

La queue de bois que Drosselmeier adapta à la tête du jeune homme réussit si parfaitement, qu'il fit les plus brillants essais de morsure sur les plus durs noyaux de pêches.

Lorsque Drosselmeier et l'astrologue eurent annoncé à la résidence qu'ils avaient trouvé la noix krakatuk, on fit proclamer sur-le-champ les annonces nécessaires. Les voyageurs arrivèrent avec leurs moyens de rendre la beauté, et il s'y trouva des beaux garçons en assez grand nombre, et même des princes parmi eux, qui, confiants dans la belle et saine disposition de leur râtelier, voulurent essayer de détruire l'enchantement de la princesse. Les ambassadeurs furent assez effrayés lorsqu'ils aperçurent celle-ci. Le petit corps, avec ses mains et ses pieds mignons, pouvait à peine supporter sa tête informe, et la

laideur de son visage était encore augmentée par une barbe de laine blanche qu'elle portait autour de la bouche et du menton.

Il arriva ce que l'astrologue avait lu dans l'horoscope.

Les blancs-becs en souliers se brisèrent les dents et se démontèrent la mâchoire avec la noix krakatuk, sans aider en rien la princesse à rompre le charme ; et lorsqu'ils étaient emportés presque sans connaissance par les dentistes commandés à cet effet, ils soupiraient en disant : – C'est une noix bien dure !

Mais lorsque le roi, dans l'angoisse de son cœur, eut promis sa fille et le royaume à celui qui détruirait l'enchantement de la princesse, le joli et doux jeune homme Drosselmeier se fit annoncer et demanda à tenter aussi l'épreuve.

Aucun des prétendants n'avait plu autant à la princesse Pirlipat que le jeune Drosselmeier ; elle plaça sa petite main sur son cœur et dit en soupirant :

– Ah ! si celui-ci pouvait véritablement briser

la noix krakatuk et devenir mon époux !

Après que le jeune Drosselmeier eut salué poliment le roi, la reine et la princesse Pirlipat, il reçut des mains du grand maître des cérémonies la noix krakatuk, la prit sans plus long préambule entre ses dents, tira fortement la queue, et crac ! crac ! la coquille tomba en plusieurs morceaux.

Il nettoya adroitement l'amande des filaments qui y adhéraient encore, et la présenta avec un grand salut à la princesse, et en même temps il ferma les yeux et commença à marcher en arrière.

La princesse avala aussitôt l'amande, et, ô prodige ! le monstre avait disparu, et à sa place était là un ange de beauté, avec un teint blanc comme le lis, ayant l'éclat d'un satin rosé, les yeux d'un brillant azur, et les cheveux tombant en boucles pleines comme des tresses d'or.

Des éclats de trompettes et de cymbales se mêlèrent aux cris de joie du peuple. Le roi et toute sa cour sautaient sur une jambe comme à la naissance de Pirlipat, et il fallut de l'eau de Cologne pour ranimer la reine, qui s'était évanouie de ravissement et d'extase.

Le grand tumulte troubla un peu le jeune Drosselmeier, qui n'avait pas encore terminé ses sept pas ; cependant il se remit et posait le pied pour le septième pas lorsque tout à coup la dame Mauserink sortit du plancher en sifflant et en criant. Et Drosselmeier, en posant le pied, marcha sur elle et chancela de telle sorte qu'il fut sur le point de tomber.

Mais, ô malheur ! le jeune homme prit à l'instant le masque de laideur de la princesse Pirlipat. Son corps se racornit et put à peine supporter sa tête d'une grosseur démesurée, avec ses gros yeux et sa bouche horriblement fendue. En place de la queue un étroit manteau de bois se déroula derrière lui, et il s'en servait pour diriger son menton. L'horloger et l'astronome étaient éperdus d'horreur et d'effroi ; mais ils virent sur le plancher la dame Mauserink baignée dans son sang. Sa méchanceté n'était pas restée impunie, car le jeune Drosselmeier l'avait si fort comprimée sous le talon pointu de son soulier, qu'elle était sur le point de mourir. Mais en sentant les angoisses de la mort, elle s'écriait d'une voix lamentable :

– Ô krakatuk ! noix dure ! c’est toi qui causes ma mort. Hi hi ! pi pi ! le petit Casse-Noisette mourra aussi bientôt ; mon petit-fils aux sept têtes le récompensera ; il vengera la mort de sa mère sur toi, Casse-Noisette joli ! Ô vie si fraîche et si rose, il faut te quitter ! ô mort terrible ! – Couic !

La dame Mauserink expira en jetant ce dernier cri, et fut emportée par l’allumeur des poêles du roi.

Personne ne s’inquiétait du jeune Drosselmeier. La princesse rappela au roi sa promesse, et celui-ci ordonna d’amener aussitôt le jeune homme devant lui. Mais lorsque le malheureux apparut sous sa forme épouvantable, la princesse se cacha le visage de ses deux mains et s’écria :

– Éloignez cet affreux Casse-Noisette !

Aussitôt le maréchal de la cour le saisit par les deux épaules et le jeta à la porte. Le roi, furieux qu’on eût pensé à lui imposer un Casse-Noisette pour gendre, rejeta toute la faute sur l’horloger et l’astronome, et les bannit à jamais l’un et l’autre de sa résidence.

Cela ne se trouvait pas dans l'horoscope que l'astronome avait consulté à Nuremberg, cependant il en fit une nouvelle épreuve, et il crut lire dans les étoiles que le jeune Drosselmeier se rendrait si remarquable dans sa nouvelle position, qu'il deviendrait prince et roi malgré son horrible figure ; mais qu'il ne se débarrasserait de sa laideur que lorsque le fils de la dame Mauserink, qui était né avec sept têtes après la mort de ses sept enfants, aurait été tué de sa main, et qu'une dame se serait éprise de lui, malgré ses difformités.

L'on a vu, en effet, le jeune Drosselmeier dans la boutique de son père, aux jours de Noël, sous la forme d'un Casse-Noisette, mais avec le costume d'un prince.

Tel est, mes enfants, le conte de la noix dure, et maintenant vous savez pourquoi les Casse-Noisette sont si laids.

Le conseiller termina ainsi son conte :

Marie prétendit que la princesse Pirlipat n'était, après tout, qu'une vilaine ingrate ; Fritz assura, de son côté, que si le Casse-Noisette

voulait ne pas ménager le roi des souris et se montrer un brave garçon, il reprendrait les jolies formes qu'il avait perdues.

Oncle et neveu

Si l'un de mes très honorés lecteurs s'est une fois seulement coupé avec du verre, il saura combien cela fait souffrir, et quel temps long exige la guérison complète. La petite Marie avait dû rester au lit plus d'une semaine, parce qu'il lui prenait des faiblesses aussitôt qu'elle voulait se lever. Enfin elle guérit tout à fait et put, comme par le passé, sauter dans la chambre. L'armoire vitrée avait une charmante apparence, car on y voyait des arbres, des fleurs, des maisons toutes neuves et de belles poupées brillantes. Avant toutes choses, Marie retrouva son cher Casse-Noisette qui, placé au second rayon, lui souriait de toutes ses dents en bon état ; mais en regardant son favori avec un cordial plaisir ; elle se sentit le cœur oppressé en songeant que ce que

Drosselmeier lui avait raconté était l'histoire du Casse-Noisette et l'origine de sa mésintelligence avec la dame Mauserink et son fils. Elle savait maintenant que son Casse-Noisette n'était autre que le jeune Drosselmeier de Nuremberg, neveu du parrain Drosselmeier, et ensorcelé par la dame Mauserink : car l'habile horloger de la cour du père de Pirlipat ne pouvait être que le conseiller de justice Drosselmeier lui-même ; et de cela Marie n'en avait pas douté un seul instant pendant tout le temps du conte.

– Mais pourquoi ton oncle ne t'est-il pas venu en aide ? disait Marie en réfléchissant que dans cette bataille, où ils étaient l'un et l'autre comme spectateurs, il y allait de la couronne et du royaume de Casse-Noisette. Toutes les autres poupées ne lui étaient-elles pas soumises, et n'était-il pas certain que la prophétie de l'astronome de la cour s'était réalisée, et que le jeune Drosselmeier était devenu roi du royaume des poupées ?

Tandis que la petite Marie faisait ces réflexions, elle croyait aussi que Casse-Noisette

et ses vassaux allaient s'animer et s'émouvoir, puisqu'elle leur reconnaissait le mouvement et la vie. Mais cela ne fut pas ainsi ; tout, au contraire, restait immobile dans l'armoire. Mais Marie, loin d'abandonner sa conviction intérieure, rejeta cela sur les enchantements de la dame Mauserink et de son fils aux sept têtes.

– Pourtant, dit-elle au Casse-Noisette, cher monsieur Drosselmeier, bien que vous ne puissiez ni vous mouvoir ni parler avec moi, je sais que vous me comprenez et que vous connaissez tout l'intérêt que je vous porte. Comptez sur mon appui quand il vous sera nécessaire ; en tout cas, je prierai votre oncle de se rendre auprès de vous quand vous aurez besoin de son habileté.

Casse-Noisette resta silencieux et tranquille ; mais il sembla à Marie qu'un léger soupir parti de l'armoire vitrée faisait retentir les vitres d'une manière presque insensible, et elle crut entendre une petite voix argentine comme des cloches qui disait :

– Petite Marie ! mon ange gardien ! je serai à

toi ! Marie sera à moi !

Marie sentit un frisson glacé parcourir son corps, et cependant elle éprouvait en même temps un certain bien aise.

Le crépuscule était arrivé, le médecin consultant entra avec le parrain Drosselmeier, et presque aussitôt Louise avait dressé la table de thé, et la famille y était déjà réunie, parlant de toutes sortes de choses joyeuses. Marie avait été chercher tranquillement son petit fauteuil, et elle s'était assise aux pieds du parrain Drosselmeier. Dans un moment de silence, Marie regarda bien en face, de ses grands yeux bleus, le conseiller de justice, et dit :

– Je sais maintenant, mon bon parrain Drosselmeier, que Casse-Noisette est ton neveu le jeune Drosselmeier de Nuremberg. Il est devenu prince ou même roi, comme l'avait prédit ton ami l'astrologue ; mais tu sais qu'il est en guerre ouverte avec le fils de dame Mauserink, l'affreux roi des souris. Pourquoi ne lui viens-tu pas en aide ?

Marie raconta encore une fois la bataille

qu'elle avait vue, et fut souvent interrompue par les éclats de rire de sa mère et de Louise. Fritz et Drosselmeier conservèrent l'un et l'autre leur sérieux.

– Mais où cette petite fille va-t-elle chercher toutes ces folies ? dit le médecin consultant.

– Eh ! répondit la mère, elle a une imagination très active, et ce sont des rêves que la fièvre de sa blessure a causés.

– Tout n'est pas vrai, dit Fritz ; mes hussards rouges sont plus braves que cela.

Le parrain Drosselmeier prit la petite Marie sur ses genoux avec un sourire étrange, et lui dit d'une voix plus douce que jamais :

– Eh ! ma chère Marie, tu es mieux douée que moi et que nous tous ensemble. Comme Pirlipat, tu es née princesse, et ton empire est bien beau ; mais tu auras beaucoup à souffrir si tu veux prendre la défense du pauvre et difforme Casse-Noisette, car le roi des souris le poursuivra par monts et par vaux. Mais je ne puis rien pour lui ; sois fidèle et constante, toi seule peux le sauver.

Marie, ni personne des assistants, ne comprit ce que Drosselmeier voulait dire par ces paroles ; bien plus, elles parurent si étranges au médecin consultant, qu'il tâta le pouls du conseiller de justice et lui dit :

– Vous avez, mon cher ami, de fortes congestions sanguines qui se portent à la tête ; je vous ferai une ordonnance.

Seule, la mère secoua la tête d'un air pensif et dit :

– Je pressens ce que veut dire le conseiller, mais je ne peux pas l'expliquer clairement.

La victoire

Peu de temps après Marie fut éveillée, par une belle nuit de lune, par un bruit étrange, qui semblait partir d'un des coins de la chambre ; on aurait dit qu'on jetait et que l'on roulait çà et là de petites pierres, et l'on entendait en outre des cris et des sifflements horribles.

– Ah ! voici les souris, les souris ! s'écria Marie effrayée, et elle voulut éveiller sa mère ; mais la voix lui manqua tout à fait, et il lui fut impossible de faire un seul mouvement, lorsqu'elle vit le roi des souris se faire jour par un trou du mur ; et, après avoir parcouru la chambre, les yeux flamboyants et la couronne en tête, sauter sur une petite table placée près du lit de Marie.

– Hi ! hi ! hi ! donne-moi tes dragées, donne-moi ta frangipane, ou je te brise ton Casse-Noisette, ton Casse-Noisette ! disait-il en sifflant et tout en faisait claquer affreusement ses dents ensemble, et il disparut dans un trou du mur.

Marie fut si tourmentée de cette horrible apparition, qu'elle en fut toute pâlie le matin suivant, et si impressionnée, qu'elle pouvait à peine dire un mot. Cent fois elle fut sur le point de raconter à sa mère, à Louise ou tout au moins à Fritz ce qu'elle avait vu.

– Mais personne ne me croira, pensa-t-elle, et on se moquera de moi par-dessus le marché. Ce qui ne lui paraissait pas douteux, c'était qu'elle

devait céder, pour sauver Casse-Noisette, ses dragées et sa frangipane, et elle plaça tout ce qu'elle en avait le soir suivant sur le bord de l'armoire. Le lendemain, sa mère lui dit :

– Je ne sais pas d'où viennent toutes les souris de notre chambre ; mais vois, ma pauvre Marie, elles ont mangé toutes les sucreries.

C'était la vérité ; le gourmand roi des souris n'avait pas trouvé la frangipane à son goût, mais il y avait imprimé ses dents aiguës, de manière qu'il fallut la jeter. Marie regrettait peu ses sucreries, mais elle se réjouissait dans son cœur en croyant avoir sauvé Casse-Noisette. Que n'éprouva-t-elle donc pas lorsque la nuit suivante elle entendit crier et siffler derrière le poêle ! Le roi des souris était encore là, plus affreux que la nuit précédente, et il dit en sifflant plus effroyablement encore entre les dents :

– Il faut que tu me donnes tes bonshommes de sucre et de sucre d'orge, ou sinon je te dévorerai Casse-Noisette.

Et il disparut de nouveau.

Marie fut très consternée ; elle alla le matin suivant à l'armoire, et elle jeta un regard de regret sur ses bonshommes de sucre et de sucre d'orge, et son chagrin était motivé ; car ses bonshommes de sucre étaient en foule ; il s'y trouvait un berger avec sa bergère, et son petit troupeau blanc, et son petit chien ; il y avait aussi deux facteurs tenant des lettres à la main, et quatre jeunes garçons bien vêtus avec des jeunes filles bien mises, dans une balançoire. Derrière quelques danseurs, se tenaient un fermier avec la Pucelle d'Orléans, et dans un coin était un petit enfant aux joues roses, que Marie aimait beaucoup.

Elle avait les larmes aux yeux.

– Ah ! dit-elle en pleurant à demi et en se tournant vers Casse-Noisette, je ferai tout pour vous sauver : mais c'est bien dur.

Casse-Noisette avait une figure si attristée, que Marie, croyant voir déjà les sept bouches du roi des souris ouvertes pour dévorer le malheureux jeune homme, n'hésita pas à tout sacrifier, et le soir elle mit, comme avant, toutes ses figures de sucre sur le bord de l'armoire. Elle embrassa le

berger, la bergère, le petit mouton, et elle alla chercher en dernier son favori, le petit enfant aux joues roses, qu'elle mit toutefois derrière tout le reste : le fermier et la Pucelle d'Orléans furent mis au premier rang.

– Non, c'est trop fort, dit le lendemain la mère ; il faut qu'il y ait une grosse souris cachée dans l'armoire, car toutes les jolies figures de sucre de Marie sont rongées.

Marie ne put retenir ses larmes ; mais elle se mit bientôt à sourire de nouveau en pensant : – Qu'importe ! Casse-Noisette est sauvé.

Le médecin consultant dit le soir, lorsque sa femme lui raconta tout le dégât fait dans l'armoire par une souris : – C'est terrible de ne pouvoir détruire la souris qui ronge dans l'armoire toutes les sucreries de Marie !

– Eh ! dit Fritz tout joyeux, le boulanger, en bas, a un excellent conseiller de légation, je vais l'aller chercher, il terminera tout cela et mangera la souris, quand ce serait dame Mauserink elle-même, ou son fils le roi des rats.

– Oui, dit la mère, et en même temps il sautera sur les tables et sur les chaises, et brisera des verres, des tasses et mille autres objets.

– Ah ! non, dit Fritz, le conseiller de légation du boulanger est un être habile ; je voudrais pouvoir me promener aussi légèrement que lui sur les toits les plus pointus.

– Non, non, pas de chat ici la nuit, dit Louise, qui ne pouvait pas les souffrir.

– Dans le fond, dit la mère, Fritz a raison ; en tout cas nous pouvons tendre une souricière. N’y en a-t-il pas ici ?

– Le parrain Drosselmeier peut nous en faire une, puisqu’il les a inventées, dit Fritz.

Tous se mirent à rire, et comme la mère prétendit qu’il n’y avait pas de souricière à la maison, le conseiller de justice dit qu’il en avait plusieurs chez lui, et en envoya chercher une sur l’heure. Le conte du parrain se retraça vivement à la mémoire de Fritz et de Marie. Lorsque la cuisinière fit rôtir le lard, Marie trembla et dit, toute remplie des merveilles du conte, ces paroles

qui s’y trouvaient : – Ah ! reine, gardez-vous de la dame Mauserink et de sa famille.

Fritz tira son sabre et s’écria : – Qu’elles viennent seulement !

Mais tout demeura immobile dessus et dessous le foyer ; mais lorsque le conseiller lia le lard à un fil délié, et posa doucement, tout doucement, le piège dans l’armoire, Fritz s’écria :

– Prends garde, parrain horloger, que les souris ne te jouent quelque tour.

Ah ! combien la pauvre Marie fut tourmentée la nuit suivante ! elle sentait sur ses bras quelque chose de froid comme la glace, et puis cet objet dégoûtant venait toucher sa joue. L’affreux roi des souris se plaçait sur son épaule, et il bavait de ses sept bouches d’un rouge de sang, et grinçant des dents et les serrant avec bruit, il sifflait dans l’oreille de Marie, immobile de peur.

– Siffle, siffle ! Ne va pas dans la maison ! Ne va pas manger ! Ne sois pas prise ! Siffle, siffle ! Donne-moi tous tes livres d’images, ta petite robe aussi, sinon pas de repos, ton Casse-Noisette

périra ; il sera rongé ! Hi ! hi ! pi ! pi ! couic !
couic !

Marie était pleine de chagrin ; elle paraissait au matin toute pâle ; lorsque sa mère lui dit :

– La vilaine souris n’a pas été prise !

Et la voyant ainsi défaite, sa mère ajouta, croyant qu’elle regrettait ses sucreries et qu’elle craignait les souris :

– Sois tranquille, mon enfant, nous l’attraperons. Si les souricières sont insuffisantes, Fritz ira chercher le conseiller de légation.

À peine Marie se trouva-t-elle seule dans la chambre, qu’elle dit au Casse-Noisette en ouvrant l’armoire, d’une voix entrecoupée par les sanglots :

– Ah ! mon cher monsieur Drosselmeier, que puis-je faire pour vous, moi, pauvre fille ? Quand j’aurai livré tous mes livres d’images et aussi même ma belle robe neuve que le Christ saint m’a donnée à ronger à l’affreux roi des souris, ne me demandera-t-il pas toujours davantage, de sorte qu’à la fin il ne me restera plus rien et qu’il

voudra me manger moi-même à votre place ? Ô pauvre enfant que je suis ! que faut-il que je fasse ?

Tout en gémissant ainsi, la petite Marie remarqua que depuis la nuit dernière une grosse tache de sang était restée au cou de Casse-Noisette.

Depuis que Marie savait que son Casse-Noisette était le neveu du conseiller de justice, elle ne le prenait plus dans ses bras, elle ne le berçait plus et ne l'embrassait plus ; elle n'osait plus même presque le toucher, par une espèce de sentiment de crainte ; mais alors elle le prit de son rayon avec une précaution très grande, et se mit à essuyer avec son mouchoir la tache de sang qui se voyait à son cou.

Mais il lui sembla que Casse-Noisette s'échauffait dans ses mains et qu'il commençait à se mouvoir.

Elle le remit aussitôt sur son rayon, et alors sa bouche tremblota et il murmura péniblement ces paroles :

– Ah ! très estimable demoiselle Stahlbaûm, excellente amie, ne sacrifiez pour moi ni livres d’images ni robe de Noël ; donnez-moi une épée ! une épée ! le reste me regarde ! quand il faudrait...

Ici la voix manqua au Casse-Noisette, et ses yeux, tout à l’heure animés de l’expression de la plus profonde mélancolie, redevinrent fixes et sans vie.

Marie n’éprouva aucune crainte ; bien au contraire, car elle sauta de joie de connaître un moyen de sauver Casse-Noisette sans faire de si douloureux sacrifices.

Mais où prendre une épée pour le petit homme ?

Marie résolut de consulter Fritz à cet égard, et le soir, comme leurs parents étaient sortis et qu’ils étaient assis tout seuls dans la chambre, auprès de l’armoire vitrée, elle lui raconta tout ce qui s’était passé entre Casse-Noisette et le roi des souris, et elle lui demanda ce qu’il fallait faire pour sauver son protégé.

Rien n'impressionna plus Fritz que la nouvelle que lui donnait Marie que ses hussards s'étaient mal comportés dans la bataille. Il lui demanda de nouveau très sérieusement si c'était là l'exacte vérité, et lorsque Marie lui en eut donné sa parole, il alla rapidement à l'armoire vitrée, fit à ses hussards un discours pathétique, et en punition de leur lâche égoïsme, il leur abattit à tous leur plumet de bataille du shako, et défendit à leur musique de jouer pendant un an la marche des hussards de la garde. Lorsqu'il eut terminé ces punitions exemplaires, il se retourna vers Marie, et lui dit :

– Pour ce qui est du sabre, je peux venir en aide à Casse-Noisette. J'ai mis hier à la retraite un vieux colonel de cuirassiers, et son sabre, bien affilé, lui devient par conséquent inutile.

L'officier susnommé mangeait tranquillement la pension accordée par Fritz dans le coin le plus sombre du troisième rayon.

On alla le chercher là, on lui prit son beau sabre d'argent et on le suspendit à la ceinture de Casse-Noisette.

La nuit suivante, Marie, pleine de terribles angoisses, ne pouvait fermer l'œil. Alors elle entendit dans la chambre d'habitation un étrange cliquetis, et tout d'un coup retentit ce cri : – Couic !

– Le roi des rats ! le roi des rats ! s'écria Marie ; et elle s'élança hors du lit tout effrayée. Tout était tranquille, mais bientôt elle entendit frapper doucement, tout doucement à la porte, et une petite voix fit entendre ces mots :

– Bonne demoiselle Stahlbaûm, levez-vous sans hésiter ! Une bonne nouvelle !

Marie reconnut la voix du jeune Casse-Noisette, passa rapidement sa robe, et ouvrit vite la porte. Casse-Noisette était au dehors, son sabre sanglant dans la main droite, une bougie dans l'autre.

Aussitôt qu'il aperçut Marie, il fléchit le genou et dit :

– Ô dame ! c'est vous seule qui m'avez enflammé d'un courage chevaleresque et avez donné de la force à mon bras pour combattre le

superbe qui voulait vous braver. Le roi des souris vaincu est baigné dans son sang ! Ne refusez pas, ô dame ! le gage de la victoire offert par votre chevalier dévoué jusqu'à la mort !

Alors Casse-Noisette sortit très adroitement de son bras gauche, où elles étaient passées comme des anneaux, les sept couronnes du roi des souris, et les présenta à Marie, qui les reçut avec joie. Casse-Noisette se releva et continua de la sorte :

– Ah ! chère demoiselle Stahlbaûm ! je pourrais vous montrer, maintenant que mon ennemi est vaincu, des choses bien merveilleuses, si vous m'accordiez la faveur de me suivre quelques pas seulement. Oh ! faites-le, faites-le ! bonne demoiselle !

L'empire des poupées

Je crois, chers enfants qui lisez ce conte, qu'aucun de vous n'eût hésité un seul instant à suivre le bon et honnête Casse-Noisette, qui ne pouvait avoir que d'excellentes intentions. Marie

le fit d'autant plus volontiers, qu'elle savait qu'elle pouvait compter sur la reconnaissance de son protégé, et qu'elle était persuadée qu'il lui tiendrait parole et lui montrerait des choses magnifiques.

Elle lui dit :

– Je viens avec vous, monsieur Drosselmeier, mais j'espère qu'il ne faudra pas aller bien loin et que cela ne durera pas longtemps ; car j'ai encore besoin de sommeil.

– C'est pour cela même, répondit Casse-Noisette, que j'ai choisi le chemin le plus court, bien qu'un peu difficile.

Il la précéda, et Marie le suivit jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant l'armoire aux habits de la chambre du rez-de-chaussée ; là, ils s'arrêtèrent.

Marie fut étonnée de voir ouverts les battants de cette armoire, ordinairement toujours fermée. Elle aperçut en premier la pelisse de voyage de son père, faite en peau de renard, et qui était accrochée sur le devant. Casse-Noisette se servit

du bord de l'armoire et des ornements comme d'escaliers pour atteindre un gros gland qui, fixé à une forte ganse, tombait le long du dos de cette pelisse. Aussitôt qu'il eut fortement tiré cette ganse, un charmant escalier de bois de cèdre descendit d'une des manches de la pelisse.

– Montez, s'il vous plaît, belle demoiselle, s'écria Casse-Noisette.

Marie monta ; mais à peine avait-elle atteint le haut de la manche et avait-elle dépassé le collet, qu'une lumière éclatante vint éblouir ses yeux et qu'elle se trouva tout d'un coup dans des prairies embaumées de mille délicieux parfums, d'où s'élançaient en gerbes de lumière des millions d'étincelles avec l'éclat des diamants.

– Nous sommes sur la prairie de Candie, dit Casse-Noisette, mais nous allons bientôt passer cette porte.

Et alors Marie, en levant la tête, aperçut la belle porte qui s'élevait sur la prairie, à quelques pas devant elle.

Elle semblait faite de marbres nuancés de

blanc, de brun et de rose. Mais Marie vit, en s'approchant, que tout cet édifice était composé de dragées et de raisins de Corinthe cuits ensemble, et Casse-Noisette lui apprit que par cela même cette porte qu'ils passaient alors était appelée porte de Dragées-Raisins-Secs. Les gens du peuple l'appellent fort mal à propos porte de la Nourriture des étudiants.

Sur une galerie en saillie sur cette porte, et qui paraissait faite de sucre d'orge, six petits singes couverts de pourpoints rouges exécutaient la plus belle musique de janissaires que l'on put entendre : de sorte que Marie s'aperçut à peine qu'elle s'avancait toujours plus loin sur des dalles de marbre de toutes couleurs, qui n'étaient autre chose que des tablettes de chocolat bien travaillées. Bientôt elle fut enveloppée des plus douces odeurs, qui se répandaient d'un arbre étrange qui s'élançait de deux côtés différents. Dans son feuillage sombre on voyait étinceler, avec tant d'éclat que l'on pouvait tout d'abord les apercevoir, comme des fruits d'or et d'argent suspendus aux branches de mille couleurs, et le tronc et les rameaux étaient ornés de tresses et de

bouquets de fleurs, comme le seraient de nouveaux mariés et leurs joyeux convives un jour de noces. Et quand les parfums des oranges couraient comme des zéphyr qui volent, alors on entendait bruire les rameaux et les feuilles, et le grincement du clinquant qui s'agitait résonnait comme une musique joyeuse aux accords de laquelle dansaient les petites lumières brillantes.

– Ah ! comme tout est beau ici ! s'écria Marie, heureuse et enchantée.

– Nous sommes dans la forêt de Noël, bonne demoiselle, dit Casse-Noisette.

– Ah ! continua Marie, si je pouvais rester un peu ici ; tout est si beau !

Casse-Noisette frappa des mains, et aussitôt accoururent de petits bergers et de petites bergères, des chasseurs et des chasseresses, si blancs et si tendres qu'ils paraissaient être de sucre, et que Marie ne les avait pas encore remarqués, bien qu'ils se promenassent dans la forêt. Ils apportèrent un charmant fauteuil d'or, posèrent dessus un moelleux coussin de réglisse, et invitèrent très poliment Marie à s'y asseoir. Et

à peine eut-elle pris place que les bergers et les bergères commencèrent à danser un charmant ballet accompagné du cor des chasseurs, et puis tous disparurent dans l'épaisseur du bois.

– Pardonnez, estimable demoiselle Stahlbaûm, si la danse se termine d'une manière si peu brillante ; mais ces gens appartiennent à notre ballet de marionnettes, et ne peuvent que répéter toujours la même chose ; mais il n'y a pas de raison qui excuse les chasseurs de s'être montrés si paresseux. Mais ne voulez-vous pas poursuivre votre promenade ?

– Ah ! tout était bien beau et m'a bien plu ! répliqua Marie en se levant et en suivant Casse-Noisette, qui lui montrait le chemin.

Ils suivirent les bords d'un ruisseau qui murmurait doucement, et d'où semblaient partir les senteurs délicieuses qui parfumaient toute la forêt.

– C'est le ruisseau des Oranges, dit Casse-Noisette sur la demande de Marie ; mais, à part son doux parfum, il ne peut être comparé, pour la beauté et l'étendue, au torrent des Limonades, qui

se jette comme lui dans la mer du Lait d'amandes.

Et dans le fait Marie entendit bientôt un murmure et un clapotement de vagues, et elle aperçut le large fleuve des Limonades, qui roulait ses fières ondes de couleur isabelle sous des buissons tout flamboyants d'un vert émeraude. Une fraîcheur fortifiante pour la poitrine et le cœur s'élançait de ces admirables eaux.

Non loin de là se traînait lourdement une eau d'un jaune sombre qui répandait de charmantes odeurs, et sur les rives de laquelle étaient assis de beaux petits enfants qui pêchaient à l'hameçon de petits poissons qu'ils mangeaient aussitôt, et que Marie, en approchant, reconnut pour être des sucreries.

À une petite distance était situé un joli village, au bord de ce torrent ; les maisons, les églises, le presbytère, les granges, tout était d'une couleur brun-sombre, et les toits étaient dorés, et plusieurs murailles étaient peintes de telle sorte qu'on eût dit qu'il s'y trouvait collés des morceaux de citrons et d'amandes.

C'est Pain-d'Épice, ville qui se trouve située sur le fleuve de Miel ; il y a là une fort jolie population, mais elle est généralement assez maussade, à cause des maux de dents qu'elle éprouve, et nous pouvons nous dispenser d'y entrer.

Au même instant Marie remarqua une ville dont toutes les maisons étaient transparentes, et qui avait un charmant aspect. Casse-Noisette se dirigea de ce côté, et alors Marie entendit un bruit très gai, et vit des milliers de petits bonshommes occupés à déballer et à visiter des voitures chargées de bagages, arrêtées sur le marché. Mais ce qu'ils en tiraient ressemblait à du papier peint de toutes couleurs et à des tablettes de chocolat.

– Nous sommes à Bonbons-Village, dit Casse-Noisette, et il est arrivé un convoi du pays du Papier et du royaume du Chocolat. Les pauvres habitants de Bonbons-Village ont été dernièrement sérieusement menacés par l'armée de l'amiral des Moustiques, et c'est pourquoi ils couvrent leurs maisons avec les envois du pays du Papier, et élèvent des fortifications avec les

puissantes pierres de taille que le roi des Chocolats leur a envoyées.

Mais, chère demoiselle, ne visitons pas seulement les villes et les villages de ce pays, allons à la capitale.

Et Casse-Noisette doubla le pas, et Marie le suivit toute curieuse.

Peu de temps après il s'éleva un doux parfum de roses, et tout paraissait entouré d'une lueur rosée qui montait doucement, comme portée par les zéphyrus. Marie vit que cela était causé par le reflet d'une brillante eau rose qui bruissait et babillait en petites vagues d'une couleur rose-argenté dans les plus charmantes mélodies.

Et cette eau gracieuse s'étendait de plus en plus, et prenait la forme d'un lac où nageaient de magnifiques cygnes au plumage argenté et portant des rubans d'or, et ces cygnes chantaient à l'envi les plus belles chansons, tandis que des petits poissons de diamants tantôt plongeaient dans cette eau et tantôt s'en élançaient comme dans une danse joyeuse.

– Ah ! s’écria Marie, c’est un lac comme le parrain Drosselmeier voulait m’en faire un, et je suis la jeune fille qui doit être caressée par les petits cygnes.

Casse-Noisette sourit avec un air de raillerie que Marie n’avait jamais remarqué en lui jusqu’alors, et il dit :

– L’oncle n’est pas capable de faire jamais quelque chose qui ressemble à tout ceci, et vous-même encore moins, chère demoiselle Stahlbaûm ; mais ne nous étendons pas là-dessus, embarquons-nous plutôt sur le lac Rose pour la capitale qui nous fait face.

La capitale

Casse-Noisette frappa encore ses petites mains l’une contre l’autre, le lac Rose se mit à faire un plus fort mugissement, et ses vagues bruyantes s’élevèrent plus haut. Marie aperçut, comme venant des lointains, une coquille en forme de

char faite de pierres précieuses de toutes sortes, brillant au soleil, et traînée par deux dauphins aux écailles d'or. Douze charmants petits Maures, avec des toques et des tuniques tressées avec des plumes de colibri, sautèrent tout d'abord sur la rive, et portèrent Marie en premier et ensuite Casse-Noisette dans le char, qui aussitôt s'avança sur le lac.

Ah ! comme c'était beau lorsque Marie, dans cette conque marine, entourée d'une vapeur de roses et portée sur les vagues roses, quitta la rive !

Les deux dauphins aux écailles d'or jetaient en l'air de leurs naseaux des gerbes de cristal, qui retombaient en flamboyants et brillants arcs-en-ciel, et on croyait entendre comme deux voix douces et charmantes qui chantaient :

– Qui nage sur le lac Rose ? La fée ! Muklein ! bim ! bim ! Petits poissons ! sim ! sim ! Cygnes ! schwa ! schwa ! Oiseau d'or ! trarah ! Vagues ! agitez-vous ! sonnez ! chantez ! soufflez ! guettez ! Petites fées ! petites fées ! venez ! Vagues roses, ondoyez, respirez, rafraîchissez

l'air ! En avant ! en avant !

Mais les douze petits Maures, qui avaient sauté derrière la conque, paraissaient prendre en très mauvaise part ces chants des gerbes d'eau ; car ils secouèrent si fort leurs éventails, que les feuilles de dattier dont ils étaient formés se fendirent, et en même temps ils frappaient du pied dans une mesure étrange, et ils chantaient :

– Klapp et klipp ! klipp et klapp ! en haut, en bas !

– Les Maures sont des êtres très gais, dit Casse-Noisette un peu contrarié ; mais ils vont me rendre les eaux rebelles.

Et en effet on entendit bientôt un bruit assourdissant de voix confuses qui paraissaient nager dans les airs et dans les eaux ; mais Marie n'y fit pas attention, car elle regardait les vagues roses embaumées, et chacune de ces vagues lui montrait une figure gracieuse de jeune fille qui lui souriait.

– Ah ! s'écria-t-elle joyeuse en frappant ensemble ses petites mains, regardez donc, mon

cher monsieur Drosselmeier, voici la princesse Pirlipat qui me sourit, merveilleusement belle. Ah ! regardez ! regardez ! mon cher monsieur Drosselmeier !

Casse-Noisette soupira d'une façon presque plaintive, et dit :

– Ô chère demoiselle Stahlbaûm ! ce n'est pas la princesse Pirlipat, c'est vous, c'est votre gracieuse image qui vous sourit charmante, reflétée par chaque vague rose.

Alors Marie rejeta sa tête en arrière, ferma les yeux et fut toute honteuse. Au même instant les douze Maures la prirent dans leurs bras, et la descendirent de la conque marine sur la rive.

Elle se trouva dans un petit bois qui était peut-être encore plus charmant que le bosquet de Noël ; là, tout brillait, tout étincelait à l'envi. Ce qu'il y avait surtout d'admirable, c'étaient les fruits étranges qui pendaient aux arbres et qui non seulement avaient une couleur singulière, mais aussi un parfum merveilleux.

– Nous sommes dans le bois des Confitures,

dit Casse-Noisette, mais voici la capitale.

Comment raconter les beautés de la ville qui s'offrit tout d'un coup aux yeux de Marie au dessus d'un champ de fleurs ? Non seulement les murs et les tours brillaient dans les couleurs les plus charmantes, mais l'on ne pourrait, quant à leur forme, trouver sur terre rien qui pût leur être comparé. Les maisons, au lieu de toits, étaient couronnées de tresses de fleurs, et les tours étaient ornées du feuillage le plus admirable et le plus varié que l'on put voir.

Lorsqu'ils passèrent sous la porte, qui paraissait être de macarons et de fruits confits, des soldats d'argent présentèrent les armes, et un petit homme enveloppé dans une robe de brocart se jeta au cou de Casse-Noisette en disant :

– Cher prince, soyez bienvenu dans la ville des *Pâtes confites* !

L'étonnement de Marie fut grand lorsqu'elle vit un personnage de distinction reconnaître et appeler roi le jeune Drosselmeier. Elle entendit tant de petites voix retentir et un tel bruit de jeux, de chants, de cris de joie et d'éclats de rire,

qu'elle demanda à Casse-Noisette ce qu'elle devait en penser.

– Oh ! chère demoiselle Stahlbaûm, répondit Casse-Noisette, c'est une chose toute naturelle. La ville des *Pâtes confites* est un lieu de plaisir, et la population y est grande ; c'est ainsi tous les jours. Mais donnez-vous la peine d'y entrer.

Au bout de quelques pas, ils se trouvèrent sur la grande place, qui offrait le plus admirable spectacle. Toutes les maisons qui l'entouraient étaient de sucre travaillé à jour. Des galeries s'élevaient sur des galeries ; au milieu se dressait un grand arbre gâteau praliné ayant la forme d'un obélisque, et autour de lui quatre fontaines d'un grand art lançaient en l'air des jets de limonades, d'orgeat et d'autres boissons agréables, et dans leurs bassins s'amoncelait de la pure crème que l'on aurait pu manger à la cuillère. Mais ce qui était plus charmant que tout cela, c'étaient les charmantes petites gens qui se pressaient par milliers tête contre tête, et riaient, plaisaient, chantaient, enfin faisaient tout le bruit joyeux que Marie avait déjà entendu de loin. Il y avait là des

messieurs et des dames en belle toilette, des Arméniens, des Grecs, des Juifs et des Tyroliens, des officiers et des soldats, des prédicateurs, des bergers, des pierrots, enfin tout le monde que l'on peut rencontrer sur la surface du globe. Dans un coin il s'élevait un grand tumulte, et le peuple s'y précipitait en foule, car le Grand Mogol se faisait porter là en palanquin, accompagné de quatre-vingts grands du royaume et de sept cents esclaves. Dans un autre coin arrivait aussi la corporation des pêcheurs, composée de cinq cents personnes ; et pendant qu'ils s'avançaient en cortège, le Grand Turc, aussi à cheval, suivi de trois mille janissaires, traversait le marché où se rendait aussi le chœur de l'opéra de la *Fête interrompue*, qui chantait avec accompagnement d'orchestre.

– Levez-vous et remerciez le soleil puissant !

Et il se dirigeait vers l'arbre-gâteau.

Alors ce fut une foule, un tohubohu des gens qui se poussaient. Bientôt des cris retentirent, car un pêcheur avait dans la foule abattu la tête d'un brame, et le Grand Mogol avait été jeté à terre par

un pierrot. Le bruit devenait de plus en plus fort, et l'on commençait à se bousculer et à se battre, lorsque l'homme en robe de brocart, qui à la porte avait salué Casse-Noisette du nom de prince, monta sur l'arbre-gâteau, et, après avoir tiré par trois fois la corde d'une cloche très sonore, s'écria trois fois :

– Confiseur ! confiseur ! confiseur !

Aussitôt le tumulte s'apaisa : chacun chercha à se débarrasser de son mieux, et, après que tous ces cortèges mêlés ensemble se furent débrouillés, on brossa le costume sali du Grand Mogol et l'on remit la tête du brame. Alors le joyeux bruit recommença de plus belle.

– Que signifie cette invocation au confiseur, mon bon monsieur Drosselmeier ? demanda Marie.

– Ah ! ma chère demoiselle Stahlbaûm, répondit Casse-Noisette, le confiseur est un être inconnu ici ; mais il est regardé comme exerçant une puissance effroyable, car l'on est persuadé qu'il peut faire des hommes ce que bon lui semble ; c'est le *Destin* ! Il gouverne ainsi ce

peuple, et il en est tellement redouté, que son nom suffit pour arrêter le plus grand tumulte, comme le bourgmestre vient de vous en donner ici la preuve. Personne ne pense plus aux affaires terrestres, à ses côtes foulées ou à ses bosses à la tête ; mais on se recueille en disant : Quel est cet homme, et que peut-il faire ?

Marie ne put retenir un cri d'étonnement lorsqu'elle se trouva tout à coup devant un château tout resplendissant d'un reflet rose, flanqué de cent hautes tours. Partout de riches bosquets de violettes, de narcisses, de tulipes, de giroflées, étaient répandus sur les murailles, dont la couleur chaude et sombre rehaussait l'éclat du terrain d'un ton blanc rosé. La grande coupole qui s'élevait au milieu de l'édifice, comme aussi les toits des tours, d'une forme pyramidale, étaient semés de mille petites étoiles brillantes d'or et d'argent.

– Voici le palais *Frangipane*, dit Casse-Noisette.

Marie était toute concentrée dans la contemplation de ce palais merveilleux ;

cependant elle remarqua que le toit d'une grande tour manquait tout à fait, et que des petits bonshommes, placés sur un échafaudage de zinc, semblaient vouloir le rétablir. Avant qu'elle eut eu le temps d'interroger Casse-Noisette à ce sujet, celui-ci continua ainsi :

– Il y a peu de temps ce beau château fut menacé d'une affreuse dévastation, sinon d'une destruction complète. Le géant *Gourmet* passa par ici, mangea d'un seul coup le toit de cette tour, et rongea un peu de la grosse coupole ; les bourgeois lui abandonnèrent un quartier de la ville et une partie assez considérable du bois *Confiture* en tribut, et, son appétit étant apaisé, il s'en alla.

Au même moment on entendit une douce musique, les portes du château s'ouvrirent, et douze pages en sortirent tenant en main des tiges d'œillets aromatisées, allumées, qu'ils portaient en guise de torches. Leurs têtes étaient formées d'une perle, leurs corps étaient des rubis et des émeraudes, et leurs pieds étaient d'or admirablement travaillé. Derrière eux marchaient

quatre dames presque aussi grandes que la Claire de Marie, mais couvertes de costumes d'une telle magnificence, que Marie reconnut aussitôt en elles des princesses du sang. Elles embrassèrent Casse-Noisette de la manière la plus tendre, et elles criaient en même temps d'une voix attendrie :

– Ô mon prince, mon cher prince ! ô mon frère !

Casse-Noisette paraissait très ému, et il s'essuyait souvent les yeux ; puis il prit la main de Marie et dit d'un ton pathétique :

– Voici mademoiselle Stahlbaûm, fille d'un estimable médecin consultant. Elle m'a sauvé la vie. Si elle n'avait pas jeté sa pantoufle en temps opportun, si elle ne m'avait pas procuré le sabre du colonel en retraite, je serais descendu dans la tombe, mis à mort par les dents maudites du roi des souris. Ô Pirlipat, bien qu'elle soit née princesse, égale-t-elle en beauté, en bonté et en vertus mademoiselle Marie ?... Non, dis-je, non !

Toutes les dames répétèrent à la fois non !

Elles tombèrent en sanglotant aux pieds de Marie et s'écrièrent :

– Ô noble protectrice de notre frère bien-aimé, excellente demoiselle Stahlbaûm !...

Et les demoiselles conduisirent Marie et Casse-Noisette dans l'intérieur du château, et dans une salle dont les murs étaient de cristal étincelant coloré de toutes nuances. Mais ce qui plut là surtout à Marie, ce furent les charmantes petites chaises, les commodes, les secrétaires, etc., placés tout autour, et qui étaient de bois de cèdre ou du Brésil incrustés de fleurs d'or. Les princesses forcèrent Casse-Noisette et Marie à s'asseoir, et leur dirent qu'elles voulaient leur préparer un festin à l'instant même. Elles allèrent chercher une multitude de petits plats et de petites assiettes de la plus fine porcelaine du Japon, et des couteaux, des fourchettes, des râpes, des casseroles, et une foule d'ustensiles de cuisine d'or et d'argent ; puis elles apportèrent les plus beaux fruits et les sucreries les plus délicates, comme Marie n'en avait jamais vus, et commencèrent aussitôt, avec leurs mains

déliçates et blanches comme la neige, à presser les fruits, à écraser les épices, à râper les dragées, et enfin à s'occuper des soins du ménage.

Marie vit comment les princesses s'entendaient à la cuisine ; elle devinait qu'elle allait faire un charmant repas, et elle désirait secrètement prendre aussi part aux occupations des princesses. La plus belle des sœurs de Casse-Noisette, comme si elle avait lu dans l'esprit de Marie et deviné son intention secrète, lui dit en lui présentant un mortier d'or :

– Ô douce amie, vous qui nous avez conservé notre frère, soyez assez aimable pour piler ce sucre candi !

Lorsque Marie se mit à l'œuvre pleine de joie, le mortier résonnait sous ses coups comme une agréable chanson. Alors Casse-Noisette commença à raconter en détail ce qui s'était passé dans l'effroyable bataille entre son armée et celle du roi des rats, comment il avait été à moitié battu par la lâcheté de ses troupes, et comment enfin, lorsque l'affreux roi des souris voulait le mettre à mort, Marie avait pour le sauver sacrifié

plusieurs de ses sujets qui étaient passés à son service. Il raconta bien d'autres choses encore.

Il semblait pendant ce temps à Marie que les paroles de Casse-Noisette se perdaient pour ainsi dire dans les lointains, comme aussi ses coups dans le mortier, et bientôt elle vit des gazes d'argent s'élever comme de légers nuages dans lesquels les princesses, les pages, Casse-Noisette et elle-même planaient dans les airs. Un étrange murmure de chants et de bruits confus se fit entendre, qui résonnait dans l'espace, et Marie, sur les nuages qui s'envolaient, montait haut, plus haut, toujours plus haut, plus haut encore !

Dénouement

Prr ! paff !... Marie tomba d'une hauteur immense ; ce fut une secousse.

Mais aussitôt elle ouvrit les yeux ; elle était couchée dans son lit. Il était grand jour ; sa mère était devant elle, et elle disait :

– Mais comment peut-on dormir ainsi ? Le déjeuner est là depuis longtemps !

Le lecteur honorable devinera sans doute que Marie, fatiguée de tant de merveilles, s'était endormie dans la salle des frangipanes, et que les Maures, les pages, ou peut-être bien les princesses elles-mêmes l'avaient emportée chez elle et placée dans son lit.

– Ô mère, dit Marie, chère mère, que de belles choses j'ai vues là où le jeune Drosselmeier m'a menée cette nuit !

Alors elle lui raconta tout exactement comme je vous l'ai raconté moi-même, et la mère la regarda tout étonnée et lui dit lorsqu'elle eut fini de parler :

– Tu as fait un beau et long rêve, chère Marie ; mais chasse toutes ces choses de ta tête.

Marie soutint opiniâtrement qu'elle n'avait pas rêvé, et qu'elle avait tout vu en réalité. Alors sa mère la conduisit devant l'armoire vitrée, en sortit Casse-Noisette de son rayon, qui était ordinairement le troisième, et dit :

– Comment peux-tu croire, petite niaise, que cette poupée de bois faite à Nuremberg peut vivre et se mouvoir ?

– Mais, chère mère, dit Marie, je suis bien certaine que le petit Casse-Noisette, le jeune Drosselmeier, de Nuremberg, est le neveu du parrain Drosselmeier.

Alors le médecin consultant et sa femme se mirent à rire bruyamment tous les deux à la fois.

– Ah ! dit Marie presque en pleurant, pourquoi, cher père, te moques-tu de mon bon Casse-Noisette ? Il m’a dit tant de bien de toi lorsque nous sommes entrés dans le château Frangipane, et même, lorsqu’il m’a présenté aux princesses ses sœurs, il a dit que tu étais un médecin consultant de premier mérite.

Le rire redoubla, et cette fois Fritz et Louise firent chorus avec les parents.

Alors Marie alla dans la chambre voisine chercher les sept couronnes placées dans une petite boîte, et les présenta à sa mère en disant :

– Regarde, chère mère, voici les sept

couronnes du roi des rats, que le jeune Drosselmeier m'a présentées en gage de sa victoire.

La mère stupéfaite examina les petites couronnes, qui, d'un métal très brillant, étaient si artistement travaillées, qu'il était impossible qu'elles eussent été faites par des mains humaines.

Le médecin consultant ne pouvait lui-même se lasser de considérer ces couronnes, et tous deux demandèrent très sérieusement à Marie d'où elle les tenait.

– Je vous l'ai dit déjà, répondit Marie. Que me demandez-vous de plus ?

– Marie, vous êtes une petite menteuse, dit assez rudement le médecin consultant.

Alors Marie s'écria en sanglotant :

– Pauvre enfant que je suis, pauvre enfant que je suis ! Que faut-il donc que je dise ?

Au même moment la porte s'ouvrit.

Le conseiller de justice entra et dit :

– Qu’y a-t-il ? qu’y à-t-il ? Ma filleule Marie pleure et sanglote ! Qu’y a-t-il ?

Le médecin consultant lui raconta le tout en lui montrant les couronnes.

– Bagatelles, bagatelles ! ce sont les petites couronnes que je portais, il y a quelques années, à ma chaîne de montre, et que je donnai à la petite Marie au jour anniversaire de sa naissance, lorsqu’elle avait deux ans. L’avez-vous donc oublié ?

Mais le médecin consultant et sa femme ne se rappelaient rien de pareil. Lorsque Marie s’aperçut que les visages de ses parents étaient devenus plus affables, elle se jeta sur son parrain Drosselmeier et lui dit :

– Ah ! tu sais tout, toi, parrain ! Dis-leur donc toi-même que mon Casse-Noisette est ton neveu, et que le jeune Drosselmeier est de Nuremberg et qu’il m’a donné les couronnes !

Le conseiller de justice prit une figure sérieuse et sombre, et dit à voix basse :

– Quelle sottise plaisanterie !

Alors le médecin consultant prit la petite Marie devant lui, et lui dit :

– Écoute, Marie, laisse là tous tes rêves ; et si tu dis une seule fois encore que le sot et affreux Casse-Noisette est le neveu du conseiller de justice, je jette Casse-Noisette par la fenêtre et toutes tes poupées avec lui, mademoiselle Claire comme les autres.

Alors la pauvre Marie n'osa plus dire tout ce qu'elle avait dans le cœur ; car vous pensez bien qu'on n'oublie pas facilement des choses aussi belles, aussi magnifiques que celles qu'elle avait vues.

Fritz Stahlbaûm lui-même tournait le dos à sa sœur aussitôt qu'elle voulait lui parler du merveilleux royaume où elle avait été si heureuse. On prétend même qu'il murmurait entre ses dents :

– Petite imbécile !

Je ne veux rien croire de pareil, vu son excellent caractère ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne croyait plus un seul mot de tout ce

que lui racontait Marie, et que, dans une grande parade, il reconnut ses torts devant ses hussards, et leur attacha au shako, pour remplacer le plumet de bataille qu'ils avaient perdu, de bien plus hauts panaches de plumes d'oie, et il leur permit de jouer de nouveau la marche des hussards des gardes.

Mais nous savons ce que nous devons penser du courage des hussards, lorsqu'ils reçurent ces vilaines boulettes qui tachaient leurs vestes rouges.

Marie n'osait plus parler de son aventure ; mais les images de ces royaumes féeriques la berçaient de leurs délicieux murmures et de leurs doux et agréables accords. Elle revoyait tout lorsqu'elle y concentrait toutes ses pensées, et de là vint qu'elle restait silencieuse et tranquille, profondément concentrée en elle-même, au lieu de jouer comme autrefois ; ce qui faisait que tout le monde l'appelait la petite rêveuse.

Il arriva une fois que le conseiller de justice réparait une pendule dans la maison du médecin consultant. Marie était assise près de l'armoire

vitree et regardait, plongée dans ses songes, le Casse-Noisette, et alors elle dit, comme par une impulsion involontaire :

– Ah ! cher monsieur Drosselmeier, si vous viviez véritablement, je ne ferais pas comme la princesse Pirlipat, et je ne vous refuserais pas parce que, pour moi, vous auriez cessé d’être un beau jeune homme.

– Ah ! quelle folie ! s’écria le conseiller de justice.

Mais au même instant il se fit un tel bruit et une si grande secousse, que Marie tomba évanouie de sa chaise.

Lorsqu’elle revint à elle, sa mère était occupée d’elle et disait :

– Mais comment une grande fille comme toi peut-elle tomber de sa chaise ? Voici le neveu de M. le conseiller de justice qui vient de Nuremberg ; sois bien gentille !

Elle leva les yeux ; le conseiller de justice avait remis sa perruque de verre, passé son habit jaune ; son visage était souriant, et il tenait par la

main un jeune homme de très petit taille, mais très bien bâti. Son visage avait la fraîcheur du lis et de la rose, il avait un magnifique habit rouge brodé d'or, des bas de soie blancs et des souliers, un jabot ; il était très joliment frisé et poudré, et tenait un bouquet de fleurs à la main.

Derrière son dos descendait une queue magnifique. La petite épée qu'il avait au côté était si brillante, qu'elle paraissait faite de bijoux assemblés, et le chapeau qu'il portait sous son bras semblait être fait avec des flocons de soie.

Le jeune homme montra de suite quelle était l'élégance de ses manières en présentant à Marie une foule de magnifiques jouets d'enfants, principalement de la frangipane de toute beauté, et aussi les mêmes petites figures que le roi des souris avait brisées. Il avait aussi apporté à Fritz un sabre magnifique.

À table, il cassa complaisamment les noix de toute la société ; les plus dures ne pouvaient lui résister ; il les mettait dans sa bouche avec la main droite, avec la gauche il tirait sa queue :

– Crac !

La noix tombait en morceaux.

Marie était devenue toute rouge lorsqu'elle aperçut le charmant jeune homme, et elle devint bien plus rouge encore lorsqu'au sortir de table le jeune Drosselmeier l'invita à passer avec lui dans la chambre où l'on se tenait d'habitude et à s'avancer vers l'armoire.

– Jouez gentiment ensemble, mes enfants, dit le conseiller de justice ; puisque toutes mes pendules marchent bien, je ne m'oppose en rien à cela.

À peine le jeune Drosselmeier fut-il seul avec Marie, qu'il plia les genoux devant elle et lui dit :

– Ô bonne, excellente demoiselle Stahlbaûm ! vous voyez à vos pieds l'heureux Drosselmeier à qui, à cette place même, vous avez sauvé la vie. Vous avez eu la bonté de dire que vous ne me repousseriez pas, comme la méchante princesse Pirlipat, si j'étais devenu laid à cause de vous. À l'instant j'ai cessé d'être Casse-Noisette, et j'ai repris mon ancienne forme, qui peut-être n'est pas désagréable. Estimable demoiselle, faites mon bonheur par le don de votre main ; partagez

avec moi empire et couronne, commandez avec moi dans le château de Frangipane, car là je suis roi !

Marie releva le jeune homme et dit à voix basse :

– Cher monsieur Drosselmeier, vous êtes un doux et bon jeune homme, et puisque vous joignez à cela le titre de roi d'un pays agréable, habité par de très charmants sujets, je vous accepte pour mon fiancé !

Et Marie devint aussitôt la fiancée de Drosselmeier.

On prétend qu'au bout de l'année il vint la chercher dans une voiture d'or tirée par des chevaux d'argent. À sa noce dansèrent vingt-deux mille personnages ornés des plus belles perles et des diamants les plus magnifiques, et Marie doit encore, à l'heure présente, être reine d'un pays où l'on peut voir partout des forêts d'arbres de Noël tout étincelantes, des châteaux transparents en frangipane, en un mot les choses les plus admirables et les plus magnifiques, quand on a les yeux qu'il faut pour voir tout cela.

Ainsi finit le conte de Casse-Noisette et du roi
des souris.

L'élève du grand Tartini

Esquisse musical

Vers 1789 ou 1790 demeurait à Berlin le baron de B***, qui était, sans contredit, l'un des êtres les plus extraordinaires qu'ait jamais fournis le monde musical. Un jeune musicien de mes amis me communiqua au sujet de ce personnage des détails qui ne sont pas sans intérêt.

J'étais à Berlin, me dit ce jeune homme, en même temps que le baron de B***. Bien jeune encore, à peine âgé de seize ans, je m'adonnais à l'étude du violon de toutes les forces de mon âme. Le chef d'orchestre Haak, mon respectable mais très sévère professeur, était de plus en plus content de moi. Il louait la précision de mon coup d'archet, la pureté de mes intonations ; enfin il me laissa jouer du violon à l'Opéra, et même au concert de la cour.

Cependant j'entendis souvent Haak causer avec le jeune Duport, avec Ritter et autres grands maîtres de la chapelle des réunions musicales, que le baron de B*** tenait dans son salon avec autant de goût que d'agrément. Le roi lui-même

n'avait pas dédaigné d'y prendre part, et avait rendu au baron plusieurs visites.

Ces messieurs citaient divers ouvrages de vieux maîtres presque oubliés, qu'on n'entendait nulle part que chez le baron de B***. En tout ce qui concernait la musique écrite pour le violon, il possédait une magnifique et complète collection de compositions de toute espèce des maîtres anciens et modernes. Ils parlaient aussi de la manière noble et splendide dont on était reçu chez le baron, et de l'incroyable libéralité avec laquelle il traitait tous les artistes. Tous s'accordaient à le comparer à un astre bienfaisant, qui était venu éclairer le ciel musical de Berlin.

Ces détails piquaient ma curiosité. Elle redoublait encore quand je voyais les maîtres de la chapelle se rapprocher, se mettre à chuchoter mystérieusement. Je ne pouvais saisir à la volée que le nom du baron, et quelques mots sans suite qui me faisaient deviner qu'il était question de l'art musical et de leçons de musique.

Je remarquai surtout qu'un rire sardonique errait sur les traits de Duport, qu'il s'adressait

avec une certaine malice au chef d'orchestre ; que celui-ci lui ripostait à voix basse, et ne pouvait de son côté réprimer son envie de rire. Enfin, se retournant vivement et prenant son violon pour donner l'accord, il s'écriait : – Quoi qu'il en soit, c'est et ce sera toujours un homme supérieur.

Je ne pus m'empêcher, malgré le danger que je courais d'être éconduit d'une manière un peu brusque, de prier le chef d'orchestre, si toutefois cela était possible, de me présenter chez le baron de B***, et de me faire admettre à ses concerts.

Haak me regarda avec de grands yeux, je crus qu'un léger orage allait éclater sur ma tête ; mais je m'étais trompé. L'air sévère du chef d'orchestre fit bientôt place à un rire singulier.

– Eh bien ! dit-il, tu peux avoir raison de me faire cette demande ; la connaissance du baron peut être très utile à ton instruction. Je lui parlerai de toi, et je crois qu'il t'accordera aisément la permission d'assister à ses concerts ; car il aime beaucoup avoir affaire aux jeunes virtuoses.

Peu de temps après, je jouai avec Haak plusieurs duos de violon très difficiles.

– Charles, me dit-il en mettant son violon de côté, endosse ce soir ton habit des dimanches et tes bas de soie. Viens ensuite chez moi. De là nous irons ensemble chez le baron de B*** ; il y aura peu de monde, et ce sera une bonne occasion de te présenter.

Le cœur me battit de joie, car j’espérais, je ne savais moi-même pas pourquoi, entendre de la musique extraordinairement remarquable. Nous allâmes chez le baron.

Le baron était d’une taille un peu au-dessus de la moyenne, avancé en âge, et revêtu d’un costume de cérémonie brodé à l’ancienne mode française. Il vint à notre rencontre quand nous entrâmes dans l’appartement, et secoua avec affabilité la main de mon maître.

Jamais, en présence d’aucun homme de distinction, je n’avais senti plus de vénération et plus de sympathie. Le visage du baron respirait la plus franche cordialité, et dans ses yeux brillait ce feu sombre qui annonce ordinairement les artistes doués d’une véritable vocation. Toute la timidité que je pouvais avoir en ma qualité de jeune

homme sans expérience disparut en un moment.

– Comment vous portez-vous, mon bon Haak ? dit le baron d'une voix claire et sonore. Mon concert marche-t-il bien ? C'est donc demain que nous l'entendrons. Ah ! voilà donc le jeune homme, ce petit musicien de talent dont vous m'avez parlé !

Je baissai les yeux avec embarras, et je sentis que ma rougeur augmentait à chaque instant.

Haak déclina mon nom, et vanta mes dispositions naturelles et les progrès rapides que j'avais faits depuis peu.

– Ainsi, me dit le baron, entre tous les instruments tu as choisi le violon, mon enfant ? As-tu bien songé que le violon est le plus difficile de tous les instruments imaginables ? Oui, le violon, malgré sa simplicité et sa mesquinerie apparentes, possède une richesse de sons inépuisable, et des secrets étranges dont la nature n'accorde la compréhension qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés. Es-tu bien convaincu que tu deviendras maître de ces secrets ? Il y a beaucoup de musiciens qui ont cru arriver à ce

but, et sont restés toute leur vie de pauvres bousilleurs. Je ne voudrais pas, mon enfant, te voir augmenter le nombre de ces misérables. Eh bien ! tu pourras jouer quelque chose devant moi ; je te dirai ce qu'il en est, et te donnerai des conseils. Il peut t'advenir ce qu'il arriva à Charles Stamitz, qui se croyait la merveille des merveilles. Lorsque je lui eus ouvert les yeux, il jeta son violon dans un coin derrière le poêle ; il prit en main la basse de viole et la viole d'amour, et fit bien. Il pouvait du moins faire manœuvrer ses larges doigts sur ces instruments et en jouer passablement. Eh bien ! je t'entendrai, mon enfant !

Ces premières paroles un peu singulières du baron me déconcertèrent ; tout ce qu'il me disait pénétrait profondément dans mon âme, et je sentais avec un découragement intérieur que, malgré mon enthousiasme pour le plus difficile et le plus mystérieux des instruments, je n'étais peut-être pas apte à la tâche à laquelle j'avais consacré ma vie.

On commença à jouer trois quatuors d'Haydn,

qui étaient alors dans toute leur nouveauté.

Mon maître tira son violon de sa boîte ; mais à peine en eut-il touché les cordes pour l'accorder, que le baron se boucha les deux oreilles et s'écria comme hors de lui :

– Haak, Haak, je vous en conjure, arrêtez ! Au nom du ciel, comment pouvez-vous perdre votre talent sur un violon aussi misérable, aussi criard, aussi cacophonique ?

Le chef d'orchestre avait le violon le plus parfait que j'eusse jamais vu et entendu : c'était un chef-d'œuvre d'Antonio Stradivarius, et Haak était désespéré quand on ne rendait pas à son instrument favori les honneurs qu'il méritait. Quel fut mon étonnement de le voir serrer son violon en souriant ! Il savait sans doute ce qui allait se passer.

Au moment où il ôtait la clef de la serrure de sa boîte à violon, le baron, qui était sorti de l'appartement, y rentra tenant une boîte couverte de velours rouge écarlate et ornée de franges d'or. Il la portait devant lui sur les deux bras comme une corbeille de noces, ou comme un

nouveau-né qu'on va faire baptiser.

– Je veux vous faire honneur, Haak, s'écria-t-il ; vous allez jouer aujourd'hui de mon plus vieux et de mon plus beau violon. C'est un véritable Granuelo, et près de ce vieux maître, son disciple, votre Stradivarius n'est qu'un paltoquet. Tartini ne pouvait se servir d'autres violons que de ceux de Granuelo. Allons, rassemblez toutes vos forces, afin que ce Granuelo mette à votre disposition ses immenses trésors d'harmonie.

Le baron ouvrit la boîte, et j'aperçus un instrument dont la forme annonçait la haute antiquité ; à ses côtés reposait un archet très extraordinaire, qui, par son excessive courbure, semblait plus propre à lancer des flèches qu'à faire de la musique instrumentale. Le baron prit le violon avec précaution et solennité, et le présenta au chef d'orchestre, qui le reçut non moins cérémonieusement.

– Je ne vous donne pas l'archet, dit le baron en souriant et en frappant familièrement sur l'épaule de Haak ; non, je ne vous donne pas l'archet, car

vous ne vous entendez pas à le conduire, et c'est pourquoi jamais de votre vie vous ne parviendrez à avoir un coup d'archet régulier.

Le baron éleva l'archet en question et l'examina avec des yeux brillants de plaisir ; puis il poursuivit :

– C'est un archet semblable qu'employait le grand et immortel Tartini, et après lui il n'y a que deux de ses élèves qui aient conservé le secret de ce jeu moelleux, sonore, allant à l'âme, possible seulement avec un pareil archet. L'un est Nardini, qui a maintenant soixante ans, et est cependant un grand musicien ; l'autre, vous le savez, messieurs, c'est moi-même : je suis le seul possesseur du véritable art du violon, et mes efforts constants m'ont rendu supérieur dans cet art dont Tartini fut le créateur... Maintenant, messieurs, continuons.

Les quatuors d'Haydn, comme on peut bien le penser, furent joués avec une telle perfection qu'ils ne laissèrent rien à désirer.

Le baron s'était assis, les yeux fermés, et se dandinait de côté et d'autre. Parfois il se levait, se

rapprochait des joueurs, examinait leurs cahiers de musique en fronçant le sourcil, s'éloignait à pas de loup, revenait, se replaçait sur sa chaise, mettait sa tête entre ses mains, et poussait de longs gémissements.

– Arrêtez ! s'écriait-il soudain lorsqu'il y avait quelque passage mélodieux dans l'adagio. Vrai Dieu ! c'est une mélodie *tartinienne*, mais vous ne l'avez pas comprise. Encore une fois, je vous en prie.

Et les musiciens répétaient en souriant le passage avec plus de lenteur et d'attention, et le baron soupirait et pleurait comme un enfant.

Quand les quatuors furent achevés, le baron prit la parole.

– Cet Haydn est un homme divin, dit-il ; il sait remuer les cœurs, mais il n'entend rien à écrire pour le violon. Peut-être, au reste, lui serait-ce inutile, car s'il écrivait dans la seule véritable manière, celle de Tartini, vous ne pourriez pas le jouer.

C'était à mon tour de jouer quelques

variations que Haak avait composées pour moi.

Le baron se plaça à mes côtés et regarda la musique. On peut s'imaginer le trouble que m'inspirait la présence de ce critique sévère. Mais bientôt un vigoureux allégro m'entraîna ; j'oubliai le baron, et déployai toute la puissance de mes moyens.

Quand j'eus fini, le baron me frappa sur l'épaule, et me dit avec un gracieux sourire :

– Tu peux continuer à t'occuper du violon, mon fils ; mais tu n'entends absolument rien au coup d'archet et à l'expression, ce qui peut provenir de ce que tu n'as pas encore eu affaire à de bons maîtres.

On se mit à table. On avait servi dans un autre appartement un repas qui pouvait passer pour somptueux, et qui se faisait surtout remarquer par la quantité et la diversité des vins fins. Les musiciens mangèrent avec appétit. La conversation, toujours de plus en plus bruyante, roula exclusivement sur la musique. Le baron développa un trésor de connaissances supérieures. Son jugement, tranchant et acerbe,

attestait non seulement le plus habile des connaisseurs, mais encore un artiste plein de talent, d'esprit et de goût. Je remarquai surtout la galerie de violons célèbres qu'il déroula à nos yeux ; autant que je m'en souviens, il s'exprimait à peu près en ces termes :

– Corelli ouvrit la route. Ses compositions ne peuvent être jouées qu'à la manière de Tartini, et cela suffit pour prouver avec quelle attention il avait étudié son art. Pugnani est un violon passable, il a du son et de l'intelligence, mais à force d'appoggiatures, il rend son coup d'archet molasse.

Que ne m'avait-on pas dit de Gemianini ? quand je l'entendis pour la dernière fois à Paris il y a trente ans, il jouait comme un somnambule, et il me semblait moi-même que je rêvais. C'était un bruyant *tempo rubato* sans style et sans terme. Ce maudit et éternel *tempo rubato* perd les meilleurs violons en leur faisant négliger leur coup d'archet.

Je jouai mes sonates devant lui ; il reconnut ses erreurs, et voulut prendre des leçons de moi :

ce à quoi je consentis volontiers. Mais le vieillard était encroûté dans sa méthode, et d'ailleurs il était trop vieux ; il avait alors quatre-vingt-onze ans.

Que Dieu pardonne à Giardini et ne le punisse pas dans l'éternité ! car c'est lui qui le premier a mangé la pomme de l'arbre de science, et a rendu pécheurs tous les violons qui l'ont suivi. C'est lui qui le premier a fait des roulades et des fioritures. Il ne songe qu'à sa main gauche et à l'élasticité de ses doigts ; il ne sait pas que l'âme de l'harmonie est dans la main droite, et que les sentiments qui font battre le cœur viennent animer cette main, et communiquer au pouls leur agitation. Je souhaiterais que tous ceux qui font des passages eussent à leurs côtés un homme disposé à leur appliquer un bon soufflet, tel que celui que Jomelli donna à Giardini, qui gâtait un morceau superbe par des trilles hors de saison.

Lolli est un grimacier. Il ne sait pas jouer le moindre adagio, et tout son talent est de se faire admirer par des badauds ignorants. Je vous le dis, avec Nardini et moi mourra le véritable art du

violon. Le jeune Viotti est un homme plein de talent ; il m'est redevable de ce qu'il sait, car ce fut mon écolier le plus zélé ; mais il n'a point de patience, point de persévérance ; il a quitté mon école !

J'espère faire quelque chose de Kreutzer. Il a suivi mes leçons avec assiduité, et elles lui seront encore utiles quand je retournerai à Paris, où il est en ce moment. Vous savez, Haak, mon concerto que nous avons essayé ensemble ; eh bien ! il ne l'a pas trop mal joué. Mais il manque de poignet pour tenir mon grand archet.

Quant à Giarnovichi, qu'il ne repasse plus le seuil de ma maison ! c'est un lâche, un scélérat qui se moque du grand Tartini et refuse mes leçons.

Je voudrais bien savoir ce que deviendra le jeune Rhode s'il prend des leçons de moi. Il promet beaucoup, et il est possible qu'il parvienne à se servir de mon grand archet.

Rhode est de ton âge, mon enfant, continua le baron en se tournant vers moi, mais il est plus grave, plus posé. Ne le prends pas de mauvaise

part, mais tu me parais un petit étourneau. Mais cela viendra. J'espère beaucoup de vous, mon cher Haak ; depuis que je vous donne des leçons, vous êtes déjà un tout autre homme. Persévérez avec courage, et ne manquez pas de leçons, vous savez que cela me contrarie.

Tout ce que j'entendais me pétrifiait d'étonnement. Je ne pus attendre la fin de la séance pour demander au chef d'orchestre s'il était vrai que le baron eût formé les premiers violons du temps, et si lui-même, Haak, prenait réellement des leçons chez lui.

– Sans doute, répondit Haak, le baron daigne me donner des leçons, que je me garde bien de refuser. Tu feras bien d'aller toi-même un matin chez lui, et de le prier de se charger de ton instruction.

Je fis à Haak plusieurs autres questions relatives au baron et à son talent, mais il ne me répondit pas un mot. Il se borna à me répéter que je pouvais faire ce qu'il me conseillait, et que j'apprendrais le reste.

Le sourire étrange qui effleura les lèvres de

Haak excita au plus haut degré ma curiosité, bien que je ne devinasse pas le motif de cette gaieté concentrée.

Je présentai humblement ma requête au baron, en lui assurant que j'éprouvais pour mon art l'enthousiasme le plus ardent et le plus prononcé. Il me regarda fièrement, mais bientôt son regard sévère prit l'expression de la plus bienveillante bonhomie.

– Enfant, enfant ! me dit-il, tu t'adresses donc à moi comme à l'unique violon qui soit encore au monde ; eh bien ! cela prouve que tu as pour l'art une vocation réelle, et que tu as conçu en ton âme l'idéal de la perfection instrumentale. Quel plaisir n'aurais-je pas à t'aider ! mais où prendre le temps, où prendre le temps ? Haak me donne beaucoup de peine, et puis il y a le jeune Durand qui veut se faire entendre en public, et qui a bien vu que ce serait impossible s'il ne faisait chez moi un cours d'étude bien suivi ; mais attends, attends ! entre le déjeuner et midi, ou avant le déjeuner ! oui, j'ai encore une heure à moi ! enfant, viens tous les jours à midi précis. Je

jouerai du violon avec toi durant une heure ; puis ce sera le tour de Durand.

On se figure aisément que dès le lendemain, le cœur palpitant, je me rendis chez le baron.

Il ne souffrit pas que je me servisse du violon que j'avais apporté ; il me mit entre les mains un gothique instrument d'Antonio Amati. Jamais je n'avais joué d'un semblable violon. Les sons célestes que rendirent les cordes m'animèrent. Je m'égarai dans de brillants passages ; je fis couler à flots retentissants des torrents d'harmonies, dont le bruit diminuant par degrés finit par se perdre dans un doux murmure. Je crois qu'il m'est rarement arrivé par la suite de jouer aussi bien.

Le baron hochait la tête d'un air d'impatience. – Enfant, enfant ! me dit-il lorsque je cessai, il te faut oublier tout cela ; d'abord la manière dont tu tiens ton archet est tout à fait misérable.

Il m'enseigna ensuite comment on devait tenir l'archet d'après la méthode de Tartini ; je crus qu'en la suivant il me serait impossible de tirer aucun son de mon instrument. Mais je fus bien

étonné lorsque, répétant mes passages sur l'invitation du baron, je vis en quelques minutes les immenses avantages de la manière qu'il m'avait indiquée.

– À présent, dit le baron, nous allons commencer la leçon. Joue-moi un ut mineur, et soutiens la note aussi longtemps que tu pourras ; épargne ton archet, épargne ton archet ! car ce que l'haleine est au chanteur, l'archet l'est à l'instrumentiste.

Je fis ce qu'il m'ordonnait, et, à ma vive satisfaction, je parvins à faire entendre un ut plein, en montant du *pianissimo* au *fortissimo* pour redescendre ensuite.

– Vois-tu bien, mon enfant ? s'écria le baron, permis à toi de faire de jolis passages, des fioritures, des trilles, et autres frivoles ornements de la nouvelle école ; mais tu ne sais pas tenir une note comme il faut. Je vais te montrer ce qui s'appelle tenir un son sur le violon.

Il m'ôta l'instrument des mains et saisit l'archet. Ici les paroles me manquent pour exprimer ce qui se passa.

Son archet tremblant monta et descendit tout près du chevalet, et produisit une effroyable cacophonie : c'était un ronflement, un sifflement, un miaulement affreux ; enfin un bruit qu'on pourrait comparer à la voix chevrotante d'une vieille femme, qui, les lunettes sur le nez, se tourmente pour fredonner l'air d'une chanson qu'elle veut retenir.

En même temps il regardait le ciel comme plongé dans l'extase de la béatitude, et, quand il eut cessé de promener l'archet sur les cordes et posé près de lui l'instrument, il s'écria les yeux étincelants et d'une voix profondément émue :

– Voilà un son ! voilà un son !

J'étais tout déconcerté ; l'envie de rire qui me suffoquait était comprimée par l'air vénérable et le regard inspiré du vieillard. Il me semblait que j'étais le jouet d'une illusion fantastique ; je sentais ma poitrine oppressée, et il me fut impossible de prononcer une seule parole.

– N'est-ce pas, mon enfant ! reprit le baron, que ce son t'a été à l'âme ? Tu ne te figurais pas qu'avec quatre pauvres petites cordes on

arriverait à produire un si merveilleux effet ?
Maintenant, bois, bois, mon enfant !

Le baron me versa un verre de vin de Madère, et m'obligea de le boire et de manger quelques gâteaux qui étaient sur la table ; en ce moment une heure sonna.

– En voilà assez pour aujourd'hui, s'écria le baron ; va, va, mon enfant, et reviens bientôt... Tiens, prends, prends !...

Le baron me glissa dans la main un petit papier, où j'aperçus un ducat hollandais brillant et bien frappé.

Tout stupéfait, je courus chez le chef d'orchestre, et lui racontai ce qui s'était passé. Il se mit à rire aux éclats.

– Sais-tu bien maintenant, s'écria-t-il, ce qu'il en est du baron et de ses leçons ? Il te prend pour un commençant, aussi ne t'a-t-il donné qu'un ducat pour te récompenser d'avoir pris sa leçon ; mais aussitôt qu'à ses yeux tu seras devenu plus fort il augmentera tes honoraires. Je reçois déjà un louis, et Durand, si je ne me trompe, touche

deux ducats.

Je ne pus m'empêcher de dire qu'il était étrange de mystifier ainsi le bon vieux baron, et de lui extorquer ses ducats.

– Il faut que tu saches, répondit le chef d'orchestre, que le seul bonheur du baron est de donner de semblables leçons ; si nous refusions de les prendre, il irait dire partout dans le monde, des autres maîtres et de moi, que nous sommes de misérables ignorants, et on le croirait, car on le regarde généralement comme un excellent connaisseur. Mais enfin, à part son idée fixe et sa manie de se croire le plus habile des violons, le baron est un homme dont le jugement sain et les savants conseils peuvent être de la plus grande utilité, même à la plupart des maîtres. Juge maintenant toi-même si j'ai tort de tenir à lui malgré sa folie, et d'aller de temps en temps gagner mon louis d'or. Va le voir souvent, n'écoute pas ses absurdités, mais fais bien attention aux paroles pleines de sens qui dénotent en lui un homme pénétré du sentiment de la

musique, Les visites que tu lui rendras ne peuvent que te faire du bien.

Je suivis le conseil de mon maître. Quelquefois j'avais peine à m'empêcher de rire en voyant le baron promener ses doigts, non pas sur le manche, mais sur la table du violon, et faire aller en tous sens l'archet sur les cordes. Pendant ce manège il m'assurait qu'il jouait le plus sublime des solos de Tartini, et qu'il était le seul homme au monde capable d'exécuter ce solo.

Mais, lorsqu'il posait le violon et se mettait à causer, il me dévoilait des trésors de science dont je m'enrichissais, et ses discours remplissaient mon âme d'une noble ardeur.

Je figurai un jour avec succès dans un de ses concerts, et j'obtins des applaudissements unanimes.

– C'est à moi que ce jeune homme doit ses talents, dit-il en promenant autour de lui un regard de fierté ; c'est moi qui l'ai formé, moi l'élève du grand Tartini !

Ainsi les leçons du baron me valurent du plaisir, de la science, et des ducats hollandais de bon aloi.

L'hôte mystérieux

L'orage grondait, annonçant l'approche de l'hiver ; il chassait devant lui les nuages noirs, et des torrents de pluie et de grêle pétillantes tombaient avec un bruit de sifflement.

– Nous serons seules aujourd'hui, dit la colonelle de G... à sa fille, nommée Angélique, lorsque la pendule sonna sept heures. Nos amis auront peur du mauvais temps. Je voudrais seulement que mon mari revint.

Au même instant entra le grand écuyer Maurice de R... Il était suivi du jeune docteur en droit, qui, par son esprit et son inépuisable bonne humeur, égayait la société qui se réunissait ordinairement le vendredi dans la maison du colonel. Là, comme le disait Angélique, se rassemblait un cercle intime tout joyeux de ne pas former une société plus importante. Il faisait froid dans la salle ; la colonelle fit allumer du feu dans la cheminée et approcher la table de thé.

– Je ne suppose pas, dit-elle, que deux

hommes comme vous arrivés jusqu'ici à travers les mugissements de l'orage avec un héroïsme chevaleresque puissent se contenter de notre thé, bien humble et peu restaurant ; aussi mademoiselle Marguerite va-t-elle préparer cette excellente boisson du Nord, qui brave le plus mauvais temps.

Marguerite, Française, qui à cause de sa langue maternelle et d'autres qualités féminines était dame de compagnie de mademoiselle Angélique, dont elle avait à peu près l'âge, parut et fit ce qu'on lui demandait.

Le punch fumait, le feu pétillait dans la cheminée, on se serra autour de la petite table. Tous frissonnaient, et si éveillé qu'on eût été, si haut qu'on eût parlé d'abord en se promenant dans la chambre, il s'établit un moment de silence, et les voix étranges que l'orage avait éveillées dans le manteau de la cheminée sifflaient et gémissaient très distinctement.

– Il est bien convenu, dit enfin Dagobert le jeune docteur en droit, que l'hiver, le feu de cheminée et le punch s'entendent ensemble pour

élever dans notre âme une terreur mystérieuse.

– Qui n'est pas sans charme, interrompit Angélique. Pour ma part, nulle impression ne m'est plus agréable que ce léger frisson qui parcourt les membres et pendant lequel, le ciel sait comment, on jette un rapide regard dans l'étrange monde des rêves.

– Très bien, continua Dagobert, cet agréable frisson nous a tous saisis, et pendant le temps que nos yeux parcouraient involontairement la patrie des rêves nous restions un peu tranquilles. Ce moment est passé, tant mieux pour nous d'être de retour à la réalité qui nous offre cette boisson délicieuse.

Et il se leva et vida en s'inclinant gaiement vers la colonelle le verre placé devant lui.

– Eh ! dit Maurice, puisque tu éprouvais comme nous le charme de cet état de rêve, pourquoi n'y restions-nous pas volontiers ?

– Permits-moi de te faire observer, interrompit Dagobert, qu'il n'est pas ici question des rêveries dont l'esprit s'amuse à suivre les écarts

vagabonds. Les frissons du vent, du feu et du punch ne sont pas autre chose qu'une première attaque de cet état inexplicablement mystérieux, qui est profondément inhérent à la nature humaine, contre lequel l'esprit se révolte en vain et dont il faut bien se garder, je veux parler de l'effroi, la peur des revenants. Nous savons tous que le peuple fantastique des spectres sort volontiers la nuit, surtout par le temps d'orage, de son pays sombre, et commence son vol irrégulier. Il est tout naturel que dans ce temps nous nous trouvions disposés à recevoir leur épouvantable visite.

– Vous plaisantez, Dagobert, dit la colonelle, et je ne peux pas vous accorder que l'effroi enfantin dont nous sommes parfois saisis ait infailliblement sa cause dans notre nature ; je l'attribue bien davantage aux contes de nourrice et aux histoires de revenants dont nos bonnes nous effrayaient dans notre enfance.

– Non, noble dame, reprit vivement Dagobert, ces histoires qui nous charmaient dans notre jeune âge n'auraient pas dans notre âme un écho

si profond et si éternel, si les cordes qui répètent leurs sons n'y étaient pas placées. On ne peut nier que le monde d'esprits inconnus qui nous entoure s'ouvre à nous souvent par des plaintes étranges ou des visions surnaturelles. Le frisson de la peur et de l'effroi ne peut venir que d'une lésion de notre organisation terrestre : c'est le chant douloureux de notre esprit captif qui se fait entendre.

– Vous êtes, dit la colonelle, un visionnaire comme tous les gens d'une imagination active ; mais si j'entre véritablement dans vos idées, si je crois en effet qu'il est permis à des esprits inconnus de communiquer avec nous par des sons incompréhensibles ou des visions, je ne vois pas alors pourquoi la nature viendrait poser les vassaux de ce mystérieux empire comme nos ennemis naturels, puisqu'ils ne peuvent nous arriver qu'accompagnés de la terreur, de l'effroi qui fait mal.

– Peut-être, reprit Dagobert, y a-t-il là-dedans un châtiment secret de cette nature, dont, en enfants ingrats, nous repoussons les soins et les

réprimandes. Je pense que du temps de l'âge d'or, lorsque notre race vivait dans le plus parfait accord avec elle, nous n'éprouvions ni effroi ni peur, parce que dans la paix la plus profonde, dans la plus complète harmonie de l'être tout entier, il ne se trouvait aucun ennemi qui pût nous apporter de pareils messages. J'ai parlé de la voix des esprits ; mais d'où vient donc que toutes les voix de la nature, dont nous connaissons parfaitement l'origine, résonnent pour nous comme les sons déchirants de la douleur et nous glacent de crainte ? La plus étonnante de ces voix naturelles est la musique aérienne appelée la voix du diable à Ceylan et dans les pays du voisinage, dont Schubert parle dans ses *Considérations nocturnes de la science naturelle*. Ces accents se font entendre dans les beaux jours clairs, semblables à des voix humaines qui se plaignent, tantôt nageant dans les lointains, tantôt résonnant auprès de nous. Ils font tant d'effet sur l'organisation des hommes, que les observateurs les plus froids et les plus positifs ne peuvent s'empêcher de se sentir serrer le cœur.

– Cela existe en effet, interrompit Maurice. Je

n'ai été ni à Ceylan ni dans les pays voisins, et cependant j'ai entendu ces effroyables voix naturelles, et je n'étais pas seul à sentir les impressions que Dagobert décrivait tout à l'heure.

– Alors tu feras grand plaisir à madame la colonelle et à moi, et tu la convaincras davantage, en racontant comment ceci est arrivé.

– Vous savez, commença Maurice, qu'en Espagne j'ai combattu contre les Français. Nous bivouaquions avec un parti de cavaliers anglais et espagnols sur le champ de bataille de Vittoria avant le combat. J'étais en marche depuis la veille, fatigué à en mourir et profondément endormi. Je fus éveillé par un cri perçant de douleur. Je me dressai, je croyais que près de moi était couché un blessé dont j'entendais les gémissements de mort ; cependant tous mes camarades ronflaient autour de moi, et je n'entendis plus rien.

Les premiers rayons de l'aurore perçaient l'obscurité épaisse. Je me levai et marchai en enjambant par-dessus les dormeurs pour trouver

le blessé ou le mourant. La nuit était tranquille, le vent du matin commença à agiter doucement, bien doucement le feuillage. Alors pour la deuxième fois un son prolongé de plaintes traversa les airs et résonna sourdement dans les lointains. On aurait dit que les esprits des morts se dressaient sur le champ de bataille et envoyaient leurs horribles cris de détresse dans les immenses espaces du ciel. Ma poitrine tressaillit et une peur ineffable s'empara de moi. Les cris de détresse que j'avais entendus sortir du gosier humain n'étaient pas comparables à ces accents déchirants. Les camarades se réveillèrent. Pour la troisième fois un cri plus fort et plus horrible remplit les airs. Nous restâmes immobiles et glacés, les chevaux devinrent inquiets et commencèrent à piétiner et à se couvrir d'écume. Plusieurs Espagnols tombèrent à genoux et se mirent à prier tout haut. Un officier anglais assura qu'il avait déjà été souvent témoin de ce phénomène causé par l'électricité dans les pays du Sud, et que le temps allait changer vraisemblablement. Les Espagnols, portés au merveilleux par leur superstition,

reconnurent là l'appel des esprits supérieurs, qui annonçait des malheurs. Ils furent confirmés dans leur croyance lorsque le jour suivant la bataille tonna avec toutes ses horreurs.

– Est-il besoin, dit Dagobert, d'aller en Espagne ou à Ceylan pour entendre les voix merveilleuses de la nature ? Le sourd mugissement du vent, le bruit strident de la grêle, les cris et les plaintes des girouettes ne peuvent-ils pas nous effrayer comme ces sons ? Prêtez donc seulement une oreille complaisante à la folle musique que cent voix épouvantables hurlent dans la cheminée ou écoutez seulement la petite chanson fantastique que commence à moduler la bouilloire de thé.

– Oh ! bravo ! bravo ! s'écria la colonelle, même dans la théière Dagobert place des esprits qui doivent signaler leur présence par leurs gémississements épouvantables.

– Notre ami n'a pas tout à fait tort, reprit Angélique. Les murmures, les claquements, les sifflements dans la cheminée me rendraient tremblante, et la chanson que fredonne en se

plaignant la théière m'est si agaçante que je vais éteindre la lampe pour la faire cesser de suite.

Angélique se leva, son mouchoir tomba à terre, et Maurice se baissa pour le ramasser, et le lui présenta. Elle laissa reposer sur lui le regard plein d'âme de ses yeux célestes. Il saisit sa main et la porta ardemment à ses lèvres.

En ce moment Marguerite tressaillit fortement comme frappée d'un coup électrique, et elle laissa tomber sur le parquet le verre de punch qu'elle venait d'emplir et qu'elle allait présenter à Dagobert. Le verre se brisa avec fracas en mille morceaux. Elle se jeta en sanglotant tout haut aux pieds de la colonelle, se traita de maladroite, et la pria de lui permettre de se retirer dans sa chambre. Tout ce que l'on avait raconté, disait-elle, bien qu'elle n'eût pas tout compris très exactement, l'avait fait trembler intérieurement.

Elle avait une peur affreuse près de la cheminée, elle se sentait malade et demandait qu'on lui permît de se mettre au lit. Alors elle baisa la main de la colonelle et la baigna des larmes brûlantes qui s'échappaient de ses yeux.

Dagobert comprit le côté pénible de la scène et sentit la nécessité de lui donner une autre tournure ; il se précipita aussi aux pieds de la colonelle et implora de sa voix la plus lamentable la grâce de la coupable, qui s'était avisée de répandre le plus délicieux breuvage qu'eût jamais goûté un docteur en droit.

La colonelle, qui avait jeté sur Marguerite un regard sévère, fut égayée par l'adroite conduite de Dagobert. Elle tendit les deux mains à la jeune fille et lui dit :

– Lève-toi et sèche tes larmes, tu sa trouvé grâce devant mon rigide tribunal ; mais je ne te tiens pas quitte de toute peine. Je t'ordonne de rester ici sans penser à ta maladie et de verser le punch à nos hôtes avec plus d'ardeur que tu ne l'as fait jusqu'à présent, et surtout et avant tout de donner un baiser à ton sauveur en signe de ta vive reconnaissance.

– La vertu trouve toujours sa récompense, dit Dagobert en saisissant la main de Marguerite. Croyez-le, ma chère, ajouta-t-il, il se trouve encore sur terre des jurisconsultes héroïques prêts

à se sacrifier sans hésiter pour l'innocence ! Pourtant, pour obéir aux jugements de notre juge sévère, exécutons ses arrêts, qui sont sans appel.

Et puis il déposa un léger baiser sur les lèvres de Marguerite, et la reconduisit solennellement à sa place. Marguerite, toute couverte de rougeur, rit tout haut pendant que des larmes perlaient encore sur sa paupière.

– Folle que je suis, s'écria-t-elle en français, ne dois-je pas faire tout ce que madame la colonelle m'ordonne ! je resterai tranquille, je verserai du punch et j'entendrai sans frémir les histoires de revenants.

– Bravo, enfant angélique ! interrompit Dagobert, mon héroïsme t'a enthousiasmée, et la douceur de tes belles lèvres a fait sur moi un effet pareil. Ma fantaisie s'éveille de nouveau, et je me sens disposé à abandonner l'horreur du *regno di pianto* pour nous égayer.

– Je pense, dit la colonelle, que nous allons laisser là nos sujets terribles.

– Je vous en prie, chère mère, interrompit

Angélique, permettez à notre ami Dagobert de m'accorder ma demande. J'avoue que je suis très enfant, et que rien ne me plaît plus à entendre que de jolies histoires de revenants qui me font froid par tous les membres.

– Oh ! j'en suis enchanté ! s'écria Dagobert, rien ne me plaît tant chez les jeunes filles que de les trouver très faciles à effrayer. Je ne voudrais jamais épouser une femme qui n'aurait pas une affreuse peur des spectres.

– Tu prétends, cher ami Dagobert, dit Maurice, que l'on doit surtout se défendre de tout frisson rêveur comme de la première attaque de la crainte des esprits, tu nous dois une explication à ce sujet.

– On n'en reste jamais, répondit Dagobert, si les circonstances s'y prêtent, à cet agréable état rêveur qu'amène la première attaque. Bientôt surviennent la crainte mortelle, l'effroi échevelé, et chaque sentiment qui fait plaisir semble être l'appât au moyen duquel nous enlace le monde mystérieux des fantômes. Nous parlions tout à l'heure de voix surnaturelles et de leur effet

terrible sur nos sens ; mais quelquefois nous entendons des bruits plus étranges encore dont la cause est inexplicable, et qui éveillent en nous un profond effroi. Toute pensée tranquillisante : que c'est un animal caché, un courant d'air ou toute autre chose qui aura pu causer naturellement ce bruit, devient impuissante. Tout le monde a éprouvé que le plus petit bruit pendant la nuit qui revient à des intervalles réglés chasse tout sommeil, et alors l'effroi intérieur nous saisit et va toujours en augmentant jusqu'à nous troubler toute notre organisation.

Il y a peu de temps je descendis dans une auberge dont l'hôte me donna une chambre vaste et gaie. Je fus subitement réveillé au milieu de la nuit. La lune jetait ses rayons à travers la fenêtre sans rideaux, de sorte que tous les meubles et même les plus petits objets se distinguaient facilement. Alors j'entendis un bruit semblable à celui que ferait une goutte de pluie en tombant dans un bassin de métal. J'écoutai : le bruit revenait toujours à intervalles réguliers. Mon chien, qui s'était couché sous mon lit, en sortit en rampant, et se mit à flairer en gémissant et en

hurlant autour de la chambre. Il grattait tantôt le mur et tantôt le plancher. Je me sentis comme pénétré d'un torrent de glace, des gouttes de sueur froide tombaient de mon front. Cependant, faisant un effort sur moi-même, j'appelai, je sautai du lit, et m'avançai jusqu'au milieu de la chambre. Alors la goutte tomba juste devant moi, comme à travers mon corps, dans le métal, qui résonna avec un bruit retentissant. Paralysé par l'effroi, je regagnai mon lit en chancelant, et cachai ma tête sous la couverture. Il me sembla que le son diminuait peu à peu d'intensité, mais toujours avec des pauses réglées. Je tombai dans un profond sommeil.

Il était grand jour lorsque je me réveillai. Le chien s'était placé tout près de moi : il sauta du lit lorsque je me réveillai, et se mit à aboyer joyeusement, comme s'il n'éprouvait plus aucune frayeur. L'idée me vint que j'étais peut-être le seul à ignorer la cause naturelle de ce bruit étrange, et je racontai à l'aubergiste ma grande aventure, dont je me sentais encore tout glacé.

– Je suis certain, lui dis-je en terminant, que

vous me mettez au fait de tout ceci et me prouverez que j'ai eu tort de m'en émouvoir.

L'aubergiste pâlit.

– Au nom du ciel, monsieur ! me dit-il, ne dites à personne ce qui se passe la nuit dans cette chambre, vous me feriez perdre mon pain. Plusieurs voyageurs se sont déjà plaints de ce bruit, qui se fait entendre dans les nuits de lune. J'ai tout exploré, j'ai fait même défaire des cloisons dans cette chambre et dans celles qui l'avoisinent, j'ai cherché avec soin dans les environs sans pouvoir découvrir la cause de ce bruit effrayant. Il s'est tu environ pendant une année : je croyais être délivré de cette diablerie maudite, et maintenant j'apprends à mon grand effroi qu'elle recommence. Dans aucune occasion je ne donnerai à l'avenir cette chambre à un voyageur.

– Ah ! dit Angélique toute frissonnante, c'est affreux, c'est très affreux ! Je serais morte si cette aventure m'était arrivée. Souvent j'ai éprouvé en me réveillant en sursaut une crainte ineffable, comme si l'on venait de m'apprendre quelque

chose d'effrayant. Et cependant je n'en avais pas le moindre pressentiment ; je n'avais pas même le souvenir d'un épouvantable songe, il me semblait que je sortais d'un état de complet anéantissement semblable à la mort.

– Je connais cet état apparent, continua Dagobert ; peut-être annonce-t-il le pouvoir d'influences psychiques auxquelles nous nous abandonnons volontairement. De même que les somnambules ne se rappellent absolument rien de leur état de sommeil et des actions qu'ils ont faites en ce moment, de même aussi cette inquiétude poignante, dont la cause nous est inconnue, n'est-elle que l'effet de quelque charme puissant qui nous possède.

– Je me rappelle d'une manière encore très vive, dit Angélique, et il y a de cela quatre ans environ, que dans la nuit de la quatorzième année de mon anniversaire je me réveillai dans une disposition de ce genre, et j'en conservai de l'effroi pendant plusieurs jours. Je m'efforçai en vain de me rappeler le songe qui m'avait épouvantée de la sorte. Je me rappelle très

clairement que j'ai souvent raconté en rêve à ma mère ce même rêve affreux, mais sans pouvoir me rappeler au réveil ce que je lui avais raconté.

– Ce phénomène psychique, répondit Dagobert, dépend d'un principe magnétique.

– Notre entretien, dit la colonelle, va de plus fort en plus fort ; nous nous perdons dans une foule de choses qui me sont désagréables à penser. Je vous somme, monsieur Maurice, de nous raconter à l'instant une histoire gaie, une histoire folle pour mettre une bonne fois fin à toutes ces causeries diaboliques.

– J'obéirai bien volontiers à vos ordres, repartit Maurice, si vous voulez me permettre de vous parler encore d'une aventure qui erre depuis longtemps sur mes lèvres. Elle me domine si complètement en ce moment que ce serait peine perdue pour moi de vouloir parler d'autre chose.

– Eh bien alors débarrassez-vous en donc, répondit la colonelle, mon mari va bientôt rentrer, et alors j'entreprendrai très volontiers avec vous un combat de paroles où j'entendrai parler avec enthousiasme de beaux chevaux, pour détourner

l'attention de mon esprit, tourné en ce moment, je ne m'en défends pas, vers les apparitions.

– Dans la dernière guerre, dit Maurice, je fis connaissance d'un lieutenant-colonel russe né à Liffland. Il avait trente ans à peine. Et comme il plut au hasard de nous faire trouver plus d'une fois ensemble devant l'ennemi, nous devînmes amis intimes.

Bogislaw, c'était le nom de baptême du lieutenant-colonel, avait toutes les qualités capables d'inspirer à la fois la plus haute estime et l'amour de femme le plus passionné. Il était de noble et haute stature, avait beaucoup d'esprit, un beau visage mâle, une instruction rare, était la bienveillance et la bonne humeur mêmes, et était en outre brave comme un lion. Il était très gai auprès de la bouteille ; mais souvent en ces circonstances il était dominé par le souvenir d'une aventure qui lui était arrivée et qui avait laissé sur sa figure les traces du plus violent chagrin. Alors il devenait silencieux, quittait la société, et errait dans les environs. En campagne il avait l'habitude d'aller continuellement,

pendant la nuit, d'un avant-poste à un autre, et il ne s'endormait que lorsqu'il était accablé de fatigue. Il arrivait aussi qu'il s'exposait sans nécessité aux dangers les plus grands. Il paraissait dans le combat chercher la mort, qui semblait s'éloigner de lui. Dans les plus fortes mêlées il ne recevait ni balle ni coups de sabre. Il était certain qu'une affreuse perte ou peut-être une action regrettable avait troublé sa vie.

Nous prîmes d'assaut un château fortifié, et nous y séjournâmes pendant deux jours pour donner un peu de repos aux soldats épuisés.

La chambre dans laquelle logeait Bogislaw était voisine de la mienne. Quelques coups frappés doucement à ma porte m'éveillèrent une nuit.

– Qui est là ? demandai-je.

– Bogislaw ! me répondit-on.

Je reconnus la voix de mon ami, et j'allai ouvrir.

Alors Bogislaw m'apparut en chemise, une bougie allumée à la main, pâle comme la mort,

tremblant de tous ses membres, incapable de prononcer un seul mot.

– Au nom du ciel ! m'écriai-je, qu'y a-t-il, mon cher Bogislaw ?

Je le conduisis à un fauteuil à moitié évanoui, et lui versai deux ou trois verres d'un vin généreux placé justement sur la table. Je pris sa main dans la mienne, lui tins les discours les plus consolants que je pusse trouver, sans savoir la cause de cette effroyable aventure.

Bogislaw se remit peu à peu, soupira profondément, et commença d'une voix basse et sombre :

– Non, non, j'en deviendrai fou ! que la mort que je désire vienne donc me saisir ! Mon cher Maurice, écoute mon horrible secret.

Je t'ai déjà dit que je me trouvais à Naples il y a quelques années. Là je vis la fille d'un des principaux habitants, et j'en devins éperdument amoureux. Cette créature angélique se donna à moi, et avec l'agrément des parents nous résolûmes de contracter une union dont

j'attendais la félicité du ciel. Déjà le jour fixé pour le mariage était arrivé, lorsqu'un comte sicilien se présenta et demanda instamment la main de ma fiancée. J'eus une explication avec lui, il se permit de me railler. Nous nous battîmes, et je le traversai d'un coup d'épée. J'allai en grande hâte rejoindre ma fiancée. Je la trouvai tout en larmes ; elle me nomma l'infâme assassin de son amant, me repoussa avec toutes les apparences de la haine, poussa des cris de désespoir et lorsque je lui pris la main elle tomba évanouie comme si elle eût été piquée par un scorpion. Que l'on se figure ma consternation ! Les parents ne comprenaient rien à ce changement d'affection de leur fille. Elle n'avait jamais dit un mot de la demande en mariage du comte. Le père me cacha dans son palais, et s'occupa avec le plus grand zèle de me faire évader de Naples sans être découvert. Sous le fouet des Furies, j'allai d'une seule traite jusqu'à Saint-Pétersbourg. Ce n'est pas l'infidélité de ma maîtresse, c'est un fatal secret qui trouble ma vie. Souvent, pendant le jour, mais plus souvent dans la nuit, j'entends quelquefois venir des lointains,

quelquefois partir près de moi un râle de mourant. C'est la voix du comte mort qui fait trembler mon cœur. Au milieu de la plus forte canonnade, au milieu du feu pétillant de la mousqueterie des bataillons, j'entends à mes oreilles cet affreux cri de douleur, et il allume dans mon âme toute la fureur, tout le désespoir de la folie. Cette nuit même...

Bogislaw cessa un instant de parler, et comme lui je fus glacé d'effroi, car un cri prolongé et déchirant le cœur, et qui paraissait venir du corridor, se fit entendre. On aurait dit qu'un homme se soulevait péniblement du plancher en gémissant et s'avancait d'un pas lourd et incertain. Alors Bogislaw se leva tout à coup de son fauteuil, et, les yeux brillant d'un feu sauvage, il s'écria d'une voix de tonnerre :

– Apparais, infâme ! qui que tu sois, je te défie, toi et tous les esprits de l'enfer qui t'obéissent !

Alors il se fit un bruit terrible...

Au même instant les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent avec fracas.

Un homme habillé de noir de la tête aux pieds s'avança. Son visage était pâle et sérieux et son œil plein de fermeté. Avec la noble tournure du plus grand monde il fit quelques pas vers la colonelle, et employant des expressions choisies lui demanda pardon de se rendre si tard à son invitation. Une visite dont il n'avait pu se débarrasser, disait-il, l'avait retenu bien malgré lui. La colonelle, à peine capable de dominer l'effroi dont elle venait d'être saisie, bégaya quelques paroles inintelligibles qui semblaient signifier que l'étranger voulût bien prendre place. Celui-ci avança une chaise tout près de la colonelle et en face d'Angélique, s'assit et parcourut la société d'un regard. Personne ne paraissait en état de prononcer un seul mot.

– J'ai de doubles excuses à faire, dit l'étranger, d'être venu si tard d'abord, et puis ensuite d'être entré si brusquement : pour ce second point je dirai que la faute n'en est pas à moi, mais bien aux domestiques placés dans l'antichambre qui ont poussé violemment les battants de la porte.

– Qui ai-je le plaisir de recevoir ? demanda la colonelle un peu remise de sa peur.

L'étranger ne parut pas avoir entendu cette demande occupé qu'il était à écouter Marguerite, qui, entièrement changée dans sa manière d'être et toute riante, s'était avancée vers l'étranger et lui racontait en français que l'on prenait plaisir à conter des histoires de revenants, et qu'il s'était présenté au moment où dans le récit de l'écuyer en chef un mauvais esprit allait apparaître.

La colonelle, sentant qu'il n'était pas convenable de demander le nom et les qualités d'une personne qui se présentait comme invitée, mais encore plus gênée par sa présence, ne renouvela pas sa question, et ne blâma pas Marguerite de sa conduite, qui blessait presque les convenances.

L'étranger mit fin aux bavardages de Marguerite en se tournant vers la colonelle et le reste de la société, pour entamer une conversation sur une aventure insignifiante qui avait eu lieu dans le pays même. La colonelle répondit ; Dagobert essaya de se mêler à l'entretien, qui se

traîna péniblement à bâtons rompus. Pendant ce temps Marguerite fredonnait quelques couplets de chansons françaises, et figurait comme pour se les remettre en mémoire quelques passes d'une gavotte. Les autres pouvaient à peine se remuer. Chacun se sentait oppressé, la présence de cet étranger pesait comme un orage lourd, les mots expiraient sur les lèvres lorsqu'ils jetaient un regard sur la pâleur cadavéreuse de la figure de l'hôte inconnu. Et cependant celui-ci dans son ton et ses gestes n'avait rien de surnaturel, et même toutes ses manières annonçaient un homme d'expérience et de bonne compagnie. Son accent franchement étranger en parlant français et allemand prouvait évidemment qu'il n'était ni de l'une ni de l'autre de ces deux nations.

La colonelle respira enfin plus librement lorsqu'elle entendit des cavaliers s'arrêter devant la maison, et que la voix du colonel se fit entendre.

Presque aussitôt le colonel entra dans le salon. Dès qu'il eut aperçu l'étranger il s'avança rapidement vers lui en disant :

– Soyez le bienvenu dans ma maison, cher comte, soyez cordialement bienvenu ! Et puis se tournant vers la colonelle : Le comte S...i ! un cher et fidèle ami que je m'étais fait dans le fond du Nord et que j'ai retrouvé au Sud.

– Que toute la faute retombe sur mon mari, reprit la colonelle en retrouvant son courage, si votre réception a eu quelque chose d'étrange et de peu digne d'un ami intime, mais il ne m'avait nullement prévenue de votre visite. Nous n'avions pendant toute la soirée raconté que d'horribles histoires de revenants et d'esprits mystérieux, et Maurice en était au récit d'une aventure épouvantable arrivée à lui et à un de ses amis, lorsqu'au moment où il disait : *Un bruit terrible se fit entendre*, les portes se sont ouvertes avec force et vous êtes entré.

– Et l'on a pris le cher comte pour un spectre, interrompit le colonel avec un grand éclat de rire. En effet, il me semble que le visage d'Angélique a conservé quelques traces de frayeur, le grand écuyer ne me paraît pas encore tout à fait revenu de son effroi, et Dagobert lui-même a perdu sa

gaieté. Dites-moi, comte, n'est-ce pas un peu fort de vous prendre pour un affreux spectre ?

– Peut-être, répondit le comte avec un étrange regard, en ai-je quelque peu l'aspect. On parle de beaucoup de personnes qui peuvent exercer sur les autres une puissance psychique, qui doit jeter sur leur être une sorte de mystère. Peut-être suis-je capable de sorcelleries de ce genre.

– Vous plaisantez, cher comte, interrompit la colonelle, mais il est vrai que maintenant chacun est en chasse de secrets surnaturels.

– De sorte, reprit le comte, que l'on se tourmente pour des contes de nourrice et autres niaiseries merveilleuses. Il est bon de se garder d'une si étrange épidémie. Cependant j'ai interrompu monsieur le grand écuyer au moment le plus intéressant de son récit ; et je le prie de le continuer pour en apprendre le dénouement à ses auditeurs, qui désirent le savoir sans aucun doute.

Le comte était non seulement mystérieux, mais surtout secrètement antipathique au grand écuyer. Celui-ci trouva dans ces paroles accompagnées d'un rire fatal quelque chose de

moqueur ; et il répondit les yeux enflammés et avec un accent bref qu'il craignait de troubler par ses contes de nourrice la gaieté que le comte avait apportée dans le cercle assombri, et qu'il préférait en rester là.

Le comte parut n'accorder aucune attention aux paroles du grand écuyer. Jouant avec une tabatière d'or qu'il tenait à la main, il se tourna vers le colonel.

– Cette dame éveillée, lui dit-il, n'est-elle pas Française ?

Il désignait ainsi Marguerite, qui tout en fredonnant continuait ses essais de danse. Le colonel s'approcha d'elle et lui dit :

– Ah çà ! êtes-vous folle ?

Marguerite décontenancée vint s'asseoir à la table de thé, où elle resta tranquille et silencieuse.

Le comte prit la parole, et parla d'une manière très séduisante de choses nouvellement arrivées. Dagobert pouvait à peine placer un mot. Maurice était debout, tout rouge, les yeux brillants, n'attendant que l'occasion de faire une attaque.

Angélique paraissait exclusivement occupée d'un ouvrage de femme, et ne levait pas les yeux. On paraissait en désaccord, et l'on se sépara de bonne heure.

– Tu es un heureux mortel, dit Dagobert à Maurice aussitôt qu'ils se trouvèrent seuls. Angélique t'adore, je l'ai lu aujourd'hui dans ses yeux. Mais le diable ne reste jamais sans rien faire, et sème son ivraie empoisonnée parmi les plus riches moissons. Marguerite est enflammée de la plus folle passion, elle t'aime avec la douleur furieuse qui peut déchirer un esprit ardent. Sa folle conduite de ce soir était le résultat d'une attaque irrésistible de la plus brûlante jalousie. Lorsque Angélique a laissé tomber son mouchoir, lorsque tu l'as ramassé, lorsque tu as baisé sa main, toutes les furies de l'enfer sont venues assaillir la pauvre fille. Et c'est ta faute : tu montres la galanterie la plus excessive pour cette charmante Française. Je sais que tu aimes Angélique, que toutes les attentions que tu prodigues à Marguerite ne sont adressées qu'à elle ; mais ces éclairs mal dirigés ont atteint et ont brûlé ! Maintenant le mal est fait, et je ne sais

plus en vérité comment la chose pourra finir sans un terrible tumulte et sans un affreux pêle-mêle.

– Laissons là Marguerite, répondit le grand écuyer. Si Angélique m'aime, ce dont je doute encore beaucoup, alors je serai tranquille et heureux et ne m'occuperai en rien de toutes les Marguerites du monde et de leurs folies. Mais une autre crainte m'a traversé l'âme. Ce comte étranger, ce comte mystérieux qui s'est présenté comme un secret sombre, cet homme qui nous a tous troublés ne semble-t-il pas être venu se placer en ennemi devant nous ? Il me semble qu'il sort pour moi des plus lointaines profondeurs d'un souvenir, je pourrais presque dire d'un songe, qui me représente ce comte dans des circonstances effrayantes ! Il me semble que là où il entre un affreux malheur conjuré par lui doit s'élancer d'une nuit profonde comme un feu destructeur. As-tu vu comment son regard se reposait sur Angélique, et comme une fausse rougeur colorait alors ses joues pâles et s'effaçait aussitôt ? Le spectre a deviné mon amour, et c'est pour cela que les paroles qu'il m'adressait étaient si moqueuses ; mais il me trouvera devant lui

jusqu'à la mort.

– Le comte, dit Dagobert, est un fantôme manqué qu'il faut regarder hardiment entre les deux yeux ; mais peut-être y a-t-il au fond beaucoup moins de choses que l'on n'en pourrait croire, et tout cet entourage mystérieux est dû à la singulière disposition où nous nous trouvons tous lorsque le comte est entré. Rencontrons dans la vie tous ces trouble-fête avec un esprit ferme et une foi inébranlable. Nul pouvoir sombre ne peut courber la tête qui se dresse puissante et avec un esprit joyeux.

Il s'était passé du temps déjà. Le comte en allant de plus en plus fréquemment dans la maison de la colonelle avait su s'y rendre presque indispensable. On était d'accord sur ce point que la qualification de mauvais esprit pouvait aussi bien convenir à ceux qui l'avaient jugé mal tout d'abord.

– Le comte, disait la colonelle, n'avait-il pas le droit avec nos visages pâles et notre étrange manière d'être de nous prendre pour des gens d'un autre monde ?

Le comte étalait dans sa conversation les richesses des connaissances les plus étendues ; et si, Italien de naissance, il avait un accent étranger, il n'en possédait pas moins complètement les tournures de la langue les plus familières. Ses récits entraînaient par leur chaleur irrésistible ; et Maurice et Dagobert, si défavorablement disposés qu'ils fussent contre lui, lorsqu'il parlait et laissait errer sur son pâle mais beau visage un agréable sourire, oubliaient toute prévention haineuse pour rester, comme Angélique, comme tous les autres, les yeux fixés sur ses lèvres.

L'amitié du colonel pour le comte s'était déclarée d'une manière qui posait celui-ci comme un homme d'une noblesse excessive de sentiments. Le hasard les avait rassemblés dans un pays du Nord et, de la manière la plus désintéressée, le comte avait aidé le colonel à sortir d'un mauvais pas, qui aurait pu avoir les suites les plus tristes pour sa fortune, sa réputation et son honneur. Le colonel, comprenant toute l'obligation qu'il avait au comte, s'attacha à lui du plus profond de son

âme.

– Le temps est venu, dit un jour le colonel à sa femme tandis qu'ils se trouvaient seuls, que je t'apprenne quel est le but sérieux du séjour du comte en ce pays. Tu sais que je m'étais lié assez intimement avec le comte à P..., où je me trouvais il y a quatre ans, pour que nous en vinssions à demeurer dans des chambres voisines l'une de l'autre. Il arriva un jour que le comte, venu pour me faire une visite matinale, remarqua sur mon secrétaire le portrait d'Angélique que j'avais pris avec moi. En le regardant avec attention, il se troubla d'une façon étrange. Sans pouvoir répondre un seul mot à mes questions, il tenait les yeux fixes et ne pouvait les détourner du portrait, enfin il s'écria dans le ravissement :

– Je n'ai de ma vie vu une femme aussi belle ! jamais je n'ai aussi bien compris ce que c'est que l'amour !

Je le plaisantai sur l'effet étrange du portrait, je le nommai un nouveau *Kalaf*, en souhaitant que mon Angélique ne fût pas pour lui une *Turandot*. Enfin je lui donnai clairement à

comprendre que j'étais un peu surpris de cette manière romantique de s'amouracher pour un portrait, surtout chez un homme mûr, qui, sans être un vieillard, n'était pas non plus un jeune homme. Alors il me jura avec véhémence, avec tous les signes de cette passion insensée, qui est le propre de sa nation, qu'il aimait Angélique d'un amour sans bornes, et que si je ne voulais le précipiter dans un profond désespoir, il me fallait lui permettre de tâcher d'obtenir son amour et sa main. Voici pourquoi le comte est venu dans notre maison. Il croit être certain du consentement d'Angélique, et me l'a hier formellement demandée en mariage. Que penses-tu de ceci ?

La colonelle ne savait pas elle-même pourquoi les dernières paroles de son mari la faisaient trembler comme une peur subite.

– Au nom du ciel ! dit-elle, notre Angélique au comte étranger !

– Un étranger ! reprit le colonel le visage sombre, un étranger, lui, le comte, à qui je dois l'honneur, la liberté et peut-être la vie ! J'avoue

qu'il n'est plus jeune, et que, quant à l'âge du moins, il ne convient pas à notre fraîche colombe ; mais c'est un homme noble et riche, très riche.

– Et sans consulter Angélique, interrompit la colonelle, qui n'a peut-être pas du tout pour lui cette inclination qu'il croit remarquer dans sa folie amoureuse ?

– T'ai-je jamais donné à croire, dit le colonel en s'élançant de sa chaise et se plaçant, les yeux en feu, devant sa femme, que je sois un père tyrannique, capable de sacrifier ma fille bien-aimée ? Mais laissez là toutes vos sensibleries et vos tendresses. Il n'y a rien de surprenant qu'un couple qui se marie s'attache surtout à mille choses fantastiques. Angélique est tout oreilles quand le comte parle, elle le regarde avec une bienveillance excessive, elle rougit quand il porte à ses lèvres sa main, qu'elle laisse très volontiers dans les siennes. C'est ainsi que se traduit chez une jeune fille naïve l'inclination qui rend l'homme vraiment heureux. Il n'est pas besoin de ces amours romanesques, qui quelquefois

apparaissent d'une manière fatale dans les têtes.

– Je crois, répondit la colonelle, que le cœur d'Angélique n'est plus aussi libre qu'elle-même pourrait le croire.

– Comment ! s'écria le colonel courroucé.

Et il allait s'emporter, lorsqu'au même moment la porte s'ouvrit et Angélique entra avec le charmant sourire de l'innocence la plus pure.

Le colonel, laissant là toute colère, toute mauvaise humeur, s'avança vers elle, la baisa sur le front, prit sa main, la conduisit vers une chaise et vint s'asseoir auprès de la charmante et douce enfant. Il parla du comte, vanta sa tournure, son intelligence, ses sentiments, et demanda à Angélique s'il ne lui déplairait pas ? Angélique dit que le comte lui avait paru, dans le principe, étrange et mystérieux, mais qu'elle avait surmonté ce sentiment, et qu'elle le voyait maintenant avec grand plaisir.

– Eh bien ! reprit le colonel tout joyeux, le ciel en soit béni ! cela vient à souhait pour mon bonheur ! Le comte S...i t'aime, ma chère enfant,

du plus profond de son cœur ; il demande ta main, tu ne le refuseras pas ?

À peine le colonel achevait-il ces mots qu'Angélique tomba sans connaissance avec un profond soupir. La colonelle la prit dans ses bras en jetant un regard significatif à son mari, qui regardait, muet et l'œil fixe, la pauvre enfant couverte d'une pâleur extrême.

Angélique se remit, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et elle s'écria d'une voix déchirante :

– Le comte, lui si effrayant ! non, jamais !

Le colonel lui demanda mille fois de suite ce qu'elle trouvait de si effrayant dans le comte. Alors Angélique avoua à son père que l'amour du comte donnait une vie au terrible songe qui lui était survenu quatre ans auparavant, la nuit de l'anniversaire de sa quatorzième année, et dont elle avait conservé à son réveil un effroi si mortel, sans pouvoir s'en rappeler les images.

– Il me semblait, disait Angélique, que je me promenais dans un beau jardin où se trouvaient

des plantes et des fleurs étrangères. Tout à coup je m'arrêtai devant un arbre merveilleux au feuillage sombre et large ; ses fleurs jetaient un parfum singulier, semblable à celui qu'exhale le sureau. Le bruit de ses branches était agréable et semblait m'inviter à venir sous son ombre. Entraînée par une force irrésistible, je tombai sur un banc de gazon qui s'y trouvait placé. Alors il semblait que des accents de plaintes étranges parcouraient les airs et touchaient comme le souffle du vent l'arbre, qui gémissait avec des soupirs d'angoisse. Je fus saisie d'un ineffable chagrin, une pitié profonde s'élevait dans mon âme, et j'en ignorais la cause. Tout à coup le rayon d'un brûlant éclair pénétra dans mon cœur et parut le déchirer. Le cri que je voulais pousser ne put s'échapper de ma poitrine, alors oppressée par une inexprimable tristesse, et devint un soupir étouffé. Mais le rayon qui avait percé mon cœur était le regard de deux yeux humains, qui du feuillage sombre me regardaient fixement. Dans un instant les yeux s'étaient approchés, et je voyais une main blanche qui dessinait des cercles autour de moi. Et les cercles devenaient de plus

en plus rétrécis et m'enlaçaient de fils de feu, et ils formaient à la fin une tresse épaisse qui m'empêchait de faire un seul mouvement.

En même temps il me semblait que le regard terrible de ces yeux effrayants s'emparait de tout mon être et le maîtrisait. La pensée à laquelle il était encore suspendu comme à un fil mince était une mortelle angoisse qui me mettait au martyre. L'arbre abaissa profondément ses fleurs sur moi, et de ces fleurs partit la voix charmante d'un jeune homme qui disait :

– Angélique ! je te sauverai ! je te sauverai !
mais...

Angélique fut interrompue ; on annonça le grand écuyer de R., qui désirait parler au colonel. Aussitôt qu'Angélique entendit le nom du grand écuyer, des larmes tombèrent en torrents de ses yeux ; et elle s'écria avec l'expression de la douleur la plus profonde, de cette voix qui part seulement d'une poitrine déchirée par les blessures les plus profondes de l'amour :

– Maurice ! ah ! Maurice !

Le grand écuyer avait entendu ces mots en entrant, il vit Angélique en larmes et les bras étendus vers lui, comme hors de lui il jeta de sa tête sa casquette, qui tomba en retentissant sur le plancher, et se précipita aux pieds de la jeune fille, la saisit dans ses bras lorsque, écrasée de plaisir et de douleur, elle allait tomber sur le parquet, et la serra avec ardeur contre sa poitrine.

Le colonel contemplait ce groupe, muet d'étonnement.

– Je pressentais qu'ils s'aimaient, murmura doucement la colonelle, mais je n'en savais pas un mot.

– Grand écuyer de R., s'écria le colonel furieux, qu'avez-vous dit à ma fille ?

Maurice, revenant aussitôt à lui-même, posa doucement dans un fauteuil Angélique à moitié évanouie, ramassa sa casquette, s'avança la rougeur sur la figure, et assura au colonel qu'il aimait Angélique au delà de toute expression, mais que jusqu'à ce moment le plus petit mot qui eût l'apparence d'une déclaration de ses sentiments n'était jamais venu sur ses lèvres,

qu'il n'avait jamais espéré qu'Angélique le payât de retour. Ce moment, qu'il ne pouvait prévoir, lui avait ouvert toutes les félicités du ciel, et il espérait que le plus noble des hommes, le plus tendre des pères ne refuserait pas à son instante prière de bénir une union formée par le plus tendre, le plus pur amour.

Le colonel jeta sur le grand écuyer et sur Angélique de sombres regards, puis il se mit à se promener dans la chambre, les bras croisés l'un sur l'autre, sans dire un seul mot, comme un homme qui lutte avant de prendre une résolution. Il s'arrêta devant sa femme, qui avait pris Angélique dans ses bras et essayait de la consoler.

– Quel rapport, dit-il d'une voix sombre et pleine d'une colère contenue, ton songe ridicule a-t-il avec le comte ?

Alors Angélique se jeta à ses pieds, baisa ses mains, les baigna de larmes, et lui dit d'une voix à moitié étouffée :

– Ah ! mon père, mon père bien-aimé ! ces yeux terribles qui saisissaient mon âme, c'étaient

les yeux du comte, c'était sa main de fantôme qui m'enveloppait d'une trame de feu. Mais la voix consolatrice de jeune homme qui me parla du sein des fleurs odorantes de l'arbre merveilleux c'était Maurice, mon Maurice !

– Ton Maurice ! reprit le colonel en se détournant par un mouvement si brusque, qu'Angélique en fut presque renversée. Puis il dit d'une voix sourde en se parlant à lui-même : – Ainsi la sage détermination d'un père, la demande d'un homme plein de noblesse seraient sacrifiées à des élucubrations d'enfant et à un amour clandestin !

Il recommença comme auparavant à se promener silencieusement dans la chambre, puis s'adressant à Maurice :

– Monsieur le grand écuyer de R., dit-il, vous savez que j'ai pour vous une haute estime, je n'aurais jamais désiré pour gendre un homme qui me fût plus agréable, mais j'ai donné ma parole au comte de S...i, auquel j'ai des obligations aussi grandes qu'un homme peut en avoir à un autre. Mais ne croyez pas que je veuille jouer le rôle

d'un père tyrannique ; je vais aller trouver le comte, je lui raconterai tout. Votre amour me vaudra un combat sanglant, peut-être me coûtera-t-il la vie, mais qu'il en soit ainsi, je l'offre volontiers : attendez ici mon retour.

Le grand écuyer l'assura avec enthousiasme qu'il courrait lui-même plutôt cent fois à la mort que de souffrir que le colonel s'exposât en quoi que ce fût. Sans lui répondre, le colonel se précipita au dehors.

À peine avait-il quitté la chambre, que les amants, au comble du ravissement, tombèrent dans le bras l'un de l'autre et se jurèrent une inébranlable fidélité. Alors Angélique assura qu'au moment où le colonel lui avait appris la demande en mariage du comte, elle avait pour la première fois senti au fond du cœur combien elle aimait son Maurice, et qu'elle mourrait plutôt que de donner sa main à un autre. Il lui avait semblé alors que Maurice l'aimait aussi depuis longtemps.

Puis ils se rappelèrent ensemble des moments où leur amour mutuel s'était trahi, et, oubliant

toute la colère, toute la résistance du colonel, ils se mirent à pousser des exclamations de joie comme des enfants. La colonelle, qui avait depuis longtemps découvert le germe de cet amour, appuyait de tout son cœur le choix de sa fille, et elle leur jura de faire de son côté tout ce qui dépendrait d'elle pour détourner le colonel d'une union qui l'effrayait sans qu'elle sût pourquoi.

Une heure s'était à peu près écoulée, lorsque la porte s'ouvrit. Au grand étonnement de tous, le comte S...i entra ; le colonel le suivait les yeux enflammés. Le comte s'approcha d'Angélique, saisit sa main et la fixa avec un sourire amer et douloureux. Angélique frissonna, et murmura d'une voix à peine distincte et près de s'évanouir :

– Ah ! ces yeux !

– Vous pâlissez, mademoiselle, lui dit le comte, comme autrefois lorsque, pour la première fois, j'entrai dans votre salle de réunion. Suis-je donc véritablement un spectre épouvantable ? Non, Angélique, n'ayez pas peur, ne craignez rien d'un malheureux qui vous aimait avec tout le

feu, toute l'ardeur d'un jeune homme. Ignorant que vous eussiez donné votre cœur, il était assez fou pour prétendre à votre main. Non ! même la parole de votre père ne me semble pas un droit à une félicité que vous seule pouvez accorder. Vous êtes libre, mademoiselle ! Ma vue ne vous rappellera même pas les moments d'ennui que je vous ai causés, demain peut-être je retournerai dans mon pays.

– Maurice ! mon Maurice ! s'écria Angélique au comble de la joie, et elle se précipita dans les bras de son bien-aimé.

Le comte tressaillit de tous ses membres, ses yeux s'enflammèrent d'un feu inusité, ses lèvres tremblèrent, il laissa échapper un son inarticulé. Mais se tournant tout à coup vers la colonelle, pour lui faire une demande insignifiante, il parvint à dominer la fougue de ses sentiments, tandis que le colonel répétait à chaque instant :

– Quelle grandeur d'âme ! quelle noblesse ! qui peut ressembler à cet homme d'élite ! soyez mon ami pour la vie.

Et puis il pressa le grand écuyer, Angélique et

la colonelle sur son cœur, tout en assurant, le rire sur les lèvres, qu'il ne voulait rien savoir de plus sur le méchant complot qui avait été tramé contre lui ; puis il exprima l'espoir qu'Angélique n'aurait plus rien à redouter à l'avenir des yeux de fantôme.

Il était plus de midi, le colonel invita le grand écuyer et le comte à déjeuner avec lui. On envoya chercher Dagobert, qui vint bientôt au milieu d'eux tout rayonnant de gaieté.

Lorsque l'on voulut s'asseoir, Marguerite ne se trouva pas là. On apprit qu'elle s'était enfermée dans sa chambre, et avait déclaré qu'elle se sentait malade et hors d'état de se joindre à la société.

– Je ne sais, dit la colonelle, ce que Marguerite a depuis quelque temps, elle est pleine de caprices fantasques, elle pleure ou rit pour la moindre chose, sa manière d'être étrange va jusqu'à la rendre insupportable.

– Ton bonheur, dit tout bas Dagobert au grand écuyer, est la mort de Marguerite.

– Visionnaire, lui répondit son ami sur le même ton, ne trouble pas mon bonheur !

Jamais le colonel n'avait été si joyeux, jamais la colonelle, toujours occupée de l'avenir de sa fille et le voyant assuré, ne s'était senti plus de joie au cœur, ajoutez à cela que Dagobert était d'un entrain étourdissant et que le comte, oubliant la douleur de sa fraîche blessure, laissait briller toute la puissance et la souplesse de son esprit, et l'on comprendra que tout concourait à tresser autour de l'heureux couple comme une couronne admirable et parfumée.

Le crépuscule était arrivé, le vin le plus généreux perlait dans les verres, on buvait avec des cris de joie à la santé, au bonheur des fiancés. Alors s'ouvrit la porte de l'antichambre, et Marguerite s'avança en chancelant, couverte de sa robe blanche de nuit, les cheveux épars, pâle et défaite comme une morte.

– Marguerite ! que signifie ceci ? demanda le colonel.

Mais, sans faire attention à lui, Marguerite s'avança lentement vers le grand écuyer, posa sa

main froide sur sa poitrine, déposa un léger baiser sur son front et murmura d'une voix éteinte :

– Le baiser de la mourante portera bonheur au joyeux fiancé !

Et elle tomba sur le plancher.

– Voici un malheur qui se présente, dit Dagobert bas au comte, la jeune folle est éprise du grand écuyer.

– Je le sais, répondit le comte, elle a probablement poussé la folie jusqu'à prendre du poison.

– Au nom du ciel ! dit Dagobert glacé d'effroi, et il s'élança vers le fauteuil où on avait déposé la malheureuse fille.

Angélique et la colonelle étaient occupés d'elle, la délaçant et lui frottant le front avec des eaux spiritueuses.

Lorsque Dagobert s'approcha, elle ouvrit les yeux.

La colonelle disait :

– Calme-toi, mon enfant, tu es malade, cela se

remettra, cela va passer.

Marguerite répondit d'une voix étouffée :

– Cela se passera bientôt... le poison...

Angélique et la colonelle se mirent à pousser des cris.

– Mille démons ! l'enragée ! s'écria le colonel ; qu'on coure chercher un médecin ! vite ! le premier venu sera le meilleur ! Amenez de suite celui qui pourra venir !

Les domestiques, Dagobert lui-même se précipitaient.

– Halte ! s'écria le comte, qui était resté calme jusqu'alors et avait vidé à son aise son verre plein de syracuse, son vin favori, halte ! si Marguerite a pris du poison, un médecin est inutile, car je suis le meilleur médecin en pareil cas. Permettez-moi de l'examiner.

Il s'approcha de Marguerite, qui était évanouie et agitée de temps à autre par quelques mouvements nerveux. Il se pencha sur elle, et on le vit tirer de sa poche un petit étui et en prendre entre les doigts un objet dont il frota légèrement

la nuque et le creux de l'estomac de Marguerite.

– Elle a pris de l'opium, dit-il à la société en s'écartant un peu d'elle, cependant on peut la sauver en employant des moyens que j'ai en ma possession. Portez-la dans sa chambre.

Lorsqu'elle y eut été transportée, le comte resta seul avec elle.

La femme de chambre de la colonelle avait trouvé un flacon dans la chambre de Marguerite ; on avait ordonné peu de temps auparavant quelques gouttes d'opium à la colonelle : Marguerite avait tout bu.

– Le comte, dit Dagobert avec un peu d'ironie, est réellement un homme étonnant ; il a tout deviné. Rien qu'en regardant Marguerite, il a su tout d'abord qu'elle avait pris du poison, et puis il en a reconnu le genre et la couleur.

Une demi-heure après le comte entra dans le salon, et assura que tout danger de mort était passé pour Marguerite. Jetant un regard de côté vers Maurice, il ajouta qu'il espérait arracher de son cœur la cause de tout ce mal. Il fallait, au

reste, disait-il, qu'une femme de chambre veillât auprès de Marguerite ; lui-même se proposait de passer la nuit dans une chambre voisine, afin d'être tout prêt à lui porter secours dans le cas d'une nouvelle attaque. Il désirait toutefois se donner des forces dans l'exercice de ses soins médicaux avec quelques nouveaux verres de l'excellent vin. Et il se remit à table avec les hommes. Angélique et la colonelle s'éloignèrent encore tout émues de ce qui venait d'arriver.

Le colonel s'emporta contre la maudite attaque de folie de Marguerite, c'est ainsi qu'il nommait sa tentative de suicide. Maurice et Dagobert se sentaient étrangement troublés. Le comte n'en fit pas moins éclater une gaieté d'autant plus grande, et qui avait en elle-même quelque chose de cruel.

– Ce comte, dit Dagobert à son ami lorsqu'ils s'en retournaient à leur demeure, me semble bien singulier, on dirait qu'il y a en lui quelque mystère.

– Ah ! répondit Maurice, il pèse cent livres sur mon cœur. Le sombre pressentiment d'un

malheur quelconque qui menace mon amour me remplit tout entier.

Cette nuit même le colonel fut réveillé par un courrier venu de la résidence. Le matin suivant il entra chez sa femme le visage couvert de pâleur.

– Nous allons, lui dit-il avec une tranquillité feinte, être de nouveau séparés, ma chère enfant. La guerre vient de recommencer. J’ai reçu un ordre avant l’aube ; il me faut partir avec mon régiment le plus tôt possible, peut-être même cette nuit.

La colonelle très effrayée se mit à fondre en larmes.

– Cette guerre finira bientôt glorieusement, j’en suis sûr, comme la première, dit le colonel en la consolant ; je ne pressens rien qui puisse inquiéter. Tu peux cependant, ajouta-t-il, jusqu’à la paix aller résider dans nos terres avec Angélique. Je vous donnerai un compagnon qui vous fera oublier votre solitude. Le comte de S...i part avec vous.

– Comment ! s’écria la colonelle, y penses-tu ?

Au nom du ciel ! le comte venir avec nous ? le prétendu refusé ? le rancuneux Italien qui sait cacher au fond de son cœur son désir de vengeance pour le laisser courir comme un torrent au premier moment favorable ? Ce comte, dont toute la manière d'être me déplait, qui depuis hier même m'est devenu encore plus antipathique, je ne sais pourquoi !

– En vérité ! s'écria le colonel en l'interrompant, c'est à n'y pas tenir avec l'imagination et les folles idées des femmes ! Vous ne comprenez pas la grandeur d'âme d'un homme au caractère ferme. Le comte a passé la nuit tout entière, comme il l'avait proposé, dans la chambre voisine de celle de Marguerite. Ce fut à lui que j'annonçai la première la nouvelle de la campagne qui va s'ouvrir. Il lui est presque impossible de retourner dans son pays. Il en était consterné. Je lui offris de demeurer dans mes propriétés. Après quelques hésitations, il y consentit et me donna sa parole d'honneur de tout faire pour vous protéger et chercher à vous rendre plus supportable le temps de la séparation par tous les moyens en son pouvoir. Tu sais tout ce

que je dois au comte, mes biens sont pour lui un lieu d'asile, puis-je le lui refuser ?

La colonelle n'osait, ne pouvait rien répondre.

Le colonel tint parole. La nuit suivante on sonna le départ, et les amants éprouvèrent toutes les douleurs infinies de la séparation.

Quelques jours plus tard, lorsque Marguerite fut rétablie, la colonelle partit avec elle et Angélique. Le comte suivait avec les gens.

Le comte, dans les premiers temps, pour ne pas renouveler leurs chagrins, se tint discrètement à l'écart. À l'exception des moments où elles demandaient expressément à le voir, il restait enfermé dans sa chambre ou faisait des promenades solitaires.

La campagne parut d'abord favorable à l'ennemi. Bientôt après de glorieuses victoires furent remportées. Le comte était alors toujours le premier à apporter les nouvelles de triomphes et surtout les détails les plus circonstanciés sur le régiment que commandait le colonel. Le colonel et le grand écuyer n'avaient reçu dans les

combats les plus meurtriers ni balles ni coups de sabre. Cela était constaté par des lettres authentiques venues du quartier général.

Ainsi le comte apparaissait toujours à ces dames comme un messenger céleste de bonheur et de victoire. Aussi sa manière d'être respirait pour Angélique le plus profond et le plus pur intérêt, semblable à celui que montre le père le plus tendre et le plus jaloux du bonheur de son enfant.

La colonelle et Angélique étaient forcées de s'avouer que le colonel avait bien placé son affection et que tout jugement défavorable contre lui eût été le fruit de la prévention la plus ridicule. Marguerite elle-même, paraissant tout à fait guérie de sa folle passion, était de nouveau la Française vive et babillarde.

Une lettre du colonel à sa femme, qui en renfermait une autre du grand écuyer à Angélique, dissipa jusqu'au moindre reste d'inquiétude. La capitale de l'ennemi avait été prise et une trêve avait été conclue.

Angélique nageait dans le bonheur et la joie, et c'était toujours le comte qui parlait avec la

chaleur la plus entraînante des hauts faits du brave Maurice et du bonheur qui attendait son heureuse fiancée. En ces occasions, il saisissait la main d'Angélique, la serrait contre son cœur et lui demandait s'il lui était encore odieux comme autrefois.

Angélique, toute confuse, lui jurait, les yeux pleins de larmes, qu'elle n'avait jamais eu de haine pour personne, mais qu'elle avait aimé Maurice avec trop d'ardeur pour ne pas s'effrayer d'une rivalité. Alors le comte lui disait d'une voix sérieuse et solennelle :

– Ne voyez en moi, Angélique, qu'un fidèle ami de votre père.

Et il déposait un léger baiser sur son front, qu'elle ne refusait pas, comme une candide jeune fille qu'elle était, car il lui semblait que ce baiser lui était donné par son père, qui avait l'habitude de l'embrasser ainsi.

On pouvait presque espérer que le colonel reviendrait bientôt dans sa patrie, lorsqu'il arriva une lettre qui contenait le récit d'un épouvantable événement.

Le grand écuyer, en traversant un village, accompagné seulement de quelques domestiques, avait été attaqué par des paysans armés ; il était tombé atteint d'un coup de feu et avait été emporté plus loin par un brave cavalier qui s'était fait jour à travers l'ennemi. Alors toute la joie qui animait la maison fit tout à coup place à l'effroi, au chagrin et au désespoir.

Toute la maison du colonel était dans une bruyante agitation. Les domestiques, couverts de leur riche livrée de gala, couraient dans les escaliers, les voitures retentissaient sur le pavé de la cour apportant les invités, que venait recevoir solennellement le colonel portant sur la poitrine les décorations nouvelles qu'il avait méritées dans la dernière guerre.

Au haut, dans une chambre solitaire, Angélique était assise dans une parure de fiancée, dans tout l'éclat de sa beauté, toute la fraîcheur de sa fleur de jeunesse.

La colonelle était auprès d'elle.

– Tu as, ma chère enfant, lui disait-elle, choisi en toute liberté le comte S...i pour ton époux. Autant ton père paraissait autrefois désireux de cette union, autant depuis la mort du malheureux Maurice il paraissait peu s'en soucier. On dirait même qu'il partage aujourd'hui le sentiment douloureux que j'éprouve sans pouvoir te le cacher. Il me semble incompréhensible que tu aies si promptement oublié Maurice. L'heure décisive approche, tu vas donner ta main au comte, consulte ton cœur, il en est encore temps : que jamais le souvenir de celui dont tu as perdu la mémoire ne vienne comme un ombre épaisse obscurcir le bonheur de ta vie !

– Jamais, s'écria Angélique tandis que des pleurs brillaient en perles sur ses paupières, je n'oublierai Maurice ! Jamais je n'aimerai comme je l'ai aimé. Le sentiment que j'éprouve pour le comte est tout différent. Je ne sais comment il s'est emparé de mon affection. Je ne l'aime pas, je ne peux pas l'aimer comme j'aimais Maurice ; mais il me semble que sans lui il me serait impossible de vivre, de penser, de sentir. Une voix fantastique me répète sans cesse qu'il faut

qu'il soit mon époux, qu'autrement l'existence pour moi est insupportable. J'obéis à cette voix que je crois être le langage mystérieux de la Providence.

La femme de chambre entra avec la nouvelle que Marguerite, qui avait disparu depuis le matin, n'avait pas encore été retrouvée, mais que le jardinier venait d'apporter un billet d'elle et que cette demoiselle lui avait donné avec l'injonction de le porter au château lorsqu'il aurait terminé son ouvrage et porté ses dernières fleurs.

La colonelle ouvrit la lettre et lut :

« Vous ne me reverrez plus, un sort terrible me chasse de votre maison ; je vous en supplie, vous qui avez été autrefois pour moi une tendre mère, ne me faites pas poursuivre, ne me faites pas revenir de force. Une seconde tentative de suicide réussirait mieux que la première. Qu'Angélique savoure à longs traits un bonheur qui me déchire le cœur ! Adieu pour toujours ! oubliez la malheureuse Marguerite ! »

– Que signifie ceci ? s'écria violemment la colonelle. Cette folle s'est-elle mis en tête de

troubler toutes nos joies ? Se trouve-t-elle toujours là en travers lorsqu'il est question pour toi de prendre un époux ? Qu'elle parte, l'ingrate que j'ai traitée comme ma fille ! Qu'elle parte ! je m'inquiéterai bien peu d'elle.

Angélique se mit à pleurer amèrement la perte de sa sœur, et la colonelle la pria instamment au nom du ciel de ne pas accorder une seule de ces heures importantes à des regrets pour une insensée.

La société était réunie dans le salon pour se rendre à la petite chapelle, où un prêtre catholique devait unir les mariés. L'heure destinée venait de sonner. Le colonel amena la fiancée au salon ; chacun admirait sa beauté, que rehaussait encore la simple élégance de sa toilette. On attendait le comte. Un quart d'heure succédait à un autre, il n'arrivait pas. Le colonel alla dans sa chambre. Il y trouva le domestique, qui lui annonça que le comte, après s'être entièrement habillé, s'était trouvé indisposé subitement, et était allé faire une promenade dans le parc pour se remettre au grand air, et qu'il lui

avait défendu de le suivre. Il ne savait pas lui-même pourquoi cette manière d'agir du comte lui avait fait une impression profonde, ni pourquoi l'idée lui était venue qu'un malheur lui devait être arrivé.

Le colonel fit dire que le comte allait bientôt venir, et fit avertir en secret un célèbre médecin qui se trouvait dans la société de vouloir bien se rendre auprès de lui. Avec lui et le domestique il se mit à parcourir le parc pour retrouver son futur gendre. En quittant la grande allée ils se dirigèrent vers une place entourée d'un bois épais, qui, le colonel se le rappelait, était l'endroit que le comte aimait le plus. Là, ils l'aperçurent assis sur un banc de gazon, habillé de noir, ses décorations sur la poitrine et les mains jointes. Il était appuyé contre le tronc d'un sureau en fleur, les yeux fixes et sans mouvement. Ils tressaillirent d'effroi, car les yeux du comte paraissaient éteints.

– Comte S...i, que vous est-il arrivé ? demanda le colonel.

Pas de réponse ! nul mouvement ! la

respiration était arrêtée !

Le médecin s'élança, lui ôta son habit, sa cravate, lui frotta le front ; puis il se tourna vers le colonel en disant :

– Tout secours est inutile, il est mort ! Une crise nerveuse vient de l'enlever à l'instant même.

Le domestique se mit à jeter les hauts cris. Le colonel, dominant son effroi par un violent effort, lui ordonna de se taire.

– Nous tuerons Angélique, dit-il, si nous ne sommes pas prudents !

Il saisit le cadavre du comte, le porta par une allée déserte dans un pavillon éloigné dont il avait la clef sur lui, le laissa là sous la surveillance du domestique, et rentra au château avec le médecin.

Incertain de la conduite qu'il lui fallait tenir, il ne savait s'il fallait cacher à Angélique l'effroyable catastrophe ou bien lui dire tout avec la plus grande tranquillité possible.

Lorsque le colonel entra dans le salon, il

trouva tout dans un trouble extrême. Au milieu d'une conversation enjouée, Angélique avait tout à coup fermé les yeux et était tombée dans un évanouissement profond. Elle était couchée sur un sofa dans une chambre voisine. Elle n'était ni pâle ni défaite, au contraire les roses de ces joues étaient plus fraîches que jamais ; une grâce ineffable, un éclat céleste avaient illuminé son visage. Elle paraissait pénétrée de joie.

Le médecin, après l'avoir longtemps examinée avec une scrupuleuse attention, assura qu'il n'y avait rien à craindre et qu'elle se trouvait, par un phénomène difficile à comprendre, plongée dans un état magnétique.

– Je ne voudrais pas essayer de l'en tirer, ajouta-t-il, mais elle va bientôt s'éveiller d'elle-même.

Pendant ce temps un chuchotement parcourait la société des hôtes. La mort du comte semblait avoir été mystérieusement apprise. Tout le monde se retira peu à peu tristement et en silence, et on entendit les voitures s'éloigner.

La colonelle, penchée sur sa fille, guettait

jusqu'à son moindre souffle. Celle-ci paraissait balbutier à voix basse des mots que personne ne pouvait comprendre. Le médecin ne voulut point qu'on la déshabillât, ni même qu'on lui ôtât ses gants. Le moindre attouchement, disait-il, peut lui être fatal.

Tout à coup Angélique ouvrit les yeux et s'élança avec un cri déchirant :

– Il est là ! il est là ! disait-elle, et du sofa elle se précipita en furieuse au dehors, à travers l'antichambre, et descendit les marches de l'escalier.

– Elle est folle ! s'écria la colonelle effrayée ; ô Dieu du ciel, elle est folle !

– Non, non ! reprit le médecin, ce n'est point de la folie, mais il peut arriver quelque chose d'inouï, et il se précipita derrière elle.

Il aperçut Angélique s'élançant, rapide comme la flèche, sur la grande route, à travers la porte du château, les bras levés ; son riche vêtement de dentelles flottait dans les airs, et ses cheveux déroulés flottaient au gré de la brise. Un cavalier

s'élança à sa rencontre ; il se jeta à bas de son cheval, lorsqu'il fut près d'elle, et l'entoura de ses bras.

Deux autres cavaliers qui l'accompagnaient firent halte et mirent pied à terre.

Le colonel, qui avait suivi le médecin en toute hâte, s'arrêta sans pouvoir parler devant le groupe. Il se frottait le front comme s'il s'efforçait de retenir ses pensées. C'était Maurice, qui tenait Angélique serrée sur sa poitrine ; près de lui étaient Dagobert et un beau jeune homme en riche uniforme de général russe.

– Non ! s'écriait sans cesse Angélique en tenant embrassé son bien-aimé, jamais je ne te fus infidèle, Maurice ! mon cher, mon tendre amant !

Et Maurice lui disait :

– Oui, je le sais, va ! oui, je le sais ! ma belle image des anges ! il t'a dominée par des artifices de démon. Et il emportait plutôt qu'il ne conduisait Angélique au château, pendant que les autres suivaient en silence.

À la porte du château seulement le colonel poussa un profond soupir comme s'il recouvrait seulement ses pensées, et s'écria en promenant autour de lui des regards interrogateurs :

– Quelle apparition ! quel prodige !

– Tout s'éclaircira, dit Dagobert ; et il présenta au colonel l'étranger comme le général russe Bogislaw Desen, l'ami intime du grand écuyer.

Lorsqu'ils furent arrivés dans les appartements du château, Maurice, sans remarquer l'effroi du colonel, demanda avec un regard sauvage :

– Où est le comte de S...i ?

– Parmi les morts, reprit sourdement le colonel ; il y a une heure, il a succombé à une crise nerveuse.

Angélique frissonna.

– Oui, dit-elle, je le sais ; dans le moment de sa mort il me sembla que quelque chose se brisait en moi en retentissant comme du cristal, je tombai dans un état étrange ; j'ai sans doute rêvé pendant tout le temps que dura ce sommeil, car, autant que je me le rappelle, les yeux terribles

n'avaient plus de pouvoir sur moi, la trame de feu se déchirait, je me sentais libre, j'éprouvais le calme des cieux, je vis Maurice, mon Maurice ! Il venait, je me précipitais vers lui ! Et elle se serra contre son bien-aimé comme si elle avait peur de le perdre encore.

– Dieu soit loué ! dit la colonelle le regard fixé vers le ciel, ce poids qui m'écrasait le cœur est donc enlevé, me voici délivré de l'angoisse qui m'oppressait au moment où Angélique allait donner sa main au comte.

Le général Desen demanda à voir le cadavre du comte ; on le conduisit devant lui. Lorsqu'on écarta la couverture qui le couvrait, le général en examinant le visage contracté par la mort s'écria :

– C'est bien lui, c'est lui, par le Dieu du ciel !

Angélique s'était endormie dans les bras du grand écuyer. On la porta dans sa chambre. Le médecin prétendit que rien ne pouvait être plus salubre que ce sommeil pour calmer toutes les forces de l'esprit surexcitées. Elle échappa ainsi à la maladie qui la menaçait.

Aucun des invités n'était resté au château.

– Il est temps, s'écria le colonel, de délier tous les nœuds de ces mystères. Dis-moi, Maurice, quel ange du ciel t'a rappelé à la vie ?

– Vous savez, commença Maurice, de quelle manière infâme je fus attaqué, lorsque déjà l'armistice était conclu. Atteint d'un coup de feu, je tombai de mon cheval, privé de connaissance. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. En reprenant mes sens je sentis le mouvement d'une voiture. Il était nuit noire, plusieurs voix chuchotaient bas autour de moi. On parlait français, ainsi j'étais blessé, au pouvoir des ennemis. Cette pensée me glaça d'effroi, et je sentis une seconde fois mes sens défaillir. À cet évanouissement succéda un état qui m'a seulement laissé le souvenir de quelques moments d'un violent mal de tête. Un jour je m'éveillai tout à fait maître de mes pensées. Je me trouvai dans un bon lit, presque magnifique, orné de rideaux de soie, de cordons et de franges. La chambre très vaste et très haute était garnie de tapis de soie et de tables et de chaises lourdement

dorés à l'ancienne mode française. Un étranger courbé sur moi examinait mon visage et s'élança alors vers le cordon d'une sonnette, qu'il tira avec force. Quelques minutes après deux hommes entrèrent : le plus âgé portait un habit brodé à l'ancienne mode, et était décoré d'une croix de Saint-Louis ; le plus jeune s'avança vers moi, tâta mon pouls, et dit en s'adressant à l'autre :

– Il est hors de danger.

Alors le plus âgé s'annonça à moi comme le chevalier de T... Le château où je me trouvais était le sien. Il se trouvait en voyage, ajouta-t-il, au moment où des paysans assassins m'avaient jeté à terre et s'apprêtaient à me piller. Il parvint à me délivrer. Il me fit placer dans sa voiture et porter dans son château, situé à une assez grande distance de toute communication avec les routes militaires. Là, le médecin de sa maison entreprit ma cure difficile. Il aimait ma nation, qui lui avait montré beaucoup de bienveillance dans les temps malheureux de la révolution, et il était enchanté de pouvoir m'être utile. Tout ce qui pouvait

m'être commode ou agréable était à ma disposition dans le château ; mais sous aucune condition il ne me permettrait, disait-il, de le quitter avant que je fusse entièrement rétabli de mes blessures, et que les chemins fussent devenus moins dangereux. Il déplorait l'impossibilité où il se trouvait de donner à mes amis des nouvelles de mon lieu de refuge.

Le chevalier était veuf, ses fils étaient absents, de sorte qu'il habitait le château avec le chirurgien seulement et de nombreux domestiques.

Il serait trop long de vous raconter comment ma santé revenait chaque jour davantage entre les mains de l'habile docteur, et de quelle manière gracieuse le chevalier s'efforçait de m'offrir tout ce qui pouvait charmer la solitude de ma vie. Sa conversation était plus sérieuse qu'elle ne l'est ordinairement parmi ses compatriotes, et sa manière de voir était aussi plus juste. Il parlait de la science et des arts, et évitait autant que possible de s'entretenir des événements nouveaux. Mon unique pensée était Angélique, et

mon âme était en feu quand je pensais qu'elle devait être plongée dans la douleur par la nouvelle de ma mort. Je donnais à chaque moment au chevalier des lettres pour les faire porter à mon quartier général. Il me consolait en me promettant que lorsque je serais tout à fait guéri, il s'arrangerait à tout hasard à faciliter mon retour dans ma patrie. Je pouvais seulement présumer d'après ses discours que la guerre était recommencée, et d'une manière désavantageuse pour les alliés ; ce qu'il voulait me cacher par bienveillance.

Je n'ai besoin que de raconter quelques incidents pour donner raison aux étranges croyances de Dagobert.

La fièvre m'avait à peu pris quitté, lorsque je tombai une nuit dans un état rêveur incompréhensible, qui m'épouvante encore maintenant, bien que je n'en aie gardé qu'un vague souvenir.

Je voyais Angélique, mais il me semblait que son image s'effaçait peu à peu dans une lueur tremblante, et tous mes efforts ne pouvaient la

retenir. Un autre être se plaçait de force entre nous, se posait sur ma poitrine et allait chercher mon cœur en moi-même. J'étais écrasé d'une douleur brûlante, et je me sentais aussi en même temps pénétré d'une étrange sensation de plaisir.

Au matin mes premiers regards s'arrêtèrent sur un portrait placé en face du lit, et que je n'avais pas encore remarqué. J'éprouvai un sentiment d'effroi qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme. C'était Marguerite avec le regard vif et brillant de ses yeux noirs. Je demandai au domestique d'où venait cette image, et qui elle représentait. Celui-ci assura que c'était la nièce du marquis, la marquise de T... Il ajouta que ce portrait avait toujours été à cette place ; et que peut-être je ne l'avais pas remarqué, parce que depuis la veille seulement on en avait ôté la poussière.

Le chevalier me confirma tout ceci. Ainsi, lorsque, éveillé, je voulais appeler dans mon esprit l'image d'Angélique, Marguerite était devant moi. Il me semblait dans mon chagrin que je ne pouvais me débarrasser d'elle, et c'était un

supplice que je n'oublierai jamais.

Un jour j'étais à ma fenêtre, me rafraîchissant aux doux parfums que souffle le vent du matin ; j'entendis dans le lointain le son des trompettes. Je reconnus la marche joyeuse de la cavalerie russe, et mon cœur battait de joie ; il me semblait qu'avec ces sons des esprits amis volaient vers moi et me consolait de leurs voix chéries : c'était comme si la vie m'avait tendu les mains pour me tirer du cercueil où un pouvoir ennemi m'avait enfermé. Des cavaliers parurent, rapides comme l'éclair ; bientôt ils étaient dans la cour du château. Je les envisage : tout à coup je me mets à crier plein du ravissement le plus pur :

– Bogislaw ! mon cher Bogislaw !

Le chevalier arrive, pâle, troublé, parlant de logements militaires inattendus, de fatal dérangement. Sans faire attention à lui, je me précipite et je me jette dans les bras de Bogislaw.

J'appris alors à mon grand étonnement que la paix était conclue depuis longtemps, et que la plus grande partie des troupes s'en retournait dans ses foyers. Le chevalier m'avait caché tout

cela pour me retenir captif dans son château. Nous ne pouvions l'un et l'autre deviner le motif de cette conduite. Bogislaw toutefois sentait confusément qu'il y avait là-dessous quelque chose d'irrégulier. La manière d'être du chevalier changeait d'heure en heure : il était grondeur jusqu'à l'impolitesse, et nous fatiguait de son entêtement et de ses mesquineries. Lorsque je lui parlais de ma reconnaissance avec enthousiasme, il souriait d'une manière sournoise avec les gestes d'un homme fantasque et capricieux.

Après un repos de vingt-quatre heures, Bogislaw voulut partir et me joignit à sa troupe. Nous nous sentîmes joyeux lorsque nous vîmes derrière nous ce vieux manoir, qui ne me paraissait plus qu'une sombre prison.

Mais continue mon récit, Dagobert, c'est à toi maintenant de raconter les événements étranges qui nous sont survenus.

– Comment, commença Dagobert, peut-on mettre en doute les singuliers pressentiments qui sont dans la nature humaine ? Jamais je n'ai cru à la mort de mon ami ; l'esprit qui nous parle dans

les songes me disait que Maurice était vivant, mais que des liens mystérieux le retenaient captif en quelque endroit. Le mariage d'Angélique avec le comte me déchirait le cœur. Lorsque je revins il y a quelque temps et que je trouvai Angélique dans une disposition d'esprit qui me fit pressentir avec effroi une influence magique, je pris la résolution de parcourir le pays étranger jusqu'à ce que j'eusse retrouvé mon Maurice. Mais rien ne peut exprimer le ravissement dont je fus transporté lorsque je le rencontrai sur la terre allemande avec son ami le général Desen.

Toutes les furies de l'enfer vinrent torturer le cœur de mon ami lorsqu'il apprit l'union d'Angélique avec le comte ; mais toutes ses malédictions et ses plaintes déchirantes sur l'infidélité d'Angélique cessèrent lorsque je lui eus fait part de mes suppositions et lui eus appris qu'il était en son pouvoir de conjurer tout le mal. Le général Desen tressaillit vivement lorsque je prononçai le nom du comte, et lorsque, selon son désir, je dépeignis sa tournure et ses traits il s'écria :

– Plus de doute, c’est lui, c’est lui-même !

– Figurez-vous, interrompit ici le général, que le comte S...i me ravit à Naples il y a quelques années, par des artifices sataniques qu’il avait à sa disposition, une maîtresse chérie. Oui, dans le moment même où je le traversai de mon épée, elle éprouva ainsi que moi une fascination infernale qui nous éloigna l’un de l’autre. J’ai su depuis que la blessure que je lui avais faite n’était pas mortelle, qu’il avait demandé la main de ma bien-aimée, et que le jour de son mariage elle était tombée morte frappée d’une attaque de nerfs.

– Dieu juste ! s’écria la colonelle, ma fille chérie n’était-elle pas menacée d’un sort pareil ? Comment ce pressentiment me venait-il ?

– C’est, dit Dagobert, la voix de l’esprit prophétique qui vous dit la vérité.

– Et quelle était l’apparition effroyable, continua la colonelle, dont Maurice nous parlait le soir même, où le comte s’est présenté si étrangement parmi nous ?

– Comme je vous le racontais alors, continua Maurice, j’entendis un coup effroyable, un souffle glacial siffla près de moi comme un messager de mort, et il me sembla qu’un fantôme blanc, tremblant et ayant des traits insaisissables, s’avança à travers le mur. Je réunis toutes les forces de mon esprit pour dominer mes craintes. Bogislaw était étendu roide, et je le croyais mort. Lorsque le médecin que j’avais fait appeler le fit revenir à lui, il me tendit la main d’un air mélancolique, et dit :

– Bientôt, demain, finiront mes peines !

Ce qu’il avait dit arriva, mais comme le pouvoir éternel l’avait résolu, et non pas comme Bogislaw s’y attendait.

Dans le plus fort de la mêlée, le jour suivant, une balle morte le frappa à la poitrine et le renversa de cheval ; la balle bienfaisante brisa en mille morceaux le portrait de son infidèle, qu’il portait toujours sur son cœur. La contusion fut vite guérie, et depuis ce temps Bogislaw a été délivré de toutes les apparitions qui troublaient son existence.

– C’est la vérité, dit le général, et même le souvenir de mon amante éveille en moi une douleur douce qui n’est pas sans charme. Mais notre ami Dagobert va vous raconter les aventures qui nous survinrent.

– Nous nous éloignons de R... en grande hâte, continua Dagobert. Aux premières lueurs du crépuscule nous arrivâmes dans la petite ville de P..., à six milles de distance d’ici. Nous avions l’intention de nous y reposer quelques heures et de repartir pour arriver directement ici. Que devînmes-nous, Maurice et moi, lorsque d’une chambre de l’auberge Marguerite se précipita vers nous la figure pâle, égarée par le délire ! Elle tomba aux genoux du grand écuyer, les embrassa en gémissant, se nomma elle-même la plus affreuse criminelle qui eût jamais mérité la mort, et le pria de la tuer sur place ! Maurice la repoussa avec horreur et s’élança au dehors.

– Oui, interrompit le grand écuyer, lorsque j’aperçus Marguerite à mes pieds, j’éprouvai à l’instant de nouveau toutes les souffrances qui m’avaient déchiré lors de mon séjour au château,

et je me sentis venir une fureur que je n'avais pas encore connue. Je fus sur le point de la frapper de mon épée ; mais je modérai ma colère, et je sortis aussitôt.

– Je relevai Marguerite, dit Dagobert, je parvins à la calmer, et j'appris d'elle dans ses discours sans ordre ce que j'avais pressenti. Elle me donna une lettre que le comte lui avait fait remettre hier à minuit. Voici cette lettre.

Dagobert tira une lettre, l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Fuyez, Marguerite, tout est perdu ! Il approche, l'objet de notre haine ! Toute ma science doit céder à la sombre destinée qui me saisit au moment où j'arrive au but ! Marguerite, je vous ai fait partager un secret qui aurait anéanti une femme ordinaire si elle eût tenté de résister. Mais avec la force d'un esprit supérieur, avec votre volonté inflexible, vous fûtes la digne élève de votre savant maître. Vous m'avez prêté votre aide, avec votre secours j'ai dominé les sentiments d'Angélique et tout son être. Alors j'ai

voulu reculer pour vous les bornes du bonheur de la vie, comme il germait dans votre âme. J'entrai dans le cercle des plus dangereux mystères, je commençai des opérations dont j'étais moi-même épouvanté. Tout fut inutile. Fuyez, sinon votre perte est certaine. Jusqu'au dernier moment je ferai courageusement tête au pouvoir ennemi ; mais, je le sens, ce moment me donnera une mort rapide. Je mourrai seul. Aussitôt que le moment sera venu, je me dirigerai vers l'arbre étrange à l'ombre duquel je vous ai souvent parlé des étonnants mystères que je mets en œuvre. Marguerite, ces mystères, oubliez-les pour toujours. La nature, la cruelle nature, devenue défavorable à ses enfants endurcis, offre aux voyants curieux qui portent une main hardie sur son voile un jouet brillant qui les séduit, et elle tourne contre eux sa force destructive.

» Je tuai autrefois une femme en m'imaginant d'allumer chez elle le feu du plus ardent amour. J'y perdis une partie de mes forces ; et pourtant, fou ridicule, j'espérais encore au bonheur terrestre !

» Adieu, Marguerite, retournez dans votre pays, rendez-vous à S.... Le chevalier de T... prendra soin de votre bonheur.

» Adieu ! »

Lorsque Dagobert eut terminé cette lettre, tout le monde se sentit frissonner involontairement.

– Ainsi, dit la colonelle, il me faudrait ajouter foi à des choses contre lesquelles se révolte ma raison ; mais il est certain que je n’ai jamais pu comprendre comment Angélique avait pu si vite oublier Maurice et tourner ses affections vers le comte. Je remarquai toutefois qu’elle était constamment dans un état d’exaltation, et cela même éveillait en moi de cruelles inquiétudes. Je me rappelle que le penchant d’Angélique pour le comte se révéla d’une manière étrange : elle me confia que presque toutes les nuits elle faisait des rêves agréables où le comte était toujours mêlé.

– C’est cela, dit Dagobert, Marguerite m’a avoué qu’elle avait passé des nuits auprès d’Angélique, à la demande du comte, dont elle lui

chuchotait sans cesse le nom à l'oreille en adoucissant sa voix. Plus d'une fois, me dit-elle, à minuit le comte s'était arrêté sur le seuil de sa porte, avait attaché pendant quelques minutes son regard fixe sur Angélique endormie et s'était éloigné. Cependant la lettre significative du comte a-t-elle encore besoin d'un commentaire ? Il est certain qu'il était parvenu par son art secret à agir psychiquement sur les sentiments intimes, et cela grâce à la force de sa nature énergique. Il était lié avec le chevalier de T... et appartenait à cette secte invisible qui compte des membres en Italie et en France, et dérive de l'ancienne école de P... Sur l'invitation du comte, le chevalier retint le grand écuyer dans son château, et exerça sur lui toutes sortes d'opérations magiques relatives à l'amour. Je pourrais pénétrer plus avant dans les mystères au moyen desquels le comte savait s'emparer du principe psychique tels que Marguerite me les a expliqués elle-même, je pourrais éclaircir bien des doutes sur une science qui ne m'est pas étrangère, mais à laquelle je ne veux attacher un nom de peur de n'être pas compris, mais qu'il ne soit pas question

aujourd'hui...

– Qu'il n'en soit jamais question, reprit la colonelle avec animation, ne parlons plus de ce sombre royaume inconnu où habite la terreur ! remercions la puissance du ciel qui a sauvé ma fille, mon enfant chérie, et qui nous a délivrés de cet hôte mystérieux qui est entré dans notre maison avec le trouble !

Le jour suivant on résolut de retourner à la ville. Le colonel et Dagobert restèrent seuls pour donner la sépulture au comte.

Angélique était depuis longtemps l'heureuse femme du grand écuyer.

Il arriva que par une soirée orageuse de novembre, la famille, en compagnie de Dagobert, était réunie devant le feu brillant de la cheminée, dans cette salle même où le comte de S...i était entré comme un spectre. Comme autrefois, des voix singulières sifflaient et hurlaient à l'envi sous le manteau de la cheminée, éveillées par le vent d'orage.

– Vous rappelez-vous encore ? demandait la

colonelle avec des regards brillants. Avez-vous oublié ?

– Surtout pas d’histoire de revenants ! s’écria le colonel.

Mais Angélique et Maurice parlaient de ce qu’ils éprouvaient à cette époque, ils se disaient comme alors ils s’aimaient déjà d’un ardent amour. Ils ne cessaient de se rappeler les plus petits détails qui reflétaient leur passion mutuelle. Leur doux effroi n’était que l’oppression de deux cœurs agités de désirs ; mais l’hôte mystérieux, ils se le rappelaient avec ses fantastiques présages, il les avait réellement fait trembler tous les deux.

– Ne dirait-on pas, mon cher Maurice, ajoutait Angélique, que les sons étranges du vent de l’orage que nous entendons maintenant nous parlent joyeusement de notre amour ?

– C’est vrai, reprit Dagobert, et même le sifflement de la théière n’a plus rien d’effrayant. Mais on dirait qu’un tout petit esprit du foyer, qui s’y trouve enfermé, y essaie une chanson de berceau.

Alors Angélique cacha son visage couvert de rougeur dans le sein de l'heureux Maurice.

Et celui-ci passa son bras autour de la taille de sa charmante femme, et murmura tout bas :

– Est-il un plus grand bonheur que le nôtre ici-bas ?

Le vœu

I

Le jour de la Saint-Michel, à l'heure où l'on sonnait l'Angelus au couvent des Carmes, une élégante berline de voyage, attelée de quatre chevaux de poste, roulait avec un bruit de tonnerre à travers les rues de la petite ville de Lilinitz sur les frontières de la Pologne. Elle s'arrêta enfin devant la porte cochère de la maison du vieux bourgmestre allemand.

Les enfants du bourgmestre mirent le nez à la fenêtre par curiosité ; mais la maîtresse de la maison se leva de son siège, et jeta avec humeur sur la table son attirail de couturière.

– Maudite enseigne ! dit-elle à son vieux mari, qui sortait précipitamment de la chambre voisine ; voilà encore des étrangers qui prennent notre logis pour une auberge. Pourquoi as-tu fait redorer la colombe de pierre qui est au-dessus de la porte ?

Le vieillard sourit finement et d'un air entendu sans répondre un seul mot. En un moment il eut jeté bas sa robe de chambre et mis son habit de cérémonie, qui, brossé avec soin depuis qu'il l'avait endossé pour aller à l'église, était étendu sur le dossier d'une chaise. Avant que sa femme stupéfaite eut pu ouvrir la bouche pour l'interroger il se tenait déjà à la portière de la voiture, qu'avait ouverte un domestique. Le bourgmestre avait sous le bras son bonnet de velours, et sa tête d'une blancheur argentée reluisait dans l'obscurité du crépuscule.

Une dame âgée, en manteau gris de voyage, descendit de la voiture, suivie d'une femme plus jeune dont le visage était voilé ; celle-ci s'appuya sur le bras du bourgmestre, et se traîna plutôt qu'elle ne marcha jusqu'à la maison. À peine fut-elle entrée dans la chambre, qu'elle retomba à moitié évanouie sur un fauteuil qu'à un signe de son mari la maîtresse du logis s'était empressée de lui avancer.

– La pauvre enfant ! dit la dame âgée au bourgmestre d'une voix basse et mélancolique ; il

faut que je reste quelques instants auprès d'elle.

Aussitôt, aidée de la fille aînée du bourgmestre, elle ôta son manteau de voyage ; et sa robe de nonne, ainsi qu'une croix étincelante qu'elle portait sur la poitrine, la firent reconnaître pour l'abbesse d'un couvent de l'ordre de Citeaux.

Cependant la dame voilée n'avait donné d'autres signes de vie qu'un gémissement faible et à peine sensible ; enfin elle demanda un verre d'eau à la maîtresse de la maison. Celle-ci apporta toute espèce de gouttes fortifiantes et d'élixirs, dont elle loua les propriétés merveilleuses, et conjura la dame de souffrir qu'on lui enlevât ce voile incommode et épais, qui devait lui gêner la respiration. Mais, toutes les fois qu'elle s'approcha, la dame la repoussa de la main, en détournant la tête avec les signes de l'effroi ; toutes les instances de la femme du bourgmestre furent inutiles. La malade but deux ou trois gorgées de l'eau qu'elle avait demandée, et dans laquelle l'hôtesse attentive avait jeté quelques gouttes d'un puissant cordial ; elle

consentit également à respirer l'odeur d'un flacon de sels ; mais ce fut toujours sous son voile, et sans le lever aucunement.

– Vous avez eu soin de tout préparer comme on la désirait ? demanda l'abbesse au bourgmestre.

– Oui, madame, répondit le vieillard, j'espère que notre sérénissime prince sera content de moi, ainsi que cette dame, pour laquelle j'ai tout disposé de mon mieux.

– Laissez-moi donc encore quelques moments seule avec ma pauvre enfant, reprit l'abbesse.

La famille quitta la chambre. On entendit l'abbesse parler à la dame avec ferveur et onction, et la dame prononça aussi quelques mots d'un ton qui remuait profondément le cœur. Sans précisément écouter, la maîtresse de la maison était restée à la porte de la chambre. Les dames parlaient italien ; ce qui contribuait à rendre toute l'aventure plus mystérieuse, et augmentait le serrement de cœur de la femme du bourgmestre.

Celui-ci appela sa fille et sa femme, leur dit de

préparer du vin et des rafraîchissements, et il rentra lui-même dans la chambre.

La dame voilée se tenait devant l'abbesse, la tête inclinée et les mains jointes, et paraissait plus tranquille. L'abbesse ne refusa pas de prendre un peu des rafraîchissements que l'hôtesse lui présenta ; puis elle s'écria :

– Allons, il est temps !

La dame voilée tomba à genoux. L'abbesse étendit les mains sur sa tête et murmura des prières. Quand elles furent terminées, l'abbesse serra sa compagne dans ses bras, la pressa contre son cœur avec une violence qui prouvait l'excès de sa douleur, et des larmes abondantes roulèrent le long de ses joues. Puis, avec une dignité ferme et imposante, elle donna la bénédiction à la famille, et, aidée du vieillard, monta précipitamment dans sa voiture, à laquelle on avait mis des chevaux frais.

Le postillon excita les chevaux qui hennissaient bruyamment, et la voiture s'éloigna avec rapidité.

Quand la maîtresse de la maison vit que la dame voilée, pour laquelle on avait descendu de la voiture deux coffres pesants, allait séjourner longtemps dans la maison, elle ne put se défendre d'un sentiment pénible d'inquiétude et de curiosité. Elle courut dans le vestibule au-devant de son mari, et l'arrêta au passage, au moment où il allait entrer dans la chambre.

– Au nom du Christ, murmura-t-elle d'une voix troublée, quel hôte m'as-tu amené ? Car tu étais prévenu de tout, et tu ne m'en avais pas dit un mot.

– Je t'apprendrai tout ce que je sais moi-même, répondit tranquillement le vieillard.

– Ah ! ah ! poursuivit la femme avec un redoublement d'agitation ; mais tu ne sais peut-être pas tout. Tu n'étais pas tout à l'heure dans la chambre. Dès que madame l'abbesse fut partie, sa compagne se trouva probablement trop gênée par son épais voile. Elle ôta le grand crêpe noir qui lui tombait jusqu'aux pieds, et je vis...

– Eh bien ! que vis-tu ? interrompit le vieillard.

Sa femme tremblante promenait autour d'elle des regards effarés, comme si elle eût aperçu un spectre.

– Rien, reprit-elle ; je ne pus distinguer complètement les traits du visage sous le mince voile qui les couvrait encore, mais ils me semblèrent d'une couleur de cadavre, oui, d'une affreuse couleur de cadavre. Mais, mon vieux, remarque aussi qu'il est évident, qu'il n'est que trop évident, qu'il est aussi clair que le jour, que la dame est enceinte. Elle va accoucher dans quelques semaines.

– Je le sais, femme, dit le bourgmestre d'un ton maussade, et, de peur que tu ne tombes malade d'inquiétude et de curiosité, je vais t'éclaircir ce mystère en deux mots.

Apprends donc que le prince Zapolski, notre puissant protecteur, m'écrivit il y a quelques semaines que l'abbesse du couvent de l'ordre de Citeaux, à Oppeln, m'amènerait une dame qu'il me priait de recevoir dans ma maison, sans bruit, et en évitant avec soin les regards indiscrets. La dame, qui ne veut pas prendre d'autre nom que

celui de Célestine, attendra chez moi sa prochaine délivrance, et puis elle partira avec l'enfant qu'elle aura mis au monde. Si j'ajoute à cela que le prince m'a recommandé de la manière la plus pressante d'avoir pour cette dame les plus grandes attentions, et que, pour première indemnité de mes déboursés et de mes peines, il m'a envoyé une grosse bourse pleine de ducats, qu'il t'est facile de trouver et de guigner dans ma commode, tous tes scrupules seront sans doute levés.

– Nous devons donc, dit l'hôtesse, prêter les mains aux péchés que commettent les grands personnages ?

Avant que le vieillard eût eu le temps de lui répondre, sa fille sortit de l'appartement et leur cria que la dame, ayant besoin de repos, désirait être conduite dans la chambre qui lui était destinée.

II

Le bourgmestre avait fait arranger aussi bien qu'il l'avait pu les deux petites chambres de l'étage supérieur, et il ne fut pas médiocrement embarrassé lorsque Célestine lui demanda si, outre ces deux pièces, il n'en avait pas une dont la fenêtre donnât sur le derrière.

Il lui répondit négativement, et ajouta seulement, pour l'acquit de sa conscience, qu'à la vérité il y avait encore une petite chambre avec une seule fenêtre sur le jardin, mais qu'à proprement parler ce n'était pas une chambre, mais simplement une mauvaise mansarde, une misérable cellule à peine capable de contenir un lit, une table et une chaise.

Célestine demanda sur-le-champ à voir cette chambre, et déclara, dès qu'elle y fut entrée, que ce logement répondait à ses désirs et à ses besoins ; qu'elle n'en souhaitait pas d'autre, et qu'elle la changerait contre une plus grande dans le cas où il lui faudrait une garde-malade.

Le bourgmestre avait comparé cette étroite chambre à une cellule, et dès le lendemain la comparaison se trouvait exacte. Célestine avait suspendu au mur une image de Marie, et sur la vieille table de bois qui était au-dessous elle avait placé un crucifix. Le lit consistait en un sac de paille, une couverture de laine, et, excepté un escabeau de bois et une seconde petite table, Célestine refusa toute espèce de meubles.

La maîtresse de la maison, réconciliée avec l'étrangère par la compassion que lui causait la douleur profonde et déchirante peinte dans tout son maintien, crut devoir lui rendre visite, pour se conformer aux usages reçus ; mais l'étrangère la pria avec les instances les plus attendrissantes de ne pas troubler sa solitude, dans laquelle elle trouvait des consolations auprès de la Vierge et des saints.

Tous les matins, dès la pointe du jour, Célestine se rendait à l'église des Carmes pour entendre la première messe. Elle semblait consacrer le reste du jour à des exercices de dévotion ; car toutes les fois qu'on avait besoin

d'entrer dans sa chambre, on la trouvait occupée à prier ou à lire des livres de piété. Elle refusait tout autre mets que des légumes, toute autre boisson que de l'eau. Le bourgmestre lui représenta que sa situation, sa manière d'être, la conservation de sa vie demandaient une meilleure nourriture, mais ce ne fut qu'à force de supplications qu'il parvint à lui faire accepter un peu de bouillon et de vin.

Les gens de la maison regardaient cette vie austère, claustrale, comme l'expiation d'une faute grave ; toutefois ils se sentaient pénétrés pour l'étrangère d'une commisération intérieure et d'une vénération profonde, que contribuaient à accroître la noblesse de ses manières et la grâce entraînée de tous ses mouvements.

Mais sa persistance à ne jamais lever son voile, l'impossibilité où l'on était de voir son visage mêlaient une sorte de terreur à ces sentiments pour la sainte étrangère. Personne ne l'approchait, si ce n'est le bourgmestre et la partie féminine de sa famille ; et ces personnes, qui n'étaient jamais sorties de leur petite ville,

n'auraient pu reconnaître les traits d'une figure qu'elles n'avaient jamais vue, et arriver à découvrir le mystère. Ainsi à quoi bon ce voile ?

L'imagination active des femmes inventa bientôt une histoire effroyable. Un signe redoutable, disaient-elles, la marque de la griffe du diable, avait affreusement sillonné le visage de l'étrangère, et de là ce voile épais.

Le bourgmestre eut bien de la peine à réprimer les caquets, et à empêcher qu'au moins devant la porte de sa maison on se permit des conjectures erronées sur le compte de l'étrangère dont on connaissait déjà l'installation chez lui. On avait aussi remarqué les promenades de Célestine au couvent des Carmélites, et bientôt on la nomma la dame noire du bourgmestre ; qualification qui entraînait d'elle-même l'idée d'une apparition surnaturelle.

Le hasard voulut qu'un jour que la fille du bourgmestre apportait à manger à Célestine dans sa chambre, un courant d'air soulevât le voile. L'étrangère se détourna avec la rapidité de l'éclair, pour se soustraire au regard de la jeune

filles ; mais celle-ci devint pâle, et se mit à trembler de tous ses membres. Elle n'avait point distingué de traits ; mais, comme sa mère, elle avait vu une face cadavéreuse et d'une blancheur de marbre, et dans deux cavités profondes des yeux qui lançaient des regards étranges !

Le bourgmestre combattit avec raison ces idées de jeune fille, mais il n'était pas éloigné de les partager, et souhaitait voir partir de chez lui celle qui venait y apporter le trouble, malgré la piété dont elle faisait parade.

Une nuit le vieillard éveilla sa femme et lui dit que depuis quelques minutes il entendait des plaintes, des gémissements, et des coups légers, qui semblaient partir de la chambre de Célestine. La dame, saisie du pressentiment de ce que ce pouvait être, s'y rendit en toute hâte. Elle trouva Célestine habillée et enveloppée de son voile, étendue sur son lit presque sans connaissance, et elle se convainquit que sa délivrance était prochaine. Tous les préparatifs nécessaires avaient d'avance été faits depuis longtemps, et au bout de peu de temps naquit un garçon charmant

et bien constitué.

Cet événement, bien qu'on s'y attendît, survint presque à l'improviste, et eut pour effet d'anéantir la contrainte qui rendait désagréables les rapports de la famille avec l'étrangère. L'enfant était comme un médiateur ayant mission de réconcilier Célestine avec l'humanité. Son état lui interdisait les pratiques ascétiques, et le besoin qu'elle avait du secours de ses semblables et de leurs soins assidus l'habitua par degrés à leur société. La maîtresse du logis, qui soignait la malade et lui préparait elle-même des bouillons nourrissants, oublia en se livrant à ces fonctions domestiques toute la défiance que lui avait inspirée d'abord l'énigmatique étrangère. Le bourgmestre tout ragaillardi jouait et riait avec l'enfant comme s'il eût été son petit-fils, et il s'était accoutumé, ainsi que le reste de sa famille, à voir Célestine voilée.

Elle avait conservé son voile même au milieu des douleurs de son enfantement. La sage-femme avait été obligée de lui jurer qu'en cas même d'évanouissement on ne lui ôterait pas ce voile, et

que la sage-femme seule se chargerait de le lui enlever si l'imminence du danger l'exigeait absolument. Il était certain que la femme du bourgmestre avait vu Célestine sans son voile, mais ses réflexions se bornaient à dire :

– La pauvre jeune dame, il faut bien qu'elle se cache le visage !

Au bout de quelques jours, on vit reparaître le moine du convent des Carmes qui avait baptisé l'enfant. Son entretien avec Célestine, que personne n'osa troubler, dura plus de deux heures. On l'entendit parler avec chaleur et prier. Quand il fut parti, on trouva Célestine assise dans un fauteuil, et l'enfant sur ses genoux. Il avait un scapulaire suspendu à ses petites épaules, et portait un *agnus Dei* sur la poitrine.

Des semaines et des mois se passèrent sans qu'on vînt chercher Célestine et son enfant, comme le bourgmestre s'y attendait, et comme le prince Zapolski l'en avait prévenu. Elle eût pu être admise dans l'intimité de la famille, si le voile fatal n'eût été un obstacle insurmontable. Le bourgmestre prit sur lui de s'en expliquer avec

l'étrangère, mais elle répondit d'une voix sourde et solennelle :

– Je ne quitterai ce voile que pour un linceul.

Le bourgmestre se tut, et souhaita de nouveau que la voiture et l'abbesse reparussent le plus tôt possible.

III

Le printemps était de retour ; la famille du bourgmestre revenait de la promenade, et rapportait des bouquets de fleurs, dont les plus beaux étaient destinés à la pieuse Célestine.

Au moment où tous allaient entrer dans la maison, un cavalier parut tout à coup. À son costume, on le reconnaissait pour un officier des chasseurs de la garde impériale française ; il demanda avec empressement le bourgmestre.

– C'est moi-même, dit le vieillard, et vous êtes à ma porte.

Le cavalier sauta à bas de son cheval, qu'il attacha à un poteau, et se précipita dans la maison en criant d'une voix perçante :

– Elle est ici ! elle est ici !

Il monta rapidement, on entendit une porte s'ouvrir et Célestine pousser un cri d'angoisse. Le bourgmestre saisi d'effroi accourut.

L'étranger avait arraché l'enfant de son berceau, l'avait enveloppé de son manteau, et le tenait de son bras gauche tandis que du droit il repoussait Célestine, qui employait toutes ses forces pour arracher l'enfant au ravisseur. Dans cette lutte, l'officier arracha le voile ! et l'on vit un visage pâle et inanimé, ombragé de boucles de cheveux noirs, et des yeux qui dardaient des éclairs du fond de leurs sombres orbites, pendant que des clameurs perçantes partaient des lèvres immobiles et à demi ouvertes...

Le bourgmestre s'aperçut que Célestine portait un masque blanc étroitement attaché à son visage, dont il dessinait les contours.

– Femme horrible ! s'écria l'officier, veux-tu

que je partage ta folie ?

Et il repoussa Célestine avec tant de force qu'elle tomba à terre. Elle embrassa ses genoux, et parut en proie à une invincible douleur.

– Laisse-moi cet enfant, dit-elle d'un ton suppliant qui déchirait le cœur ; sur ton salut éternel il t'est défendu de me le ravir. Au nom du Christ, au nom de la sainte Vierge, laisse-moi cet enfant, laisse-moi cet enfant !

Malgré ces accents lamentables, aucun muscle ne se remuait ; les lèvres de ce visage de mort demeuraient immobiles : de sorte que le vieillard, sa femme et tous ceux qui l'avaient suivi sentirent leur sang se glacer d'horreur dans leurs veines.

– Non, s'écria l'officier comme emporté par son désespoir, non, femme inhumaine et inexorable, tu peux m'arracher le cœur, mais dans ton délire funeste tu ne dois pas perdre cet être que le ciel a destiné à apaiser les douleurs d'une blessure qui saigne encore !

L'officier serra avec plus de force contre son

sein l'enfant, qui se mit à pleurer et à pousser des cris.

– Vengeance ! hurla Célestine d'une voix sourde, vengeance du ciel sur toi, meurtrier !

– Laisse-moi, laisse-moi, éloigne-toi, apparition sortie de l'enfer ! s'écria l'officier.

Et, par un mouvement convulsif, il repoussa du pied Célestine, et voulut gagner la porte. Le bourgmestre lui barra le passage ; mais l'officier tira rapidement un pistolet, et en dirigea le canon vers le vieillard.

– Une balle dans la tête de celui qui songera à enlever au père son enfant !

En disant ce mots, il descendit précipitamment l'escalier, s'élança sur son cheval sans abandonner l'enfant, et partit au grand galop.

L'hôtesse, le cœur serré, remonta pour soutenir et consoler Célestine, surmontant l'horreur que lui inspirait l'affreux masque de cadavre ; quel fut son étonnement en trouvant la pauvre mère au milieu de la chambre, immobile et muette comme une statue, et les bras

pendants !

Ne pouvant supporter la vue du masque, la femme du bourgmestre remit à Célestine son voile, qui était tombé sur le parquet. Celle-ci ne prononça pas un mot, ne fit pas un mouvement. Elle était réduite à l'état d'automate. En la voyant ainsi, l'hôtesse sentit un redoublement de peine et d'anxiété, et pria Dieu avec ferveur de la délivrer de la funeste étrangère.

Sa prière fut exaucée sur-le-champ, car la voiture qui avait amené Célestine s'arrêta devant la porte de la maison. L'abbesse entra, accompagnée du prince Zapolski, le protecteur du vieux bourgmestre. Quand celui-ci apprit ce qui venait de se passer, il dit avec beaucoup de calme et de douceur :

– Nous arrivons trop tard, et il faut bien nous soumettre à la volonté de Dieu.

On descendit Célestine, qui se laissa emporter et placer dans la voiture sans bouger, sans parler, sans donner le moindre signe de volonté et de pensée. Il sembla au vieillard et à toute la famille qu'ils se réveillaient d'un mauvais rêve, source

de vives inquiétudes.

Peu de temps après ce qui s'était passé chez le bourgmestre de Lilinitz, on enterra avec une solennité inaccoutumée une religieuse dans le couvent de l'ordre de Citeaux, à Oppeln. Le bruit courut que cette sœur était la comtesse Herménégilde de Czernska, que l'on avait crue en Italie avec la sœur de son père, la princesse Zapolska.

À la même époque, le comte Népomucène de Czernski, père d'Herménégilde, vint à Varsovie, et ne se réservant qu'une petite propriété en Ukraine, il fit l'abandon de tout le reste de ses biens aux deux fils du prince Zapolski, ses neveux. On lui demanda de doter sa fille ; mais pour toute réponse il leva vers le ciel des yeux humides de larmes, et dit d'une voix sourde :

– Elle est dotée.

Il ne prit de mesures ni pour confirmer le bruit de la mort d'Herménégilde dans le couvent d'Oppeln, ni pour combattre les suppositions qu'on faisait sur le sort de sa fille, qui était représentée comme une victime conduite

prématurément au tombeau par la souffrance.

Plusieurs patriotes polonais, courbés, mais non abattus, par la chute de leur patrie, cherchèrent à faire entrer de nouveau le comte dans une association secrète, qui se proposait la délivrance de la Pologne ; mais ils ne trouvèrent plus en lui cet homme ardent, amant enthousiaste de la liberté et de la patrie, et dont le courage héroïque les avait soutenus jadis dans leurs nobles entreprises. C'était un vieillard sans énergie, déchiré d'une douleur sauvage, étranger à toutes les choses de ce monde, et prêt à s'ensevelir dans une profonde solitude.

IV

Autrefois, à l'époque où le premier partage de la Pologne excita une insurrection sanglante, le château du comte Népomucène de Czernski avait été le théâtre des assemblées secrètes des patriotes.

Là, dans des repas solennels, les conjurés s'enflammaient et s'excitaient à combattre pour leur pays opprimé. Là, Herménégilde paraissait au milieu du cercle de ces héros, semblable à un ange descendu du ciel pour les bénir. Elle avait le caractère des femmes de sa nation ; elle prenait part à tout, même aux délibérations politiques ; examinait avec attention l'état des choses, et, bien qu'elle n'eût pas encore dix-sept ans, elle combattait parfois l'avis général ; et son opinion, dictée par la sagesse et par une pénétration extraordinaire, entraînait la majorité de l'assemblée.

Après Herménégilde, personne n'était plus propre au conseil et à l'examen des questions que le comte Stanislas de Ramskay, jeune homme de vingt ans, ardent et doué de grandes qualités. Il arrivait donc que souvent Herménégilde et Stanislas dirigeaient seuls la conversation dans les discussions difficiles. Seuls, ils examinaient, acceptaient, rejetaient et amendaient les propositions ; et souvent le résultat de ces entretiens entre deux jeunes gens était adopté forcément par des vieillards habiles à traiter les

affaires de l'État, et dont les anciens conseils avaient prouvé la prudence et la capacité.

Il était naturel de songer à une union entre ces deux jeunes gens, dont les talents surnaturels pouvaient être l'instrument du salut de la patrie. En outre, une alliance étroite entre leurs familles semblait en même temps demandée par la politique, parce qu'on les croyait animées l'une contre l'autre par des intérêts opposés, circonstance qui avait entraîné la chute de plusieurs familles polonaises.

Herménégilde, pénétrée de ces vues, accepta, comme un présent de la patrie, l'époux qu'on lui destinait. Les réunions patriotiques qui se tenaient au château de son père se terminèrent par les fiançailles solennelles d'Herménégilde et de Stanislas.

On sait que les Polonais succombèrent, et que la chute de Kosciusko entraîna celle d'une entreprise basée sur une trop grande confiance des combattants en eux-mêmes, sur de fausses prévisions, et sur une fidélité chevaleresque.

Le comte Stanislas, auquel ses débuts dans la

carrière militaire, sa jeunesse et sa force assignaient une place dans l'armée, se battit avec le courage d'un lion : il échappa avec peine à une honteuse captivité, et revint grièvement blessé. Seule encore Herménégilde l'attachait à la vie ; il croyait trouver dans ses bras des consolations et l'espérance qu'il avait perdue. Dès que ses blessures commencèrent à se cicatriser, il courut au château du comte Népomucène, où il devait être de nouveau et plus douloureusement blessé.

Herménégilde le reçut avec une hauteur presque dédaigneuse.

– Vois-je le héros qui voulait mourir pour sa patrie ? s'écria-t-elle en allant à sa rencontre.

Il semblait que dans son fol enthousiasme elle considérât son fiancé comme un paladin des temps héroïques dont l'épée pouvait à elle seule anéantir des armées.

En vain il l'implora avec l'accent de l'amour le plus passionné ; en vain il protesta qu'aucune puissance humaine n'était capable de lutter contre le torrent dévastateur qui s'était rué en mugissant sur la malheureuse Pologne ; tout fut inutile.

Herménégilde, dont le cœur froid comme la mort ne pouvait s'échauffer qu'au milieu du tourbillon des affaires du monde, persista dans la résolution de n'accorder sa main au comte Stanislas que lorsque les étrangers seraient chassés de la terre natale.

Le comte vit trop tard qu'Herménégilde ne l'aimait pas, et fut forcé de s'avouer que la condition qu'on lui imposait, si toutefois elle était jamais remplie, ne le serait du moins que dans un temps bien éloigné. Il jura à sa bien-aimée de lui être fidèle jusqu'à la mort, et la quitta pour aller prendre du service dans l'armée française qui combattait en Italie.

On dit des femmes polonaises qu'elles ont un caractère fantasque qui leur est propre. Une sensibilité profonde, de la légèreté et de l'abandon, une abnégation stoïque, des passions brûlantes, une froideur glaciale, tout cela repose pêle-mêle dans leur âme, et produit à la surface une étonnante instabilité. Les jeux de leur humeur capricieuse sont semblables à ceux d'un ruisseau remué dans sa profondeur, à la superficie duquel

de nouvelles ondes montent sans cesse en murmurant.

Herménégilde vit avec indifférence s'éloigner son fiancé ; mais quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'elle se sentit saisie d'un désir inexprimable, comme en peut seul enfanter l'amour le plus ardent.

L'orage de la guerre s'était apaisé ; on avait proclamé une amnistie, et on avait élargi les officiers polonais prisonniers. Plusieurs des frères d'armes de Stanislas arrivèrent au château, ils s'entretenaient avec une profonde douleur du jour de leur défaite et de l'intrépidité que tous avaient déployée, mais surtout Stanislas. Au moment où la bataille semblait perdue, il avait ramené au feu les bataillons qui reculaient, et était parvenu avec ses cavaliers à rompre les rangs ennemis. Le sort de la journée était douteux, lorsqu'une balle l'avait atteint. Il était tombé baigné dans son sang en répétant ces mots : – Ô ma patrie !... Herménégilde !...

Chaque mot de ce récit était un coup de poignard qui perçait le cœur d'Herménégilde.

– Non, disait-elle, je ne savais pas que je l’aimais ardemment depuis le moment où je l’ai vu pour la première fois ! quel démon a pu m’aveugler et m’égarer ? quel démon m’a fait croire qu’il m’était possible de vivre sans celui qui seul est ma vie ! je l’ai envoyé à la mort !... il ne reviendra pas !...

C’était ainsi qu’Herménégilde exhalait les douleurs orageuses qui bouleversaient son âme. Sans sommeil, incapable de prendre le moindre repos, elle errait la nuit dans le parc, et comme si le vent eût pu porter ses paroles à son ami éloigné, elle s’écriait : – Stanislas ! Stanislas ! reviens !... c’est moi, c’est Herménégilde qui t’appelle ! ne m’entends-tu pas ? reviens, ou je vais mourir d’inquiétude, d’amour et de désespoir !

V

L'agitation d'Herménégilde menaçait de dégénérer en une véritable folie qui se manifestait par mille extravagances. Le comte Népomucène, rempli de chagrin et d'anxiété par l'état de sa chère fille, crut que les secours de l'art médical lui seraient peut-être salutaires, et il réussit à trouver un docteur qui voulut bien passer quelque temps au château et prendre soin de la malade.

Quelque sagement combinée que fût sa méthode plutôt morale que physique, elle ne produisit aucun résultat ; et il devint douteux qu'on pût jamais parvenir à guérir Herménégilde, car après d'assez longs intervalles de tranquillité elle retombait à l'improviste dans les plus étranges paroxysmes.

Une aventure particulière donna une nouvelle tournure à la maladie d'Herménégilde.

Elle avait une petite poupée habillée en hulan à laquelle elle témoignait une vive tendresse et

prodiguait les noms les plus doux, comme si c'eût été son bien-aimé. Elle la jeta au feu de dépit, parce que, sur son invitation, cette poupée n'avait pas voulu chanter :

*Podrosz twoia nam nie mila
Milsza przyiazin w kraiu byla.¹*

Sur le point de retourner dans sa chambre, après cette expédition, elle traversait le vestibule, lorsqu'elle entendit un cliquetis et un bruit de pas. Elle regarda autour d'elle, et aperçut un officier en grand uniforme de la garde impériale française qui portait le bras gauche en écharpe.

– Stanislas ! mon Stanislas ! cria-t-elle en s'élançant vers lui et tombant sans connaissance entre ses bras.

¹ C'est le commencement d'une chanson polonaise. Les deux vers que cite Hoffmann signifient littéralement :

*Ton voyage ne nous a pas été agréable,
Ton amitié nous était précieuse au pays.* (Note du trad.)

L'officier stupéfait, cloué à la terre par la surprise, eut de la peine à retenir, avec le seul bras dont il pût se servir, Herménégilde, qui, grande et bien nourrie, était loin d'être un léger fardeau ; il la pressa contre son sein avec une force toujours croissante, et en sentant le cœur de la jeune fille battre près du sien il dut s'avouer que c'était la plus délicieuse aventure qui lui fût jamais arrivée.

Les minutes s'écoulaient rapidement ; l'officier fut embrasé des feux du désir, dont les milliers d'étincelles électriques jaillissaient du corps charmant qu'il tenait entre ses bras, et il appuya ses lèvres brûlantes sur les douces lèvres d'Herménégilde. Ce fut ainsi que les trouva le comte Népomucène, qui sortait de sa chambre.

En ce moment Herménégilde reprit ses sens, embrassa l'officier avec ardeur, et s'écria de nouveau dans son délire :

– Stanislas ! mon bien-aimé ! mon époux !

L'officier, le visage brûlant, tremblant, perdant toute contenance, fit un pas en arrière, et se déroba doucement à l'étreinte convulsive

d'Herménégilde.

– C'est le plus doux moment de ma vie, balbutia-t-il timidement, mais je ne veux pas jouir d'un bonheur qu'une erreur seule me procure. Je ne suis pas Stanislas ! hélas ! je ne le suis pas !

À ces mots, Herménégilde épouvantée bondit en arrière ; elle regarda l'officier d'un œil fixe et perçant, se convainquit qu'elle avait été trompée par l'étonnante ressemblance de l'officier avec son amant, et s'éloigna en gémissant.

L'officier se fit connaître pour le comte Xavier de Ramskay, cousin de Stanislas. Le comte Népomucène pouvait à peine croire possible qu'en si peu de temps celui qu'il avait vu enfant fût devenu un jeune homme grand et robuste. À la vérité, les fatigues de la guerre avaient donné un caractère mâle à son visage et à tout son extérieur.

Le comte Xavier avait quitté sa patrie avec son cousin et son ami Stanislas, et comme lui avait pris du service dans l'armée française et fait la campagne d'Italie.

À peine âgé de dix-huit ans alors, il s'était bientôt signalé, et avait montré tant de courage, que le général en chef l'avait nommé son aide de camp, et qu'à vingt ans il était parvenu au grade de colonel. Les blessures qu'il avait reçues exigeant quelque temps de repos, il était revenu dans son pays, et un message de Stanislas à sa bien-aimée l'avait amené au château du comte Népomucène, où il avait été reçu comme l'eût été Stanislas lui-même.

Le comte Népomucène et le médecin firent d'inutiles efforts pour calmer Herménégilde ; elle résolut de ne pas quitter sa chambre tant que Xavier serait au château.

VI

Xavier était profondément affligé d'être condamné à ne plus revoir Herménégilde. Il lui écrivit qu'elle lui faisait expier bien rigoureusement une ressemblance malheureuse pour lui et dont il n'était pas coupable. Mais il

ajouta que le malheur qui l'accablait depuis ce fatal moment atteignait non seulement lui, mais encore le bien-aimé Stanislas. En effet, lui, Xavier, était porteur d'un doux message d'amour, et il n'avait pas d'occasion de remettre à Herménégilde elle-même, comme il le devait, la lettre qui lui avait été confiée, et de lui communiquer de vive voix ce que Stanislas n'avait pas eu le temps d'écrire.

La femme de chambre d'Herménégilde, que Xavier avait mise dans ses intérêts, se chargea de présenter ce billet dans un moment favorable, et les deux mots de Xavier firent ce que n'avaient pu faire le père et le médecin. Herménégilde consentit à le voir.

Elle le reçut dans sa chambre, silencieuse et les yeux baissés. Xavier s'approcha d'un pas un peu incertain, et prit place devant le sofa sur lequel elle était ; mais il s'inclina sur sa chaise, et s'agenouilla plutôt qu'il ne s'assit devant Herménégilde.

Dans cette attitude, il lui demanda pardon dans les termes les plus touchants, du même ton que

s'il se fût accusé d'un crime irrémissible. Il la pria de ne pas faire retomber sur sa tête la faute d'une erreur qui lui avait dévoilé la félicité de son ami. Ce n'était pas lui, c'était Stanislas qu'elle avait pressé sur son cœur, dans les transports de joie du retour. Il lui remit la lettre, et commença à parler de Stanislas, à dire avec quelle fidélité chevaleresque il pensait à sa dame dans les combats, avec quelle ardeur il aimait la liberté et la patrie. Le feu et la vivacité du récit de Xavier entraînèrent Herménégilde ; elle surmonta bientôt ses craintes, dirigea sur le jeune homme les regards enchanteurs de ses yeux célestes, de sorte que celui-ci, comme Calaf, ivre d'amour lorsque Turandot le regardait¹, put à peine continuer sa narration. Sans le savoir lui-même, et préoccupé de la lutte qu'il soutenait contre une passion dont les flammes menaçaient de s'étendre, il se perdit dans une amphigourique description de bataille. Il parla de charges de cavalerie, de masses rompues, de batteries enlevées. Herménégilde l'interrompit avec impatience :

¹ Personnages d'une comédie du comte Carlo Gozzi.

– Oh ! s'écria-t-elle, maudites soient ces scènes sanglantes dont l'enfer est l'auteur ! Dites-moi seulement qu'il m'aime, que Stanislas m'aime !

Xavier tout ému saisit la main d'Herménégilde et l'appuya contre son cœur.

– Écoute-le lui-même, ton Stanislas ! s'écria-t-il ; et de ses lèvres s'échappèrent des protestations d'un amour brûlant, telles que peut seule en inspirer la passion la plus dévorante.

Il s'était jeté aux pieds d'Herménégilde ; il l'avait enlacée de ses deux bras, et cherchait à l'attirer vers lui, quand il se sentit violemment repoussé. Herménégilde fixa sur lui un regard étrange, et dit d'une voix sourde :

– Vaine poupée ! quand même je t'animerais en t'échauffant sur mon sein, tu n'es pas mon Stanislas, tu ne le seras jamais !

À ces mots, elle quitta la chambre à pas lents et sans bruit.

Xavier vit trop tard son étourderie. Il ne sentait que trop vivement qu'il était éperdument

amoureux d'Herménégilde, de la fiancée de son parent et ami, et que toutes les démarches qu'il entreprendrait en faveur de sa folle passion l'exposaient à trahir l'amitié. Partir de suite sans revoir Herménégilde, telle fut l'héroïque résolution qu'il adopta, et en effet il ordonna aussitôt de faire ses malles et d'atteler sa voiture.

Le comte Népomucène fut bien étonné en voyant Xavier prendre congé de lui. Il fit tout pour l'engager à rester ; mais Xavier s'y refusa avec une fermeté qui provenait plutôt d'un spasme nerveux que d'une véritable force d'âme, et prétexta des affaires particulières.

Xavier, son sabre au côté, son bonnet de police à la main, se tenait au milieu de la chambre. Son domestique était dans l'antichambre et portait son manteau. Les chevaux impatients hennissaient devant la grande porte. En ce moment la porte de la salle s'ouvrit, et Herménégilde entra. Elle s'approcha du comte Xavier avec une grâce inexprimable, et lui dit en lui adressant un doux sourire :

– Vous voulez partir, mon cher Xavier ? Je

comptais vous entendre encore parler tant de fois de mon bien-aimé Stanislas ! Savez-vous bien que vos récits me procurent de merveilleuses consolations ?

Xavier baissa les yeux, et une vive rougeur colora ses joues. On s'assit ; le comte Népomucène assura à plusieurs reprises que depuis plusieurs mois il n'avait pas vu Herménégilde dans cet état de calme et d'effusion.

L'heure du souper arriva. À un signe du comte, on servit le repas dans la pièce même où ils étaient. Le meilleur vin de Hongrie pétilla dans les verres, et, la figure animée, Herménégilde prit une coupe remplie, et but à son bien-aimé, à la liberté et à la patrie.

– Je partirai cette nuit, se dit Xavier ; et dès que la table fut desservie, il demanda à son domestique si la voiture attendait.

Celui-ci lui répondit que depuis longtemps, par ordre du comte Népomucène, les bagages avaient été rentrés, la voiture placée sous la remise, les chevaux dételés et conduits à l'écurie,

et que le cocher ronflait sur la litière.

Xavier prit son parti. L'apparition imprévue d'Herménégilde l'avait convaincu qu'il était non seulement possible, mais encore convenable et à propos de rester, et de cette conviction il en vint à une autre : c'est qu'il ne s'agissait que d'être maître de soi, c'est-à-dire de réprimer ces élans de passion qui, irritant l'esprit malade Herménégilde, pouvaient lui être pernicieux. Il se dit, en terminant ces réflexions, qu'il fallait tout attendre des circonstances ; Herménégilde, tirée de ses rêveries, pourrait préférer un présent tranquille à un avenir douteux, et qu'en demeurant au château il n'était ni déloyal ni traître envers son ami.

VII

Le lendemain, lorsque Xavier revit Herménégilde, il parvint en effet, en s'observant minutieusement, à calmer la bouillante ardeur de

son sang et à lutter avec succès contre sa passion. Demeurant dans les bornes des plus strictes convenances, observant même un cérémonial glacé, il ne donna à la conversation que l'impulsion de cette galanterie dont la douceur mielleuse cache souvent un poison funeste aux femmes.

Xavier, jeune homme de vingt ans, inhabile aux ruses d'amour, guidé par un tact bien sûr, déploya l'art d'un maître expérimenté. Il ne parla que de Stanislas, de son inexprimable amour pour la douce fiancée ; mais, dans le feu qu'il alluma, il sut adroitement faire luire sa propre figure, de sorte qu'Herménégilde, en proie à un pénible égarement, ne savait pas elle-même comment séparer ces deux images, celle de Stanislas absent et celle de Xavier présent à ses yeux.

La société de Xavier fut bientôt indispensable à Herménégilde complètement fascinée, et il s'ensuivit qu'on les vit presque constamment ensemble et souvent causant familièrement comme deux amants. L'habitude surmonta par degrés la timidité d'Herménégilde, et en même

temps Xavier franchit cette barrière que mettaient entre eux les froides convenances et dans les limites de laquelle il s'était d'abord tenu renfermé. Herménégilde et Xavier se promenaient bras dessus bras dessous dans le parc, et la jeune fille lui abandonnait négligemment sa main quand, assis auprès d'elle dans sa chambre, il l'entretenait de l'heureux Stanislas.

Absorbé par les affaires d'État, par ce qui avait rapport à sa patrie, le comte Népomucène n'était pas capable de sonder la profondeur des cœurs. Il se contentait de voir ce qui se passait à la superficie ; sa pensée morte pour tout le reste ne pouvait, semblable à un miroir, réfléchir que passagèrement les images fugitives de la vie, et elle s'évanouissaient devant lui sans laisser de traces. Il ne se douta nullement de l'état du cœur d'Herménégilde, et trouva bon qu'elle eût enfin changé contre un jeune homme vivant la poupée que son délire lui avait fait prendre pour son bien-aimé. Il crut montrer beaucoup de finesse en prévoyant que Xavier, gendre aussi convenable que tout autre à ses yeux, ne tarderait pas à

remplacer Stanislas. Il ne pensa plus au fidèle fiancé.

Xavier eut des idées analogues ; il se persuada qu'au bout de quelques mois Herménégilde, quelque préoccupée qu'elle fût de la pensée de Stanislas, consentirait pourtant à écouter les vœux de celui qui le remplaçait.

Un matin, on fut averti qu'Herménégilde s'était renfermée dans son appartement avec sa femme de chambre et qu'elle ne voulait voir personne.

Le comte Népomucène crut simplement que c'était un nouveau paroxysme qui ne durerait pas. Il pria le comte Xavier d'employer à la guérison de sa fille l'empire qu'il avait obtenu sur elle ; mais quel fut son étonnement lorsque Xavier non seulement se refusa à approcher d'Herménégilde sous aucun prétexte, mais encore laissa voir un changement total dans sa manière d'être ! Au lieu de montrer comme auparavant une hardiesse portée presque à l'excès, il était troublé comme s'il avait aperçu des fantômes : le son de sa voix était tremblant ; il s'exprimait avec peine, et ses

discours étaient vagues et incohérents.

Il dit qu'il était obligé de retourner à Varsovie ; qu'il ne reverrait jamais Herménégilde ; que dernièrement l'égarement de la malade l'avait rempli d'épouvante ; qu'il renonçait à toutes les félicités de l'amour ; que la fidélité d'Herménégilde, poussée jusqu'au délire, lui avait fait sentir à sa grande confusion l'étendue de la perfidie dont il allait se rendre coupable à l'égard de son ami, et qu'une prompte fuite était son unique ressource.

Le comte Népomucène ne comprit rien à ce discours, et fut tenté de croire que l'extravagance d'Herménégilde s'était communiquée au jeune homme. Il chercha à le calmer, mais inutilement. Plus le comte lui prouvait la nécessité de voir sa fille pour la guérir de toutes ses bizarreries, plus Xavier s'opiniâtrait à refuser. Il coupa court à l'entretien en se jetant dans sa voiture et en s'éloignant, comme poussé par une puissance invisible et incompréhensible.

Le comte Népomucène, irrité et chagrin de la conduite d'Herménégilde, ne s'inquiéta plus

d'elle, et il arriva qu'elle passa plusieurs jours enfermée dans son appartement sans voir d'autre personne que sa femme de chambre.

Un jour, le comte Népomucène était assis dans sa chambre et plongé dans ses réflexions. Il songeait aux exploits de l'homme que les Polonais invoquaient alors comme une fausse idole¹. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Herménégilde parut en grand deuil et presque entièrement couverte d'un long voile noir ; elle s'approcha de son père à pas lents et solennels, tomba à ses genoux, et dit d'une voix tremblante :

– Ô mon père ! le comte Stanislas, mon bien-aimé fiancé, n'est plus ! Il est tombé en brave dans une lutte sanglante ! Sa déplorable veuve est à genoux devant toi.

Le comte Népomucène dut considérer ces paroles comme une nouvelle preuve du dérangement de l'esprit d'Herménégilde, d'autant

¹ Il est vraisemblable qu'Hoffmann veut ici parler de Napoléon, sur lequel les Polonais comptèrent inutilement pour rétablir leur indépendance.

plus que le jour précédent il avait reçu des nouvelles de la bonne santé de Stanislas. Il releva doucement la jeune fille.

– Rassure-toi, ma chère fille, dit-il, Stanislas se porte bien. Bientôt il sera dans tes bras.

Herménégilde poussa un soupir qui ressemblait au râle d'un agonisant, et, déchirée par une douleur sauvage, elle s'affaissa et tomba à côté de son père sur les coussins du sofa. Elle fut quelques instants à se remettre, et reprit avec un calme singulier :

– Laisse-moi te dire, mon cher père, comment tout cela s'est passé, car il faut que tu le saches pour reconnaître en moi la veuve du comte Stanislas. Apprends qu'il y a six jours, au moment du crépuscule, je me trouvais dans le pavillon situé au sud de notre parc. Tout mon être, toutes mes pensées se tournèrent vers mon bien-aimé. Je sentis mes yeux se fermer involontairement ; je ne dormais pas ; mais j'étais plongée dans un étrange état auquel je ne puis donner que le nom d'hallucination. Bientôt tout bourdonna et tourna autour de moi ; j'entendis un

sinistre tumulte et un bruit de coups de feu qui se rapprocha de plus en plus. Je me levai, et fus bien étonné de me trouver dans une tente. Il était à genoux devant moi ; c'était bien mon Stanislas ! Je l'entourai de mes bras, je le pressai contre mon cœur.

– Dieu soit béni ! m'écriai-je ; tu vis, tu es à moi !

Il me dit qu'immédiatement après la cérémonie nuptiale j'étais tombée dans un évanouissement profond, et ce fut alors seulement que je me rappelai la bénédiction donnée à mon époux et à moi dans la chapelle voisine par le père Cyprien, au milieu du fracas de l'artillerie et de l'agitation du combat. Je vis alors le vénérable prêtre sortir de la tente. L'anneau d'or du mariage étincelait à mon doigt ; le bonheur que je ressentais à serrer mon époux dans mes bras était inexprimable ; un ravissement sans nom, que je n'avais jamais éprouvé, remplit toute mon âme ; mes sens s'égarèrent ; un froid glacial s'empara de moi. Je fermai les yeux ; affreux spectacle ! Je me trouve soudain au

milieu d'une mêlée furieuse. Devant moi brûle la tente incendiée, d'où l'on m'a probablement arrachée. Stanislas est entouré de cavaliers ennemis ; ses amis volent à son secours, mais il est trop tard ! Un cavalier vient de le renverser de cheval !

À ces mots, Herménégilde, épuisée par la douleur, tomba de nouveau sans connaissance ; Népomucène courut chercher des cordiaux, mais il n'eut pas le temps de les employer, car elle reprit ses sens, par l'effet seul d'une singulière énergie.

– La volonté du ciel soit accomplie ! dit-elle d'une voix sourde et solennelle ; il ne m'est pas convenable de me plaindre ; mais jusqu'à la mort, fidèle à mon fiancé, je ne dois me séparer de lui par aucun engagement terrestre. Le pleurer, prier pour lui, pour notre salut, voilà mon devoir, et rien ne saurait m'en détourner.

VIII

Le comte Népomucène crut avec raison que la folie de sa fille lui avait fait voir cette vision imaginaire. Il espéra que le deuil d'Herménégilde ferait succéder une douleur tranquille et concentrée à une agitation désordonnée, et compta sur le retour du comte Stanislas pour mettre un terme à cette nouvelle extravagance.

Parfois le comte Népomucène laissait tomber les mots de rêveries et de visions ; mais Herménégilde souriait amèrement, pressait sur ses lèvres l'anneau d'or qu'elle portait au doigt, et le baignait de larmes brûlantes.

Le comte Népomucène remarqua avec étonnement que cet anneau n'appartenait réellement pas à sa fille ; il ne le lui avait jamais vu, et il se livra à mille conjectures sur la source d'où il pouvait provenir, mais sans se donner la peine de faire une enquête sérieuse.

Une mauvaise nouvelle vint l'affliger ; le

comte Stanislas avait été fait prisonnier.

Vers cette époque, le prince Zapolski arriva avec sa femme. La mère d'Herménégilde étant morte jeune, la princesse l'avait remplacée auprès de l'orpheline, et celle-ci lui témoignait un dévouement filial. Elle lui ouvrit son cœur et se plaignit amèrement que, bien qu'elle eût les preuves les plus convaincantes de la réalité de son union avec Stanislas, on la traitât de visionnaire et d'insensée. La princesse, instruite du dérangement d'idées d'Herménégilde, se garda bien de la contredire ; elle se contenta de lui assurer que le temps éclaircirait tout, et qu'en attendant il était convenable de se soumettre humblement à la volonté du ciel.

La princesse fut plus attentive quand Herménégilde lui parla de son état physique, et qu'elle décrivit les singuliers symptômes de l'indisposition qui paraissait la troubler. On vit la princesse veiller sur Herménégilde avec la plus vive sollicitude et une anxiété surprenante, à mesure que la jeune fille parut se remettre. Une vive rougeur remplaçait la pâleur mortelle des

joues et des lèvres d'Herménégilde ; ses yeux perdaient leur feu sombre et sinistre. Son regard devenait doux et serein, ses formes amaigries s'arrondissaient à vue d'œil ; bref, elle reparut dans la fleur de la jeunesse et de la beauté.

Toutefois la princesse semblait la regarder comme plus malade que jamais, car, l'inquiétude peinte sur tous les traits, elle lui demandait : – Comment es-tu, qu'as-tu, mon enfant, qu'éprouves-tu ? sitôt qu'Herménégilde soupirait ou que son front se couvrait de la plus légère pâleur.

Le comte Népomucène, le prince et sa femme se consultèrent sur ce qu'il y avait à faire à l'égard d'Herménégilde et de son idée fixe qu'elle était la veuve de Stanislas.

– Je crois malheureusement, dit le prince, que son délire est incurable ; car elle n'est pas malade physiquement, et les forces de son corps soutiennent le désordre de son âme.

À ces mots, la princesse lança vers le ciel un regard triste et pensif.

– Oui, continua le prince, elle ne souffre pas, quoiqu'on la tourmente mal à propos comme une malade, à son grand détriment.

La princesse, à laquelle ces mots s'adressaient, regarda en face le comte Népomucène, et dit d'un ton vif et résolu :

– Non, Herménégilde n'est pas malade ; mais s'il était dans l'ordre des choses possible qu'elle se fût abandonnée, je serais convaincue qu'elle est enceinte.

À ces mots, elle se leva et quitta la chambre.

Le comte Népomucène et le prince demeurèrent interdits et comme frappés de la foudre. Ce dernier, reprenant le premier la parole, dit que sa femme avait souvent aussi les plus singulières visions.

Le comte Népomucène répondit d'un ton sévère :

– La princesse a eu raison ; une faute semblable de la part d'Herménégilde est au rang des choses impossibles. Mais si je te disais qu'une semblable pensée m'est venue hier à

l'esprit quand ma fille s'est présentée devant moi ; si je te disais que cette idée ne m'a été que trop aisément suggérée par son aspect, tu comprendras naturellement combien les paroles de la princesse ont dû me causer d'émotion, de trouble et de douleur.

– Ainsi, répondit le prince, il faut que le médecin ou la sage-femme décident la question, et que le jugement peut-être trop précipité de la princesse soit anéanti, ou notre honte constatée.

Tous deux errèrent pendant plusieurs jours de projets en projets. L'état d'Herménégilde leur parut suspect, et ils furent d'avis de s'en rapporter à la princesse sur ce qu'il y avait à faire. Celle-ci rejeta l'intervention d'un médecin peut-être bavard, et fit entendre que dans cinq mois d'autres secours seraient nécessaires.

– Quels secours ? s'écrièrent à la fois le prince et le comte Népomucène.

– Oui, poursuivit la princesse en élevant la voix ; ce n'est plus douteux pour moi, ou Herménégilde est la plus infâme hypocrite que je connaisse, ou il y a là un inconcevable mystère ;

elle est bien positivement enceinte.

Éperdu et troublé, le comte Népomucène ne trouva pas d'abord une parole ; enfin, se recueillant avec effort, il conjura la princesse de savoir à tout prix d'Herménégilde elle-même quel était le malheureux qui avait imprimé à leur maison une tache ineffaçable.

– Herménégilde, dit la princesse, ne soupçonne pas encore que je connais sa position. Je me promets tout du moment où je lui dirai ce qui en est. Le masque de l'hypocrite tombera, ou l'on aura d'éclatantes preuves de son innocence, qui pourtant, je l'avoue, me semble fort équivoque.

IX

Le soir même, la princesse se rendit auprès d'Herménégilde, dont la grossesse était de plus en plus apparente. Elle prit la pauvre jeune fille par les deux bras, fixa ses yeux sur les siens, et

lui dit d'un ton pénétrant :

– Ma chère, tu es enceinte !

Herménégilde leva les yeux au ciel comme dans une extase céleste, et s'écria avec l'accent de la joie la plus vive :

– Ô ma mère, ma mère, je le sais ! Je le sens depuis longtemps, et j'éprouve un bien-être inexprimable, quoique mon cher époux soit tombé sous les coups meurtriers des ennemis. Oui, le moment de ma plus grande félicité terrestre dure encore en moi, et mon bien-aimé revit dans le tendre gage d'une douce alliance !

Il sembla à la princesse que tout tournait autour d'elle, et qu'elle allait perdre la tête. La naïveté des expressions d'Herménégilde, son extase, son ton de vérité ne permettaient pas de l'accuser de perfidie, et son délire seul pouvait faire comprendre comment elle s'aveuglait elle-même sur l'étendue de sa faute.

Frappée de cette dernière idée, la princesse repoussa Herménégilde, et s'écria avec colère :

– Insensée ! un songe t'a-t-il mise dans cet

état, qui nous voue tous à l'ignominie ? Crois-tu donc me donner le change par tes absurdes récits ? Réfléchis ; rassemble tous les souvenirs des jours passés ; l'aveu dicté par le repentir peut seul te réconcilier avec nous.

Baignée de larmes, abîmée dans la douleur, Herménégilde tomba aux genoux de la princesse :

– Ma mère, dit-elle d'une voix plaintive, toi aussi tu m'appelles visionnaire, toi aussi tu refuses de croire que l'Église m'a unie à mon Stanislas, que je suis sa femme ! Mais vois-tu donc seulement cet anneau à mon doigt ? Que dis-je ? toi, tu connais mon état ; n'est-ce pas assez pour te convaincre que je n'ai pas rêvé ?

La princesse reconnut pour vrai, à son grand étonnement, que la pensée d'une faute n'était pas venue à Herménégilde, et qu'elle n'avait ni saisi ni compris ses reproches à ce sujet. Herménégilde, pressant avec ardeur sur son cœur les mains de sa mère adoptive, la supplia de croire à son mariage, dont son état ne permettait point d'ailleurs de douter ; la bonne dame, toute déconcertée, hors d'elle-même, ne savait plus que

dire à la pauvre enfant, et quel nouveau moyen employer pour saisir la trace du secret qui enveloppait Herménégilde.

Ce ne fut que plusieurs jours après que la princesse déclara au comte Népomucène qu'il était impossible de rien savoir de sa fille, qui croyait porter dans son sein un fruit de l'amour de son époux, et qui en avait même une conviction intime.

Les deux seigneurs irrités traitèrent Herménégilde d'hypocrite, et le comte Népomucène surtout jura que si les moyens de douceur ne parvenaient pas à dissiper son délire et à lui arracher l'aveu de son déshonneur, il userait de mesures rigoureuses.

Le princesse fut d'avis que l'emploi de la force serait aussi cruel qu'inutile. Elle était convaincue, disait-elle, qu'Herménégilde, loin d'y mettre de la fourberie, croyait de toute son âme ce qu'elle disait.

– Il y a encore dans le monde, ajouta-t-elle, plusieurs mystères que nous sommes tout à fait hors d'état de comprendre. Qui sait si l'union

ardente de la pensée n'a pas une action physique, et si des rapports spirituels entre Stanislas et Herménégilde n'ont pas produit cet état qui nous semble incompréhensible ?

Malgré toute la colère et tous les soucis de ce fatal moment, le prince et le comte Népomucène ne purent s'empêcher de rire, et parlèrent de cette idée de la princesse comme d'une des plus sublimes et des plus éthérées qu'eût produites le spiritualisme humain.

La princesse, le visage couvert d'une vive rougeur, dit que de semblables choses étaient hors de la portée de l'esprit grossier des hommes ; mais, tout en étant persuadée de l'innocence de sa protégée, elle n'en jugeait pas moins sa position très critique. Un voyage, qu'elle se proposait d'entreprendre avec Herménégilde, lui parut l'unique et le meilleur moyen de la soustraire à la honte et aux tourments.

Le comte Népomucène fut satisfait de cette proposition ; car Herménégilde ne faisait aucun mystère de sa grossesse, et si elle voulait

conserver sa réputation, elle devait s'éloigner volontairement du cercle de ses relations ordinaires.

Ce point étant réglé, tous se sentirent plus tranquilles. Le comte Népomucène songea à peine davantage au funeste secret lorsqu'il vit la possibilité de le cacher au monde, dont le blâme était ce qu'il redoutait le plus. Le prince jugea avec beaucoup de raison que, vu le bizarre enchaînement des circonstances et le dérangement d'esprit d'Herménégilde, tout ce qu'on pouvait faire était d'attendre du temps le dénouement de cette étrange aventure.

La délibération était close, et ils allaient se séparer, quand la soudaine arrivée du comte Xavier vint causer de nouveaux soucis et de nouveaux embarras.

Échauffé d'une course rapide, couvert de poussière, il se précipita dans la chambre avec l'empressement que donne une passion désordonnée, et sans saluer, sans faire attention à qui que ce fût, il s'écria d'une voix perçante :

– Il est mort ! le comte Stanislas est mort ! il

n'a pas été fait prisonnier... non... il a été tué par l'ennemi : en voici les preuves !

À ces mots, il tira rapidement de sa poche plusieurs lettres qu'il remit au comte Népomucène. Leur contenu bouleversa le comte. La princesse jeta un coup d'œil sur l'une des lettres ; mais à peine eut-elle lu quelques lignes, qu'elle leva les yeux au ciel, joignit les mains, et s'écria avec l'accent de la douleur :

– Herménégilde ! pauvre enfant ! quel inexplicable mystère !

Elle venait de voir que le jour de la mort de Stanislas était précisément celui de son entrevue avec Herménégilde, et que ces deux événements semblaient s'être passés simultanément¹.

– Il est mort, dit Xavier vivement et avec feu,

¹ Ainsi une espèce de vision aurait appris à Herménégilde la mort de Stanislas, et, sauf les détails qu'ajoute à la vérité son imagination égarée, l'aurait rendue spectatrice d'une scène qui se passait à une grande distance du lieu où elle était. Quelque étrange que paraisse la donnée adoptée par Hoffmann, les recueils d'observations physiologiques fournissent plusieurs exemples de faits analogues. (*Note du trad.*)

Herménégilde est libre ; aucun obstacle ne s'élève contre moi, qui l'aime plus que ma vie ; je demande sa main !

Le comte Népomucène fut incapable de répondre. La princesse prit la parole, et déclara que certaines circonstances les mettaient dans l'impossibilité d'accueillir sa demande, que dans ce moment même il ne pouvait voir Herménégilde, et qu'on le priait de s'éloigner aussi vite qu'il était venu.

Xavier répondit qu'il connaissait fort bien le désordre d'esprit d'Herménégilde, auquel vraisemblablement on voulait faire allusion, mais qu'il le considérait d'autant moins comme un obstacle, que son mariage avec la jeune fille devait mettre un terme à ce funeste état.

La princesse lui assura qu'Herménégilde avait juré de rester fidèle à Stanislas jusqu'à la mort, qu'elle repousserait toute autre alliance, et qu'au reste, elle ne se trouvait plus au château.

Xavier se mit à rire ; il dit que le consentement du père lui suffisait ; et qu'il n'y avait qu'à lui laisser le soin de rétablir le calme dans le cœur

d'Herménégilde.

Irrité au dernier point de l'impétueuse importunité du jeune homme, le comte Népomucène déclara qu'il était inutile de compter sur son consentement, et enjoignit à Xavier de quitter le château au plus tôt.

Le comte Xavier le regarda fixement, ouvrit la porte du vestibule, et cria au cocher d'apporter ses bagages, de desseller les chevaux et de les conduire à l'écurie. Puis il revint dans la chambre, et se jeta dans un fauteuil près de la fenêtre.

– La force seule, dit-il d'un ton calme et sévère, pourra m'arracher du château avant d'avoir vu Herménégilde, avant de lui avoir parlé.

– Alors vous pourrez y faire un long séjour, répondit le comte Népomucène ; quant à moi, je vous cède la place, et je vous demanderai la permission de quitter ces lieux.

Aussitôt, le comte Népomucène, le prince et sa femme sortirent de l'appartement pour aviser au

prompt départ d'Herménégilde.

Le hasard voulut qu'à cette heure-là, contre son habitude, elle se trouvât dans le parc. Xavier l'aperçut au loin par la fenêtre, courut dans le parc, et atteignit enfin la jeune fille au moment où elle entrait dans le fatal pavillon du sud. Son état était déjà visible presque à tous les yeux.

– Ô puissance du ciel ! s'écria Xavier.

Il se précipita aux genoux d'Herménégilde, lui fit les plus brûlantes protestations d'amour, et la conjura de l'accepter pour époux.

– C'est un mauvais génie qui vous amène, répondit-elle éperdue de crainte et de surprise ; ne cherchez pas à troubler mon repos ; je serai fidèle jusqu'à la mort à mon bien-aimé ; jamais, jamais je ne serai la femme d'un autre !

Xavier, voyant échouer le instances et les supplications, lui représenta qu'elle s'abusait elle-même, qu'elle lui avait déjà prodigué les plus douces preuves d'amour ; mais lorsqu'il se releva et voulut la serrer dans ses bras, Herménégilde, pâle comme la mort, le repoussa avec horreur et

dédain.

– Malheureux ! s'écria-t-elle, fou présomptueux ! tu ne pourras pas plus me déterminer à violer la foi promise que tu ne peux anéantir le gage de mon union avec Stanislas ! fuis loin de mes yeux !

Xavier serra les poings, et partit d'un éclat de rire méprisant :

– Insensée, s'écria-t-il, n'as-tu pas rompu toi-même tes absurdes serments ? Cet enfant que tu portes dans toi sein, c'est mon enfant ; c'est moi qui t'ai pressée dans mes bras ici-même, à cette place ! tu as été ma maîtresse, et ce titre restera le tien, si tu ne l'échanges contre celui d'épouse !

Herménégilde le regarda d'un œil où brillait les flammes de l'enfer.

– Monstre ! s'écria-t-elle ; et comme frappée de mort subite, elle tomba sur le plancher du pavillon.

X

Xavier retourna en courant au château ; on eût dit qu'il était poursuivi par toutes les furies ; il s'avança vers la princesse, qu'il rencontra, lui saisit la main, et l'entraîna dans le salon.

– Elle m'a repoussé avec horreur ! moi, le père de son enfant !

– Au nom de tous les saints ! toi, Xavier, mon Dieu ! parle, comment est-ce possible ?

– Me condamne qui voudra, dit Xavier un peu remis ; mais quiconque aura dans les veines un sang bouillant comme le mien, sera comme moi coupable dans un pareil moment. Je trouvai Herménégilde dans le pavillon ; son état était étrange et tel que je ne puis le décrire. Elle était étendue sur le canapé, et semblait rêver en dormant d'un profond sommeil. À peine fus-je entré, qu'elle se leva, vint à moi, me prit par la main, et me conduisit à travers le pavillon à pas lents et solennels. Elle s'agenouilla, je fis de

même ; elle pria, et je m'aperçus bientôt qu'elle s'imaginait voir un prêtre devant nous. Elle tira de son doigt un anneau qu'elle présenta au prêtre. Je la pris, et donnai à Herménégilde un anneau d'or que j'ôtai de mon doigt. Puis elle se laissa tomber dans mes bras avec toutes les marques du plus brûlant amour... Lorsque je m'enfuis, elle était dans un profond assoupissement.

– Misérable ! crime horrible ! s'écria la princesse hors d'elle-même.

Le comte Népomucène et le prince entrèrent, apprirent en peu de mots les aveux de Xavier, et la délicatesse de la princesse fut vivement blessée quand ils déclarèrent que l'action criminelle de Xavier était très excusable, et pouvait se réparer par son mariage avec Herménégilde.

– Non, dit la princesse, jamais Herménégilde n'accordera sa main à celui qui, comme un mauvais génie, a empoisonné par un crime odieux le plus sublime moment de sa vie.

Il faut qu'elle m'accorde sa main, dit le comte Xavier avec une hauteur froide et dédaigneuse, il le faut pour sauver son honneur. Je reste ici, et

tout s'arrangera.

En ce moment s'éleva un bruit sourd ; on rapportait au château Herménégilde que le jardinier avait trouvée sans vie dans le pavillon. On la posa sur le sofa ; avant que la princesse pût l'en empêcher, Xavier s'avança et prit la main d'Herménégilde. Elle se leva en poussant un cri affreux qui n'avait rien d'humain, mais ressemblait au gémissement perçant d'une bête fauve. Immobile, raidie par une affreuse convulsion, elle fixa sur le comte des yeux étincelants. Celui-ci chancela sous l'impression de ce regard foudroyant, et murmura d'une voix à peine intelligible :

– Des chevaux !

Sur un signe de la princesse, on lui en prépara.

– Du vin ! du vin ! s'écria-t-il.

Il en avala précipitamment quelques verres, sauta à cheval avec vigueur, et disparut.

L'état d'Herménégilde, dont le délire sombre semblait vouloir dégénérer en frénésie sauvage, changea les dispositions de Népomucène et du

prince, qui reconnurent pour la première fois l'horreur de l'action irrémissible de Xavier ; on voulut envoyer chercher un médecin ; mais la princesse rejeta tous les secours de l'art, là où il n'y avait besoin peut-être que de consolations spirituelles. Au lieu d'un médecin, on manda donc le père Cyprien, moine de l'ordre mendiant des Carmes et confesseur de la maison. Il réussit merveilleusement à tirer Herménégilde de son abattement et de son délire. Bien plus, bientôt calme et de sang-froid, elle tint à la princesse des discours fort suivis, et lui exprima le désir d'aller, après ses couches, vivre, pénitente et désolée, dans le couvent de l'ordre de Citeaux, à Oppeln. Elle avait ajouté à ses habits de deuil un voile qui lui couvrait entièrement le visage, et qu'elle ne leva plus jamais.

Le père Cyprien quitta le château, mais il revint au bout de quelques jours. Cependant le prince Zapolski avait écrit au bourgmestre de Lilinitz, chez lequel Herménégilde devait attendre sa délivrance ; l'abbesse du couvent de l'ordre de Citeaux, alliée de la maison, devait la mener à Lilinitz, pendant que la princesse ferait

un voyage en Italie, accompagnée en apparence d'Herménégilde.

Il était minuit ; la voiture qui devait conduire Herménégilde au couvent était prête devant la porte. Accablé de douleur, Népomucène, le prince et sa femme attendaient la malheureuse enfant dont il leur fallait prendre congé. Elle parut, couverte de son voile, à côté du moine, qui tenait un flambeau dont la lumière éclaira le vestibule.

– La sœur Célestine a grièvement péché, dit Cyprien d'une voix solennelle, quand elle appartenait encore au monde, car le crime de Satan a souillé sa pureté ; mais un vœu qu'elle ne rompra jamais lui procurera des consolations, le calme et le bonheur éternel ! Jamais le monde ne reverra le visage dont la beauté a tenté le démon ! Regardez : ainsi Célestine commence et accomplit son expiation.

À ces mots, le moine leva le voile d'Herménégilde, et tous poussèrent un cri perçant ; car ils virent le pâle masque de mort sous lequel Herménégilde avait caché pour

toujours l'angélique beauté de ses traits.

Sans proférer une seule parole, elle se sépara de son père, qui, brisé par la douleur, crut qu'il n'aurait plus la force de supporter la vie. Le prince, homme plus ferme, versa cependant des torrents de larmes, et la princesse seule, domptant de toute son énergie l'horreur que lui inspirait ce vœu fatal, parvint à rester maîtresse d'elle-même.

Comment le comte Xavier découvrit la retraite d'Herménégilde et apprit la consécration du nouveau-né à l'église, c'est ce qui reste inexpliqué. Il lui fut inutile d'avoir enlevé son fils ; car, lorsqu'il arriva à Praga, et voulut le remettre entre les mains d'une femme de confiance, l'enfant n'était pas évanoui de froid, comme Xavier l'avait cru, mais il avait cessé de vivre. Le comte Xavier disparut alors sans laisser de traces, et l'on pensa qu'il s'était donné la mort.

Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque le jeune prince Boleslas Zapolski, pendant un voyage qu'il fit à Naples, arriva au pied du mont

Pausilippe. Là, au milieu de la plus délicieuse contrée, est placé le couvent des Camaldules. Le prince y monta pour jouir d'une vue qu'on lui avait dépeinte comme la plus magnifique de tout l'État napolitain.

Il était dans le jardin du couvent, et sur le point de gravir la cime d'un rocher élevé, d'où l'on pouvait voir le point de vue dans toute sa beauté, lorsqu'il remarqua un moine qui s'y était installé avant lui sur une large pierre. Ce moine avait un livre de prières ouvert sur les genoux, et ses regards étaient fixés sur l'horizon. Son visage, dont les traits étaient encore jeunes, portait l'empreinte d'un profond chagrin.

Un vague souvenir préoccupa le prince à mesure qu'il s'approchait du moine. Il se glissa auprès de lui, et s'aperçut que son livre de prières était écrit en polonais ; il parla polonais au religieux ; mais celui-ci se détourna avec effroi ; et à peine eut-il regardé le prince qu'il se voila le visage, et, comme poussé par un mauvais génie, s'enfuit à travers les buissons.

Lorsque le prince Boleslas raconta cet incident au comte Népomucène, il lui assura que ce moine n'était autre que le comte Xavier.

Le Sanctus

Le docteur secoua la tête d'une manière qui donnait beaucoup à penser.

– Comment ! s'écria avec violence le maître de chapelle en sautant de son siège, le catarrhe de Bettina pourrait donc vraiment avoir des suites fâcheuses ?

Le docteur frappa trois ou quatre fois le plancher de son bambou, prit sa tabatière et la remit dans sa poche sans avoir prisé, leva brusquement les yeux, comme s'il eût compté les rosaces du plafond, et toussa d'une voix cacophonique sans souffler mot.

Cette tenue déconcerta le maître de chapelle, car il savait que ces gestes du docteur signifiaient en langage clair et intelligible un cas grave, très grave, et : – je ne sais comment me tirer d'affaire ; j'erre à l'aventure ; je procède empiriquement, ainsi que le docteur, dans Gil Blas de Santillane.

– Eh bien ! s'écria le maître de chapelle tout

en colère, dites-moi au moins la pure vérité, et ne prenez pas un maudit air d'importance quand il s'agit d'un simple enrouement que Bettina s'est attiré pour avoir oublié de mettre son châle en sortant de l'église. Cela ne coûtera pourtant pas la vie à la petite.

– Que non ! dit le docteur en cherchant de nouveau sa tabatière et en portant réellement cette fois une prise à ses narines ; mais il est plus que vraisemblable que, pendant tout le reste de sa vie, elle ne pourra plus chanter une seule note.

À ces mots, le maître de chapelle porta ses deux poings à sa chevelure, dont la poudre sortit en nuages, courut de long en large dans la chambre, et s'écria dans une exaspération de possédé :

– Ne plus chanter ! ne plus chanter ! Bettina, ne plus chanter ! Plus de ces magnifiques canzonettes, de ces merveilleux boléros et séguidillas, qui coulaient de ses lèvres comme du parfum de fleurs transformé en son ; plus de pieux *Agnus*, plus de *Benedictus* si consolateur dans sa bouche ! Oh ! oh ! point de *Miserere* qui

me lavait de toutes les impuretés terrestres, de toutes les basses pensées, et qui, souvent, faisait éclore en moi tout un monde de beaux thèmes religieux ! Tu mens ! docteur, tu mens ! Le diable te tente et t'excite à me tendre des pièges. L'organiste de la cathédrale, qui me poursuit avec une jalousie infâme depuis que j'ai composé un *Qui tollis* à huit voix au ravissement du monde entier, voilà celui qui t'a honteusement séduit. Il t'a chargé de me plonger dans un affreux désespoir, pour que je jette au feu ma nouvelle messe ; mais il n'y réussira point, et tu n'y réussiras point ! C'est ici, ici que je les porte les *solis* de Bettina (il frappa un grand coup sur la poche de son habit, qui retentit bruyamment), et tout de suite la petite va me les chanter de sa voix sublime et sonore comme une cloche, d'une manière plus brillante que jamais.

Le maître de chapelle saisit son chapeau et voulut partir ; le docteur le retint en lui disant d'une voix douce et basse :

– J'honore votre respectable enthousiasme, très adorable ami ; mais je n'exagère rien, et je ne

connais pas du tout l'organiste de la cathédrale : c'est comme je vous l'ai dit. Depuis le temps que Bettina a chanté à l'église catholique les *solis* dans le *Gloria* et dans le *Credo*, elle est atteinte d'un enrouement extraordinaire ou plutôt d'une extinction de voix dont mon art ne peut triompher, et qui, comme je l'ai dit, me fait craindre qu'elle ne puisse plus chanter du tout.

– Bon ! s'écria le maître de chapelle avec la résignation du désespoir, alors donne-lui de l'opium, de l'opium, et encore de l'opium, et si longtemps de l'opium qu'elle meure d'une douce mort ; car si Bettina ne chante plus, elle ne doit pas vivre non plus : elle ne vit que lorsqu'elle chante, elle n'existe que dans les chants. Divin docteur, fais-moi le plaisir de l'empoisonner le plus tôt possible ; j'ai des connaissances au tribunal criminel ; j'ai étudié à Halle avec le président, qui alors était très fort sur le cor ; la nuit nous exécutions des duos avec accompagnement obligé de chœurs de chiens et de chats. Tu ne seras pas poursuivi pour cet honnête assassinat ; mais empoisonne-la, empoisonne-la.

– On est, dit le docteur en interrompant l’effervescent maître de chapelle, on est déjà d’un certain âge, vu qu’on est forcé depuis maintes années de se faire poudrer les cheveux ; et pourtant pour ce qui concerne la musique, on est *vel quasi* un blanc-bec. Il est inutile de crier de la sorte, de parler si témérairement de meurtre et d’assassinat ; qu’on se mette tranquillement dans ce commode fauteuil, et qu’on m’écoute avec sang-froid.

Le maître de chapelle s’écria d’une voix larmoyante :

– Que vais-je apprendre ?

Au reste, il fit ce qui lui avait été ordonné.

– Il y a en effet, dit le docteur, quelque chose de tout à fait étrange et de merveilleux dans l’état de Bettina. Elle parle à haute voix ; la force de ses organes est dans toute sa plénitude ; on ne saurait supposer un mal de gorge ordinaire. Elle est même en état de proférer des tons musicaux ; mais dès qu’elle élève la voix jusqu’au chant, un je ne sais quoi incompréhensible, qui ne se manifeste ni par un picotement, ni par un

chatouillement, ni enfin comme un principe de maladie affirmatif, la prive de ses facultés vocales, de sorte que chaque son, sans être faux ou étouffé, en un mot, sans se ressentir de l'influence d'un catarrhe, devient faible et sans expression. Bettina, elle-même, compare très bien son état à celui d'un rêve, où, avec la pleine conscience de pouvoir voler, on essaye néanmoins inutilement de s'élever. Cet état de maladie négatif résiste à mon art, et tous mes remèdes sont autant de coups d'épée dans l'eau. L'ennemi que je dois combattre ressemble à un fantôme incorporel, contre lequel je m'escrime en vain. Vous avez raison, maître de chapelle, de dire que toute l'existence de Bettina dépend essentiellement du chant, car on ne peut se figurer l'oiseau de paradis que chantant ; voilà pourquoi la seule idée que son chant périclité, et elle avec lui, agite continuellement ses esprits, augmente son malaise, et anéantit tout l'effet de mes efforts. Elle est de sa nature, comme elle le dit elle-même, très craintive, et avec cette disposition, après m'être, comme un naufragé, accroché pendant des mois entiers au moindre

éclat de bois, après m'être complètement découragé, je finis par croire que la maladie de Bettina est plutôt psychique que physique.

– Bien, docteur ! s'écria ici l'enthousiaste voyageur¹, qui jusqu'alors s'était tenu coi et les bras croisés dans un coin de la chambre, d'un seul coup vous avez trouvé le véritable point, mon excellent docteur. La sensation malade de Bettina est la réaction physique d'une impression psychique, et par cela même d'autant plus pernicieuse et plus dangereuse. Moi, moi seul, je peux tout vous expliquer, messieurs.

– Que vais-je apprendre ? s'écria le maître de chapelle avec une voix plus larmoyante encore qu'auparavant.

Le docteur approcha sa chaise de celle de l'enthousiaste voyageur en le regardant d'un air étrangement goguenard ; mais l'enthousiaste voyageur leva les yeux au ciel, et dit, sans regarder le docteur ni le maître de chapelle :

¹ C'est un nom sous lequel Hoffmann se désigne lui-même.
(*Note du trad.*)

– Maître de chapelle ! j’ai vu un jour un petit papillon diapré de brillantes couleurs qui s’était pris entre les cordes de votre clavicorde double¹. Le petit être voltigeait gaiement de long en large ; il battait de ses petites ailes étincelantes tantôt les cordes supérieures, tantôt les cordes inférieures, qui alors rendaient des sons et des accords que l’oreille la mieux exercée pouvait seule distinguer. À la fin le petit animal semblait nager dans ces vibrations comme dans des ondes doucement agitées, ou plutôt semblait être porté par des flots d’harmonie. Mais souvent il arrivait qu’une corde plus fortement touchée frappait comme en colère les ailes du papillon., et leur faisait perdre en les froissant l’ornement de leurs couleurs variées. Mais le papillon, n’y faisant pas attention, tournoyait et allait toujours, produisant des chants et des sons continuels, jusqu’à ce que, les cordes le blessant toujours de plus en plus, il tomba mort dans l’ouverture de la table d’harmonie.

¹ Espèce de clavecin.

– Que voulez-vous nous dire par là ? demanda le maître de chapelle.

– *Fiat applicatio*, mon très cher ! dit le docteur.

– Il ne s’agit pas ici d’une application particulière, continua l’enthousiaste ; je voulais, comme j’ai entendu réellement le papillon jouer du clavicorde du maître de chapelle, faire entrevoir seulement en général une idée que j’ai eue alors, et qui peut assez bien servir d’introduction à tout ce que je vais dire sur la maladie de Bettina. Au reste, vous pouvez prendre le tout pour une allégorie, et le dessiner dans l’album d’une virtuose en tournée. Il me sembla alors que la nature avait construit autour de nous un clavicorde à mille touches, dans les cordes duquel nous manœuvrons. Nous en prenons les sons et les accords pour nos productions arbitraires, et souvent nous sommes blessés à mort, sans nous douter que c’est le ton discordant que nous avons excité qui est cause de notre mort.

– Très obscur ! dit le maître de chapelle.

– Oh ! s'écria le docteur en riant, oh ! prenez patience, il va tout de suite entamer sa matière favorite, et nous lancer au grand galop dans le monde des pressentiments, des rêves, des influences psychiques, des sympathies, des idiosyncrasies, etc., jusqu'à ce que, arrivé à la station du magnétisme, il descende de cheval pour déjeuner.

– Doucement, doucement, très docte médecin, riposta l'enthousiaste voyageur, ne rabaissez pas des choses que vous êtes forcé de reconnaître avec humilité et d'observer avec attention, quelque effort que vous fassiez pour vous y soustraire. N'avez-vous pas dit vous-même que la maladie de Bettina provenait d'une excitation psychique, ou plutôt qu'elle était un mal psychique ?

– Mais, dit le docteur en interrompant l'enthousiaste, qu'a de commun Bettina avec ce malheureux papillon ?

– S'il fallait, poursuivit l'enthousiaste, tout passer scrupuleusement au tamis, éplucher et examiner isolément chaque grain, ce serait un

travail fastidieux en soi ! Laissez le papillon reposer dans le clavicorde du maître de chapelle !

– Au reste, avouez-le vous-même, maître de chapelle, n'est-ce pas un véritable malheur que la très sainte musique soit devenue une partie intégrante de notre conversation ? Les plus nobles talents sont rabaissés à la vie commune ! Autrefois les sons et les chants répandaient leurs rayons sur nous du haut d'un saint espace, et comme du royaume céleste même ; mais de nos jours on a tout sous la main, et l'on sait exactement la quantité de tasses de thé que la chanteuse et la quantité de verres de vin que la basse-taille doivent boire pour ne pas perdre la tramontane. Je sais bien qu'il y a des réunions qui, dominées par le véritable esprit de la musique, l'observent avec une ferveur réelle ; mais il est d'autres réunions misérables, roides, guindés... mais je ne veux pas me mettre en colère !

L'année dernière, quand j'arrivai ici, notre pauvre Bettina était justement la cantatrice à la mode ; partout on la recherchait et on ne pouvait

presque plus avaler une tasse de thé sans le supplément d'une romance espagnole, d'une canzonette italienne, ou d'une chanson française, comme par exemple : *Souvent l'amour*, etc., que Bettina devait s'abaisser à chanter. Je craignais réellement que la bonne fille ne fût submergée avec tous ses talents dans cette mer de thé dont on l'inondait. Il en fut autrement, mais la catastrophe eut lieu.

– Quelle catastrophe ? s'écrièrent à la fois le docteur et le maître de chapelle.

– Tenez, mes chers messieurs, continua l'enthousiaste, à proprement parler, la pauvre Bettina a été, comme on dit vulgairement, ensorcelée, et quelque pénible que me soit cet aveu, je suis moi-même le magicien qui ai accompli cette mauvaise œuvre, et maintenant, comme l'apprenti sorcier¹, je suis incapable de la délivrer du charme.

¹ Allusion un poème de Goethe, dans lequel l'apprenti sorcier a su évoquer les esprits ; mais il ignore la formule pour les forcer à s'en aller. (*Note du trad.*)

– Folles facéties !... et nous sommes ici tranquillement à nous laisser mystifier par ce scélérat de railleur.

Ainsi parla le docteur en sautant de sa chaise.

– Mais, au nom du diable ! la catastrophe ! la catastrophe ! s'écria le maître de chapelle.

– Silence, messieurs ! dit l'enthousiaste ; je viens au fait, à un fait que je puis vous garantir. Au reste, prenez mon sortilège pour une plaisanterie, quoique parfois je me sente le cœur oppressé d'avoir servi, à mon insu et contre ma volonté, de médiateur à une force psychique inconnue qui s'est développée et a agi sur Bettina. J'ai servi, voulais-je dire, de conducteur, ainsi que dans une ligne électrique où chacun frappe son voisin sans qu'il y ait activité et volonté propres de sa part.

– Hop ! hop ! s'écria le docteur, voyez donc comme son *dada* exécute de brillantes courbettes !

– Mais l'histoire ! l'histoire ! s'écria en même temps le maître de chapelle.

– Vous disiez, maître de chapelle, continua l’enthousiaste, que Bettina, avant d’avoir perdu la voix, avait chanté dans l’église catholique. Souvenez-vous que c’était le premier jour de Pâques de l’année passée. Vous aviez endossé votre habit de fête, et vous dirigiez la sublime messe de Haydn en ré mineur. En fait de soprano, il y avait un riche parterre de jeunes demoiselles élégamment mises, qui en partie chantaient, et en partie ne chantaient pas ; parmi elles se tenait Bettina qui, d’une voix merveilleusement forte et pleine, chantait les petits *solis*. Vous savez que j’avais pris place parmi les ténors ; je me sentais trembler du frisson du sentiment religieux le plus profond, quand un bruit qu’on fit derrière moi me déranger. Je me retourna, et je vis, à ma grande surprise, Bettina qui cherchait à passer à travers les rangs des instrumentistes et des chanteurs pour quitter le chœur.

– Vous voulez partir ? lui demandai-je.

– Il en est temps, répondit-elle en souriant ; il faut encore que je me rende à l’église de *** pour chanter dans une cantate, et puis que je répète ce

matin quelques duos que je dois chanter ce soir au thé-concert de *** ; puis il y a souper chez ***. Vous y viendrez, n'est-ce pas ? nous exécuterons quelques chœurs du *Messie* de Händel, et le premier final du *Mariage de Figaro*.

Pendant ce dialogue, les premiers accords du *Sanctus* retentirent, et l'encens s'éleva en nuages bleus jusqu'à la haute voûte de l'église.

– Ne savez-vous donc pas, lui dis-je, que c'est un péché qui ne reste pas impuni que de quitter l'église pendant le *Sanctus* ? Vous ne chanterez pas de sitôt dans une église.

Je voulais plaisanter, mais, je ne sais comment cela se fit, mes paroles étaient devenues solennelles. Bettina pâlit et quitta silencieusement l'église. Depuis ce moment elle a perdu la voix.

Pendant ce temps, le docteur s'était assis et tenait son menton appuyé sur la pomme de sa canne ; il resta muet, mais le maître de chapelle s'écria :

– C'est étonnant, en effet, très étonnant !

– À dire vrai, continua l'enthousiaste, je ne

pensais à rien de positif en prononçant ces paroles, et je n'établissais pas d'abord le moindre rapport entre l'extinction de voix de Bettina et ma scène avec elle dans l'église. Ce n'est que ces jours-ci, à mon retour, quand j'appris de vous, docteur, que Bettina souffrait toujours de cette indisposition, que je me rappelai avoir alors songé à une histoire que j'avais lue, il y a quelques années, dans un vieux livre, et que je vais vous communiquer, vu qu'elle me paraît belle et touchante.

– Racontez, s'écria le maître de chapelle, peut-être y trouverai-je de l'étoffe pour tailler un bel et bon opéra.

– Mon cher maître de chapelle, dit le docteur, si vous êtes en état de mettre en musique des rêves, des pressentiments, des états magnétiques, vous aurez ce qu'il vous faut, car certainement son histoire ne renfermera pas autre chose.

Sans répondre au docteur, l'enthousiaste voyageur toussa légèrement et commença d'une voix élevée :

– Le camp d'Isabelle et de Ferdinand

d'Aragon s'étendait à perte de vue sous les murs de Grenade...

– Dieu du ciel et de la terre ! interrompit le docteur, à en juger par le commencement, voilà un récit qui ne finira pas avant neuf jours et neuf nuits ; et moi, je suis ici et mes malades se morfondent ! je me moque pas mal de vos histoires mauresques. J'ai lu Gonzalve de Cordoue et entendu les *séguidillas* de Bettina ; cela me suffit ; rien de trop ; Dieu vous garde !

Le docteur s'élança d'un bond vers la porte, mais le maître de chapelle resta tranquillement assis en disant :

– Ce sera une histoire prise dans les guerres des Sarrasins avec les Espagnols, à ce que je vois ; depuis longtemps je désirais en mettre une en musique. Combats... tumulte... romances... processions... cymbales... plain-chant... tambours et grosses caisses... Ah ! grosses caisses ! Puisque nous voilà ensemble, racontez-moi cela, très aimable enthousiaste. Qui sait quel germe cette histoire désirée peut jeter dans mon âme, et quelles fleurs gigantesques peuvent y pousser !

– Pour vous, maître de chapelle, répliqua l’enthousiaste, tout se change en opéra, et c’est pour cela que les gens raisonnables, qui traitent la musique comme un verre d’eau-de-vie forte dont on ne doit user qu’en petite quantité pour reconforter l’estomac, vous prennent parfois pour fou. Mais je vais vous satisfaire, et vous êtes libre de mêler audacieusement par-ci par-là quelques accords à mon récit, si l’envie vous en prend trop fortement.

L’auteur de ce livre se sent dans l’obligation de prier le lecteur bienveillant de vouloir bien lui permettre, à cause du peu d’espace qui lui est accordé, de placer le nom du maître de chapelle dans les endroits où ses accords servent d’intermède à cette narration. Au lieu donc d’écrire ici, le maître de chapelle dit : *etc.*, il annoncera les interruptions de ce personnage au moyen de l’indication suivante :

LE MAÎTRE DE CHAPELLE. – Le voyageur enthousiaste commença en ces termes :

Le camp d’Isabelle et de Ferdinand d’Aragon s’étendait à perte de vue sous les murs de

Grenade. Attendant vainement du renfort, cerné de jour en jour plus étroitement, le lâche Boabdil se désespérait, et raillé amèrement par le peuple, qui ne le désignait que sous le nom de roitelet, il ne trouvait de consolation momentanée que dans les victimes qu'il immolait à sa cruauté sanguinaire. Mais plus l'abattement et le désespoir s'emparaient du peuple et de l'armée de Grenade, plus l'espoir de la victoire et la soif du combat devenaient vifs dans le camp espagnol. Il ne fallait pas livrer d'assaut. Ferdinand se contentait de diriger ses pièces contre les remparts de la ville et de repousser les sorties des assiégés. Ces petits combats ressemblaient plutôt à de gais tournois qu'à des batailles sérieuses. La mort même contribuait à relever les âmes des survivants, vu qu'elle apparaissait avec la pompe des cérémonies religieuses et l'auréole rayonnante du martyr de la foi.

Aussitôt qu'Isabelle fut entrée dans le camp, elle y fit construire au milieu un édifice en bois flanqué de tours, du haut desquelles la bannière de la croix voltigeait dans les airs. L'intérieur en

fut disposé en cloître et en église, et des religieuses bénédictines y furent installées pour célébrer journallement l'office divin. La reine, entourée de sa suite et de ses chevaliers, vint chaque matin entendre dire la messe à son confesseur ; les répons étaient chantés par les religieuses rassemblées au chœur.

Un matin, Isabelle distingua une voix qui dominait merveilleusement les autres. Son chant ressemblait aux accents mélodieux du rossignol, ce roi des forêts, qui commande à tout le peuple des oiseaux. Et pourtant la prononciation des paroles était si étrangère, la manière de chanter était même si originale et si singulière, qu'elle annonçait une chanteuse encore peu faite au style de l'église. Isabelle étonnée jeta les yeux autour d'elle, et s'aperçut que sa suite partageait son étonnement ; mais elle comprit bientôt qu'il s'agissait ici d'une aventure particulière, quand elle arrêta son regard sur le noble général Aguillar, qui se trouvait parmi les courtisans. À genoux sur son prie-Dieu, il tenait fixés sur le chœur ses yeux sombres et remplis d'une ardeur brûlante. La messe finie, Isabelle se rendit à la

chambre de la prieure dona Maria pour prendre des renseignements sur la chanteuse étrangère.

– Veuillez, ô reine ! dit dona Maria, vous souvenir qu’il y a un mois, Aguillar conçut le projet de surprendre et d’emporter cet ouvrage extérieur, qui est orné d’une magnifique terrasse et sert de promenade aux Maures. Chaque nuit les chants voluptueux des païens retentissaient jusque dans notre camp, comme des voix séduisantes de sirènes, et c’était à cause de cela que le vaillant Aguillar voulait détruire ce repaire du crime.

Déjà il s’en était emparé, déjà les femmes prisonnières étaient emmenées pendant le combat, quand tout à coup un renfort inattendu le força, malgré la plus courageuse résistance, à se désister de son entreprise et à se retirer dans le camp. L’ennemi n’osa pas le poursuivre, et ainsi les prisonnières et un riche butin lui restèrent.

Parmi les prisonnières, il y en eut une dont les longues lamentations et le désespoir attirèrent l’attention de don Aguillar. Il s’approcha de cette femme voilée et lui adressa des paroles

bienveillantes ; mais elle, comme si sa douleur ne connaissait d'autre langage que le chant, prit une mandoline suspendue à son cou par un ruban d'or, et après avoir tiré de l'instrument des accords étranges, entonna une romance dont les sons exprimaient la douleur mortelle de se séparer de son amant et de toutes les joies de la vie. Aguillar, profondément ému de ces merveilleux accents, résolut de faire reconduire cette femme à Grenade. Elle se précipita à ses pieds en relevant son voile.

Alors Aguillar, hors de lui-même, s'écria :

– N'es-tu pas Zuléma, l'astre des chants de Grenade ?

C'était elle en effet, c'était Zuléma que le général avait vue lors d'une mission à la cour du roi Boabdil, Zuléma dont le chant retentissait depuis dans le fond de son cœur.

– Je te rends la liberté ! s'écria Aguillar.

Mais le révérend père Agostino Sanchez, qui, la croix à la main, avait participé à l'expédition, prit la parole en ces termes :

– Souviens-toi, messire, qu'en relâchant ta prisonnière, tu lui fais bien du mal ; car, arrachée au faux culte, et éclairée par la grâce du Seigneur, elle serait peut-être retournée dans le sein de l'Église.

Aguillar répondit :

– Qu'elle reste un mois parmi nous, et si au bout de ce temps elle ne se sent pas pénétrée de l'esprit du Seigneur, elle sera ramenée à Grenade.

Il arriva, ô reine ! que Zuléma fut reçue dans notre cloître. D'abord elle se livra à la douleur la plus déchirante, et tantôt c'étaient des romances sauvages qui faisaient frémir, tantôt des chants plaintifs dont elle remplissait notre cloître, car partout on entendait sa voix vibrante et sonore.

Un jour, nous étions rassemblées à minuit, chantant les heures d'après cette mélodie sainte et mystérieuse que Ferreras, le grand maître du chant, nous a enseignée. Je remarquai, à la lueur des cierges, Zuléma se tenant à la porte du chœur et nous regardant d'un air grave et pieux. Quand nous quittâmes deux à deux le chœur, Zuléma se mit à genoux dans le corridor, non loin d'une

image de la sainte Vierge. Le lendemain elle ne chanta pas de romance, mais resta tranquille et recueillie. Bientôt elle essaya de reproduire sur son instrument les accords du chœur que nous avions chanté à l'église, et puis elle se mit à fredonner à voix basse et à tâcher même d'imiter les paroles de notre chant, qu'elle prononça naturellement d'une manière assez singulière, et comme si on lui eût eu lié la langue. Je m'aperçus bien que l'esprit du Seigneur lui avait parlé par notre bouche d'une voix douce et consolatrice, et que son cœur s'ouvrirait à la grâce divine. J'envoyai donc la sœur Emanuela, la maîtresse de chœurs, auprès d'elle, afin d'attiser l'étincelle qui brûlait dans son âme. Ainsi les saints chants de notre église firent luire à ses yeux le flambeau de la foi.

Zuléma n'est pas encore admise dans le sein de l'Église par le baptême, mais elle a reçu la permission de s'associer à nos chœurs et d'élever sa voix à la gloire de la religion.

La reine devina ce qui s'était passé dans l'âme d'Aguillar quand, suivant l'objection d'Agostino,

au lieu de la renvoyer à Grenade, il la fit recevoir dans un cloître, et elle fut d'autant plus réjouie de voir Zuléma revenue à la vraie croyance.

Peu de jours après, Zuléma fut baptisée et reçut le nom de Julia. La reine elle-même, le marquis de Cadiz, Henri de Guzman, les généraux Mendoza, Villena, furent les témoins de cet acte solennel.

On aurait dû croire que désormais le chant de Julia exprimerait avec encore plus de verve et de vérité la magnificence de la foi. C'est ce qui arriva en effet pendant quelque temps ; mais bientôt Emanuela s'aperçut que Julia s'écartait souvent du chant noté en y mêlant des accords étrangers. Souvent le murmure d'une mandoline accordée en sourdine résonnait tout à coup dans le chœur ; ce bruit ressemblait à celui que rendent les instruments quand un vent violent a frôlé leurs cordes.

Alors Julia devint inquiète, et il lui arrivait malgré elle de mêler quelques mots mauresques à l'hymne latine. Emanuela exhorta la nouvelle convertie à résister à l'ennemi ; mais Julia n'y fit

pas attention, et, au grand scandale des sœurs, elle chantait souvent des chants d'amour mauresques pendant que des chœurs religieux et sévères du vieux Ferreras retentissaient dans l'enceinte sacrée. Elle s'accompagnait de sa mandoline qu'elle avait accordée de nouveau et montée de plusieurs tons, et les accents de son instrument, qui troublaient souvent le chœur, étaient bruyants et désagréables, et presque semblables au sifflement aigu des petites flûtes mauresques.

LE MAÎTRE DE CHAPELLE. – *Flauti piccoli* ! Mais, mon cher, il n'y a jusqu'à présent rien, rien du tout pour faire un opéra. Point d'exposition, et c'est la chose principale ; mais l'idée d'accorder en sourdine et de monter de plusieurs tons une mandoline m'a passablement charmé. Ne croyez-vous pas que le diable a une voix de ténor ? il est faux comme... le diable ; par conséquent il chante en fausset.

L'ENTHOUSIASTE. – Dieu du ciel ! vous devenez tous les jours plus spirituel, maître de chapelle ! Mais vous avez raison ; abandonnons

au principe diabolique tous les sifflements et glapissements peu naturels du fausset, et continuons notre histoire, dont le récit me fait suer sang et eau, parce que je risque à chaque instant de sauter quelque passage digne de toute votre attention.

Or, il arriva que la reine, accompagnée des nobles généraux de son royaume, s'acheminait à l'église des Bénédictines pour y entendre la messe, selon sa coutume. Devant la porte gisait un misérable mendiant couvert de haillons ; les satellites de la reine voulaient lui faire quitter sa place ; mais, se relevant à moitié, il s'arracha de leurs bras et retomba en hurlant. Dans sa chute, il toucha les vêtements de la reine. Aguillar en colère s'élança vers ce misérable, prêt à le renvoyer d'un coup de pied ; mais celui-ci se redressa encore et cria :

– Foule aux pieds le serpent, foule aux pieds le serpent, il te piquera à mort !

Et en même temps il fit vibrer les cordes d'une mandoline cachée sous ses baillons d'une manière aiguë et si désagréablement sifflante, que

tous, frappés d'un frisson mystérieux, reculèrent en tremblant.

Les gardes écartèrent ce spectre. On disait que c'était un Maure prisonnier, privé de la raison, qui, par ses folles plaisanteries et par la manière dont il jouait de la mandoline, égayait les soldats du camp.

La reine entra et l'office commença. Les sœurs entonnèrent le *Sanctus*, et Julia allait d'une voix forte chanter comme à l'ordinaire, *Pleni sunt cæli gloriâ tuâ*, quand le son aigu d'une mandoline retentit dans le chœur ; Julia ramassa vite sa partie et voulut s'en aller.

– Que fais-tu ? s'écria Emanuela.

– Oh ! dit Julia, n'entends-tu pas les accords magnifiques du maître ? Il faut que j'aille à lui, il faut que je chante avec lui.

En disant cela, elle courut vers la porte ; mais Emanuela dit d'une voix sévère et solennelle :

– Pécheresse, qui profanes le culte du Seigneur, qui annonces par ta bouche ses louanges, tandis que ton cœur est rempli de

pensées terrestres, va-t'en ! la force de ton chant est brisée, les sons merveilleux qui partaient de ta poitrine sont rendus muets, car c'était l'esprit de l'Éternel qui les avait mis en toi !

Frappée des paroles d'Emanuela, Julia s'éloigna d'un pas chancelant.

Les religieuses étaient sur le point de se rassembler à minuit pour chanter les heures, quand une fumée épaisse remplit subitement l'église. Bientôt les flammes pénétrèrent en sifflant et en craquant par les murs de l'édifice voisin et embrasèrent le cloître. Les nonnes ne parvinrent qu'avec peine à sauver leur vie ; les trompettes et les cors réveillèrent le camp ; les soldats accoururent, troublés dans leur premier sommeil. On vit le général Aguillar, les cheveux et les habits brûlés, se précipiter hors du cloître ; il avait en vain essayé de sauver Julia, qui avait disparu sans laisser de traces.

On essaya en vain d'arrêter les progrès de l'incendie. Attisé par le vent, il s'étendit rapidement, et en peu de temps le beau camp d'Isabelle fut réduit en cendres. Les Sarrasins,

espérant que le malheur des chrétiens leur procurerait une victoire aisée, firent une sortie en grand nombre ; mais jamais combat ne fut plus glorieux pour les armes des Espagnols. Quand, au son joyeux des trompettes, couronnés par la victoire, ils se retirèrent derrière leurs retranchements, la reine Isabelle monta sur son trône, qu'on avait érigé en plein champ, et ordonna qu'on bâtît une ville à la place du camp incendié. Ceci devait faire voir aux Maures de Grenade que jamais le siège ne serait levé.

LE MAÎTRE DE CHAPELLE. – Si l'on pouvait s'aventurer à transporter des sujets religieux sur la scène ! Mais on a déjà tant de peine avec ce cher public lorsqu'on fait entrer quelque part un peu de plain-chant ! sans cela Julia ne serait pas un personnage ingrat. Figurez-vous le double genre dans lequel elle peut briller : d'abord les romances, puis les hymnes religieux. J'ai déjà fait quelques gentilles chansons espagnoles et mauresques ; la marche triomphale des Espagnoles ne ferait pas mal non plus, et je serais tenté de traiter d'une manière mélodramatique l'ordre donné par la reine ; mais le ciel sait

comment il serait possible de faire de cet amalgame un tout uniforme. Toutefois, continuez, revenez à Julia, qui, je l'espère, ne sera pas brûlée.

L'ENTHOUSIASTE. – Figurez-vous, très cher maître de chapelle, que la ville que les Espagnols ont bâtie en vingt et un jours et entourée de murs est la même qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Santa-Fé. Mais, en m'adressant ainsi directement à vous, je sors du ton solennel qui convient seul à ce solennel sujet. Ayez la bonté de me jouer un de ces *responsorio* de Palestrina, que je vois là sur le pupitre du piano.

Le maître de chapelle le fit, et l'enthousiaste voyageur continua ainsi :

– Les Maures ne manquèrent pas d'inquiéter les chrétiens de toutes les manières pendant la construction de leur ville ; le désespoir leur donnait l'audace la plus inouïe, et il s'ensuivit que les combats devinrent plus acharnés que jamais.

Un jour Aguillar avait repoussé un escadron mauresque, qui avait attaqué les avant-postes

espagnols, jusque sous les murs de Grenade. Il s'en retourna avec ses cavaliers, s'arrêta non loin des premiers retranchements, près d'un bois de myrtes, et renvoya sa suite pour pouvoir livrer son âme à des pensées graves et à de tristes souvenirs. L'image de Julia se présenta vivement aux yeux de son imagination. Déjà, pendant le combat, il avait entendu sa voix tantôt menaçante, tantôt plaintive, et maintenant encore il lui semblait entendre sortir des myrtes touffus un chant moitié mauresque, moitié chrétien. Tout à coup un chevalier maure en cuirasse d'argent, monté sur un léger cheval arabe, sortit du bois, et au même moment un javelot passa en sifflant tout près de la tête d'Aguillar. Celui-ci, tirant son épée, allait s'élancer sur son adversaire, quand une seconde flèche pénétra profondément dans le poitrail de son coursier, qui se cabra de rage et de douleur et fut renversé. Agailar sauta vite de cheval pour ne pas être entraîné dans la chute. Le Maure s'était avancé au grand galop, et dirigea son glaive en forme de faux contre la tête désarmée d'Aguillar ; mais celui-ci para adroitement le coup mortel, et riposta si

puissamment que le Maure n'échappa qu'en se courbant de l'autre côté de son cheval. Dans le même moment, le cheval du Maure s'approcha tellement d'Aguillar, qu'il devint impossible à celui-ci de porter un second coup. Le Maure tira son poignard, mais avant qu'il eût pu s'en servir Aguillar, avec une vigueur de géant, l'avait enlevé de dessus son cheval et jeté à terre. Il lui mit le genou sur la poitrine. Puis, ayant saisi de la main gauche le bras droit du Mauve avec assez de force pour l'empêcher de faire le moindre mouvement, il tira à son tour son poignard. Déjà il avait levé le bras pour percer la gorge de son adversaire, quand celui-ci murmura avec un profond soupir :

– Zuléma !

Pétrifié, immobile comme une statue, Aguillar ne put porter le coup fatal.

– Malheureux, lui cria-t-il, quel nom viens-tu de prononcer !

– Tue-moi, répondit le Maure ; tu tueras celui qui a juré ta perte et ta mort. Oui, sache-le, perfide chrétien, je suis Hichem, le dernier de la

tribu d'Alhamar, à qui tu as ravi Zuléma. Sache que le mendiant en haillons qui, sous le masque de la folie, se glissait dans votre camp, était Hichem le Maure. Sache que j'ai réussi à incendier la sombre prison dans laquelle tu avais enfermé l'étoile de mes pensées, et à sauver Zuléma.

– Zuléma !... Julia vit encore ? s'écria Aguillar.

Hichem partit d'un horrible éclat de rire, et dit avec un ton de dérision amère :

– Oui, elle vit, mais votre idole sanglante et couronnée d'épines la tient sous l'empire d'un charme maudit. La fleur de sa vie s'est fanée dans les linceuls de femmes insensées que vous appelez les épouses de votre Dieu. Sache que le chant est éteint dans sa poitrine comme si le souffle empoisonné du simoun l'avait anéanti. Tous les plaisirs de la vie sont morts avec les douces chansons de Zuléma ; tue-moi donc, tue-moi, puisque je ne puis me venger de toi, qui m'as pris plus que la vie.

Aguillar lâcha Hichem et se releva en

ramassant lentement son épée.

– Hichem, dit-il, Zuléma, qui par le saint baptême a reçu le nom de Julia, devint ma captive loyalement et par le droit de la guerre. Éclairée par la grâce du Seigneur, elle a quitté le culte fatal de Mahomet, et ce que toi, Maure aveuglé, tu prends pour le charme malin d'une idole, n'est que la tentation de l'esprit infernal à laquelle elle n'a pas su résister. Si tu nommes Zuléma ton amante, que Julia, la convertie, soit la dame de mes pensées, et à son honneur, son image dans le cœur, je soutiendrai contre toi le combat pour la gloire de la véritable foi. Reprends tes armes et attaque-moi comme tu voudras, à la manière des gens de ta nation.

Hichem saisit promptement son épée et son bouclier ; mais au moment où il courait sur Aguillar, il poussa un cri terrible, se jeta sur son cheval, et s'éloigna ventre à terre.

Aguillar ne savait trop comment s'expliquer cette scène, quand il vit derrière lui le vénérable vieillard Agostino Sanches, qui lui dit avec un doux sourire :

– Est-ce que Hichem me craint, ou redoute-t-il le Seigneur, qui est en moi et dont il dédaigne l’amour ?

Aguillar lui raconta tout ce qu’il avait appris de Julia, et tous deux se souvinrent des paroles qu’Emanuela avait prononcées, quand Julia, séduite par les accents de Hichem, étouffant en elle toute piété, avait quitté le chœur pendant le *Sanctus*.

LE MAÎTRE DE CHAPELLE. – Je ne pense plus à un opéra ; mais le combat entre le Maure Hichem en cuirasse et le général Aguillar s’est présenté à mon esprit comme accompagné de musique. Le diable m’emporte ! comment peut-on mieux peindre l’attaque et la défense que Mozart ne l’a fait dans son *Don Giovanni* ? Vous savez... dans la première...

L’ENTHOUSIASTE VOYAGEUR. – Taisez-vous, maître de chapelle ! je vais mettre la dernière main à mon histoire. J’ai encore beaucoup à dire, et j’ai besoin de recueillir mes pensées, d’autant plus que je pense toujours à Bettina, ce qui me dérange déjà par trop. Surtout je ne voudrais pas

qu'elle sût jamais un mot de mon histoire espagnole, et pourtant quelque chose me dit qu'elle écoute à cette porte-là ; mais je me trompe, ce n'est qu'une erreur de mon imagination. Ainsi donc je poursuis :

Toujours battus, décimés par la famine continuellement croissante, les Maures se virent enfin forcés de traiter avec leurs ennemis, et Ferdinand et Isabelle entrèrent avec pompe et au bruit de l'artillerie dans la ville de Grenade. Les prêtres avaient consacré la grande mosquée pour en faire la cathédrale, et ce fut vers elle que se dirigea la procession, pour remercier le Dieu des armées par une messe et un solennel *Te Deum laudamus*, de la glorieuse victoire qu'il avait fait remporter aux Espagnols sur les serviteurs de Mahomet, le faux prophète. On connaissait la fureur des Maures, qui, contenue avec peine, se réveillait sans cesse ; on avait donc posté des troupes armées de toutes pièces dans les rues adjacentes pour couvrir la marche de la procession dans la rue principale. De cette manière, Aguillar, à la tête d'une division d'infanterie, se rendant par un chemin détourné à

la cathédrale, où l'office était déjà commencé, se sentit tout à coup blessé d'une flèche à l'épaule gauche. Dans le moment même, une troupe de Maures sort de dessous une voûte sombre, et attaque les chrétiens avec la rage du désespoir. Hichem, à leur tête, s'élançe sur Aguillar, qui, légèrement blessé et s'en ressentant à peine, esquive adroitement l'atteinte du fer ennemi, et étend Hichem à ses pieds d'un coup qui lui fend la tête.

Les Espagnols furieux se jetèrent sur les perfides agresseurs, qui bientôt s'enfuirent en hurlant, et se retranchèrent dans une maison de pierre, dont ils fermèrent aussitôt la porte. Les Espagnols l'attaquèrent ; mais une pluie de flèches lancées des fenêtres les assailit et les fit reculer.

Aguillar ordonna de jeter dans la maison des torches enflammées. Déjà les flammes se montraient au-dessus du toit, quand, à travers le fracas des armes, on entendit une voix merveilleuse partir de l'édifice incendié :

– *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus*

Sabaoth ! disait la voix.

– Julia ! Julia ! s'écria Aguillar désespéré.

Les portes s'ouvrirent, et Julia, couverte de l'habit des bénédictines, en sortit en chantant d'une voix forte : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth* ! Derrière elle venaient des Maures courbés les mains jointes en croix sur leur poitrine. Étonnés, les Espagnols se retirèrent ; et à travers leurs rangs Julia se rendit avec les Maures à la cathédrale. En y entrant elle entonna spontanément le *Benedictus qui venit in nomine Domini*. On eût dit une sainte descendue du ciel pour annoncer aux élus du Seigneur les merveilles de sa puissance. Le peuple entier se mit à genoux. D'un pas ferme, ayant les regards d'un bienheureux transfiguré, Julia s'approcha du maître-autel, se plaça entre Ferdinand et Isabelle, chantant l'office et exerçant les pratiques du culte avec une dévotion fervente. Aux derniers accents du *Dona nobis pacem*, Julia tomba sans vie dans les bras de la reine ; tous les Maures qui l'avaient suivie, convertis à la foi, reçurent le même jour le saint baptême.

L'enthousiaste venait de terminer ainsi sa narration, quand le docteur entra avec grand fracas, frappa violemment le plancher de sa canne, et s'écria tout en colère :

– Les voilà encore assis à se raconter des histoires folles et fantastiques, sans égard à leur voisinage, et rendant encore plus malades les gens qui le sont.

– Mais qu'est-il donc arrivé, mon très cher ? demanda le maître de chapelle tout effrayé.

– Je le sais très bien, dit froidement l'enthousiaste.

– Il n'y a rien de plus ni de moins, sinon que Bettina, nous ayant entendus parler chaleureusement, est entrée dans ce cabinet et a tout entendu. Voilà, vociféra le docteur, voilà les suites de vos maudites histoires mensongères, enthousiaste insensé ! Vous empoisonnez les âmes sensibles, vous les perdez avec vos récits extravagants ; mais je saurai vous en faire démordre.

– Excellent docteur ! dit l'enthousiaste en

interrompant le cours de cette colère, ne vous emportez pas, et, songez-y, la maladie psychique de Bettina a besoin de remèdes psychiques, et peut-être mon histoire...

– Silence ! silence ! dit tranquillement le docteur ; je sais déjà ce que vous voulez dire.

– Ce n'est pas bon pour faire un opéra ; mais il y a néanmoins là-dedans des motifs d'airs fort originaux, murmura le maître de chapelle en prenant son chapeau et en suivant ses amis.

Trois mois plus tard, le voyageur enthousiaste baisait avec effusion et transport les mains de Bettina. Elle était rétablie, et, d'une voix éclatante, elle avait chanté le *Stabat mater* de Pergolèse, non toutefois dans une église, mais dans un assez vaste appartement.

– Vous n'êtes pas précisément sorcier, lui dit-elle, mais vous avez un caractère bizarre, et vous aimez parfois à contrarier.

– C'est comme tous les enthousiastes, ajouta le maître de chapelle.

Table

La femme vampire	4
Le diable à Berlin.....	33
Casse-Noisette et le roi des souris	45
L'élève du grand Tartini	171
L'hôte mystérieux	195
Le vœu	282
Le Sanctus	354

Cet ouvrage est le 597^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.